



SYLVAIN GOULET

Susciter une réflexion qui t'appartienne

Inspiration

*Mes enfants La peur Le passé La facilité La foi
Le succès L'amour Les justiciers L'humour L'avenir
Ta réponse Ma vérité La santé Les enfants La vie
L'honneur Ta maison L'espoir Un ami L'engagement
Le présent La mort Le pardon La famille La nature
Toi Moi Un rêve Le bonheur Le choix Le message*

La Caboché

SUSCITER UNE RÉFLEXION
QUI T'APPARTIENNE

Du même auteur
Collection inspiration

Disparition suspicieuse, (2004) Roman

Le délivreur, (2004) Roman

Suspicious disappearance, (2005) traduction de *Disparition suspicieuse*

La croisée, (2005) Roman

Il est une fois..., (2006) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Inspiration

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Disque compact

Et si l'amour..., (2007) Roman

Vallée Blanche, (2008) Roman

Le délivreur, (2009) Roman Réédition

L'ermite millionnaire (2011) Roman

SYLVAIN GOULET

SUSCITER UNE RÉFLEXION
QUI T'APPARTIENNE

INSPIRATION



Illustration

Simon Goulet

Révision

Véronique Vézina

Mise en pages

Pyxis

Photo

Gabrielle Robert

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Goulet, Sylvain, 1961-

Susciter une réflexion qui t'appartienne

Publ. à l'origine dans la coll.:
Collection Inspiration. Varennes, Québec : Éditions d'un Monde, 2007.

ISBN 978-2-923447-62-9

I. Titre.

BF637.M4G68 2011 158.1'28 C2011-942013-9

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Bibliothèque nationale du Canada, 2011

Éditions la Caboché
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
sg.ecrivain@gmail.com
www.sylvaingouletecrivain.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE.....	13
MES ENFANTS.....	17
LA PEUR.....	25
MOI.....	33
LE PASSÉ	45
LA FACILITÉ	51
LE SUCCÈS.....	55
L'AMOUR	59
LES JUSTICIERS	67
L'HUMOUR	71
L'AVENIR.....	75
TA RÉPONSE	79
MA VÉRITÉ.....	83
TOI.....	87
LA FOI	97
LA SANTÉ	103
LES ENFANTS	109
L'HONNEUR.....	121
TA MAISON.....	125
L'ESPOIR.....	131
UN AMI.....	135
L'ENGAGEMENT.....	139
LE PRÉSENT.....	147
LA MORT.....	149

<i>LA VIE.....</i>	<i>153</i>
<i>LE PARDON</i>	<i>157</i>
<i>LA FAMILLE</i>	<i>167</i>
<i>UN RÊVE.....</i>	<i>171</i>
<i>LE BONHEUR.....</i>	<i>173</i>
<i>LA NATURE.....</i>	<i>177</i>
<i>LE CHOIX.....</i>	<i>181</i>
<i>LE MESSAGE</i>	<i>199</i>

*Je te le dédie à toi,
de qui je ne sais presque rien,
toi, ma mère.*

Il arrive dans la vie qu'on blesse, de façon involontaire ou volontaire.

Involontaire: par accident, par inadvertance, sans vouloir blesser l'autre, sans vouloir se blesser. S'il m'est arrivé de le faire, je m'en excuse bien sincèrement.

De façon volontaire : il m'est arrivé de le faire, par amour, par amitié, par respect même, pour réveiller, pour motiver, pour susciter. Je l'ai fait, aussi, en une période sombre, noire même, de ma vie, où j'ai voulu m'enfermer en moi, et je l'ai fait aussi en d'autres moments, toujours dans ce qu'était ma vérité. Mais la vérité, en ce monde où le mensonge règne trop souvent, peut blesser en soi tant on veut l'éviter.

Enfin, bien que c'eût été fait en toute vérité et en toute conscience, il m'est arrivé de blesser pour combler un désir d'assouvir une certaine vengeance. J'en suis peu fier et je m'en excuse et demande pardon avec humilité.

Je m'en excuse et demande pardon parce que mes écrits tendent justement à inspirer le meilleur en nous. En nous, oui, moi inclus. Autant je suis inspiré quand j'écris, autant je souhaite que vous le soyez quand vous lisez mes mots. Ma famille, l'écriture, la nature, la vie, et la prise de conscience que j'en fais, de qui je suis, sont ce qui me permet d'évoluer dans ma spiritualité.

Même si plus l'on grimpe cette échelle, plus l'on s'engage dans la voie de cette évolution, nous laissons derrière plus de gens que ceux devant.

N'est-ce pas le but premier de notre présence ici-bas, en ce lieu, cette terre ?

Trouver la ou les raisons pour lesquelles nous voulons nous investir et investir tout notre amour, jusqu'à ce jour dernier où nous pourrions partir vers cet ailleurs qu'on nomme la mort, sans regret ?

PROLOGUE

Réflexion. Question. Réflexion. Réponse. Réflexion. Questions. Réflexion. Réponses. Réflexion intérieure. Vérité intérieure. Conscience intérieure. Conscience de la vérité intérieure. Conscience du message. Le message de vérité. De la vérité de l'âme. L'âme, la source pure, intérieure.

Je me posais la question à savoir quel titre donner à ce livre, au nôtre si tu le veux bien, quand je me suis simplement décidé à le nommer par son but : réfléchir ; susciter la réflexion en écoutant SA vérité intérieure.

Susciter, car je ne vais pas te donner TES réponses, que TOI seul connais.

Susciter, car j'aimerais TE rappeler comment les trouver.

Je sais que trop souvent nous n'y arrivons pas parce que nous préférons nous raconter des histoires, mensongères, pas nécessairement des mensonges qui crèvent l'écran, mais maquillés en histoires qui nous éloignent de manière hypocrite de la vérité ; de la tienne, de la mienne.

Pourquoi refuser la vérité ?

Pour s'éloigner de la douleur ?

Pour se rapprocher du plaisir ?

Pour la facilité temporaire que cela procure ?

Pour faire comme les autres ?

Avoue que je me rapproche, n'est-ce pas ?

J'ai un défi pour toi.

Un défi pour lequel je te propose de t'accompagner. Faire le point sur ta vie, sur la mienne.

J'aimerais t'accompagner comme un guide, ou un ami à qui tu peux faire confiance, et qui peut te dire les choses de la vérité, comme un ami, vrai.

Je te propose de lire ce que je t'ai écrit, à toi, pour une raison plus grande que nous encore, qui m'a tiré du sommeil des nuits durant, jusqu'à ce que j'entreprenne l'écriture de ce livre.

Je te propose aussi d'écouter.

Écouter ?

Oui, écouter !

Quand je susciterai la réflexion, tes réponses se feront savoir en toi. Certaines, tu les connais déjà, d'autres, tu t'en doutes mais tu préfères encore les taire ; d'autres encore, tu les réfutes du revers de la main, trop douloureuses, trop compliquées, trop difficiles...

J'aimerais que tu te laisses une chance de me connaître, de te connaître aussi ; te reconnaître.

Tu n'as rien à perdre car, vois-tu, le pire qui pourrait t'arriver, c'est de réaliser que tu es à la bonne place à faire les bonnes choses.

Il pourrait t'arriver que cette remise en question, cette prise de conscience, te révèle simplement que tu es en équilibre avec la vie. Ne serait-ce pas merveilleux de te le rappeler alors ?

Prendre quelques heures précieuses de ton temps pour faire le point sur ta vie tout aussi précieuse, pour en arriver à TA conclusion, à TES réponses, et décider ce que TU en feras.

Ça vaut le coup, tu ne crois pas ?

Tu vaud le coup, n'est-ce pas ?

Si tu es tombé sur ce livre, il y a bien une raison autre que le hasard, n'est-ce pas ?

Pour cela, si tu veux bien me suivre, même un peu hésitant au départ, je t'aiderai et te traiterai comme un ami parce que tu vois, je ne suis rien de ce qui commence par psy.

Je ne suis pas non plus docteur ni médecin. Je suis simplement un homme qui a vécu quelques expériences, bonnes et moins bonnes, mais qui est arrivé à la conclusion qu'il peut y avoir une leçon inspirante à tirer de chacune d'entre elles, si on y réfléchit.

Je suis, et je surprends parfois par ce propos, un homme qui croit qu'on ne doit pas renier son passé, mais s'en servir pour vivre son présent d'éloquente façon, s'en servir pour avancer dans la paix, dans la confiance.

De même pour l'avenir. Vivre un jour à la fois, d'accord, mais tout comme lorsque tu te promènes en auto, tu dois pouvoir regarder derrière un peu, et *préparer* le devant, tout autour, en te rappelant les angles morts, ce qui te permet de vivre en toute conscience ton instant présent et d'en profiter.

J'aimerais que tu te gâtes un peu. Laisse-moi conduire le temps de ce livre afin de bien te concentrer sur ton trajet.

De revoir ta propre carte.

De vérifier, de valider tes repères.

De te rappeler d'où tu viens.

Où tu en es.

Est-ce là ce que tu avais prévu ?

Est-ce la vie que tu désirais ?

Celle que tu désires encore ?

Où vas-tu ?

As-tu seulement prévu quelque chose ?

L'as-tu identifié sur ta carte, celle du trajet de ta vie ?

Refais ta carte au besoin, prends conscience de la route parcourue, de là où tu en es, en ne jugeant pas, jamais, ce que tu es au moment où tu lis ces lignes.

Jamais.

Je me permettrai tout au long de ce parcours de te tutoyer, avec tout le respect que tu mérites. Je ne sais pas où tu en es avec l'âge ; ce n'est pas si important pour moi. Je ne sais pas non plus si tu es une femme ou un homme et à ce, je te demande d'accorder le genre. Je ne sais pas non plus ton travail, ton titre, tes acquis, mais ce ne sont jamais plus que ta valeur.

Referme maintenant ce livre et regarde-le de nouveau.

Qu'est-ce qui t'a attiré vers lui ?

As-tu vraiment quelque chose à risquer ?

La peur de trouver certaines réponses ?

Fais-moi confiance. Je me présente à toi comme un ami, envers lequel tu n'as aucune obligation, et à qui tu pourras même écrire à la suite de ta lecture pour me faire part de ta conclusion.

L'obligation, elle n'émane que de toi, qu'envers toi.

L'obligation de prendre conscience de ta vie, l'obligation de faire des choix.

Commence à lire une page, puis une autre. Si parfois ça devient trop difficile, referme-le et laisse décanter. Écris, enregistre, marche, cours, pleure, ris aussi si tu veux, mais rappelle-toi, sans *jamais* te juger.

Cette découverte, nous la ferons ensemble toi et moi si tu veux.

Le choix t'appartiendra ensuite de partager ta découverte avec d'autres que tu sauras choisir à ton gré.

Je ne te demande pas si tu es prêt. Tu connais déjà peut-être l'individu, toi, ou peut-être pas ou pas autant que tu le crois.

Embarque avec moi dans ton véhicule et, comme je te l'ai déjà dit, laisse-toi conduire un peu. Tu n'auras même pas à me demander d'arrêter si cela devient ton envie, tu n'auras qu'à refermer le livre où tu en es.

Mais je ne crois pas que tu le feras, car vois-tu, mon but n'est pas de te dire si ce que tu as fait de ta vie est bien ou mal, mais de t'aider à découvrir qui tu es, ta vérité, ta conscience de qui tu es, en te faisant réfléchir, en suscitant ta propre réflexion, en t'en inspirant.

Tu es bien installé maintenant ? Une page, deux ? Un thème entier ? Comme tu voudras. Chaque page de notre livre est une partie de toi, de moi. Prends des notes si tu veux, elles pourront te servir.

D'un ami, pour une réflexion franche !

MES ENFANTS

Je leur parlais déjà dès l'annonce de leur venue. Plus tard, un peu, j'initiais ma fille, l'aînée, à parler à son frère qui viendrait mais qui faisait déjà partie de nous, entier. Puis les deux, à leur tour, complices, parlaient, gazouillaient les premiers mots, et les chantaient au troisième, un autre fils qui allait bientôt naître.

Un enfant.

Miracle de la vie.

Indescriptible joie d'une intensité sans mot pour la décrire.

La tête sur ce ventre qui portait tour à tour les nôtres, qui portait la vie, notre prolongement, je parlais en amorçant puis en réamorçant le petit jouet musical afin de leur faire savoir qu'ils étaient attendus avec amour. Je leur parlais de maman et de papa, puis de leur *grande* sœur, puis du *grand* frère qui attendaient.

Cette vie, puis ensuite ces vies rendaient la mienne plus complète, encore meilleure, et l'élevaient d'un cran, lui rendaient toute sa valeur, sa raison.

Cette vie, ces vies, m'attribuaient un nouveau rôle, celui de père. Un rôle désiré que j'étais prêt à assumer pour le reste de ma vie.

Les semaines passaient et ce ventre qui portait les miens l'un après l'autre bougeait davantage chaque jour. Je les pressentais malgré la chaleur qui les berçait, qui les protégeait, comme pressés, impatients de faire ma rencontre. Je déposais ma main sur le

ventre de leur mère, dans laquelle ils frappaient doucement pour me faire comprendre qu'ils me savaient déjà. Et quand leur tête apparaissait enfin et que la dame, humaine, que nous avions choisie comme médecin les aidait juste un peu à se faufiler parmi nous, puis me les remettait dans mes bras, je me sentais imprégné d'un sentiment de totale incompréhension devant cette création miraculeuse.

Je ne comprenais pas cette grandeur mais je l'honorais et l'honorerais, par choix, avec fierté, sachant que c'était une partie de ma vie dans ce que j'avais de plus profond, de plus intime en moi.

J'étais père. Père d'une fille. Père d'un fils puis de deux.

Je les prenais contre moi et je leur parlais doucement ; dans la sécurité de ma voix, ils cessaient leurs pleurs. Ils me savaient comme je les savais. Ils étaient miens, j'étais leur ; je le serais toujours, ils le savaient aussi, déjà. Je le leur avais tant dit, tant répété.

Les jours passaient, les semaines, les mois, les caresses sans fin, les premiers pas. Quel privilège j'avais ! Quel bonheur je ressentais.

Toi qui me lis, as-tu connu ce bonheur ?

Sais-tu de quoi je parle ?

Peut-être ? Peut-être pas encore ?

N'as-tu pas encore vécu cette expérience sublime pour une quelconque raison ?

Pas de conjoint ? Pas le bon ? Pas l'âge ? Le travail ?

Et sinon, est-ce parce que tu ressens la crainte de ne pas être à la hauteur parfois, comme je l'ai ressenti moi-même jusqu'au jour où je les ai portés dans mes bras et que j'ai su ?

Que j'ai su que l'enfance que j'avais connue n'aurait pas d'effet négatif dans ma relation avec mes enfants.

Que j'ai su que je me servais du passé non pas pour me plaindre et pour me faire peur et pour nuire aux miens, mais pour m'en servir comme leçon. Pour me faire fort et aimant. Pour me faire ce père que je voulais être pour mes enfants. Pour me faire père à la hauteur du rôle dans lequel je m'étais engagé, volontaire.

Pour des raisons que j'ai préféré pardonner, je me suis servi de ce que je n'ai pas eu pour me créer un modèle de ce père qui m'a manqué.

Peu importe ce que tu as connu, et je le dis comme à un ami, *aujourd'hui, tu ne dois pas rendre responsables ni les autres ni le passé, qui qu'ils aient pu être ou représenter pour toi, ou quoi que ce put être.* J'en suis une preuve, tu peux me croire. Une preuve indéniable qui, lorsque je regarde mes enfants, me renvoie sans cesse à la fierté d'être leur père et de vivre cette relation privilégiée avec eux.

Quand je te parle de ce passé, qui sera un des thèmes dont je te reparlerai plus loin, ne crois pas que j'en garde des regrets, non. Ni le goût fade de l'amertume.

J'ai su me relever, me réconcilier, et j'en savoure chaque instant depuis.

J'ai su me réconcilier avec mon passé, m'en faire un ami. C'est aussi pour cette raison que je t'écris, en ami. J'en ai le mérite mais ne crois pas non plus que ce soit toujours facile pour moi. Je t'en reparlerai aussi.

Tu vois, le temps file aussi pour moi, comme pour toi. Mon aînée, que je berçais encore hier il me semble et qui me suivait où que j'aille, est aujourd'hui une jeune adulte. Mes fils, des adolescents. Heureux. Bien sûr le temps passé à ramper avec eux et à les promener sur mes épaules, à leur donner le biberon et à les faire manger, leur chanter une berceuse, leur faire découvrir la nature, le bruit des oiseaux, l'odeur rafraîchissante des fleurs et des arbres, tout ça me manque.

Mais crois-moi encore, chaque âge apporte ses expériences inoubliables. Il m'arrive encore aujourd'hui de me lever la nuit pour les regarder dormir ; mon cœur se gonfle encore de cette même fierté, comme au jour de leur naissance, et c'est encore ce miracle que j'ai servi et qui me dépasse encore qui me vient à l'esprit.

Encore aujourd'hui, l'intensité de chaque moment auprès des miens est inégalée et m'imprègne entièrement de ce sentiment

de grâce. Je ne suis plus jamais seul même quand ils ne sont pas à la maison ou que moi je n'y suis pas.

Connais-tu ce sentiment ?

Les biberons et les chansons ont été remplacés par nos conversations, nos réflexions, nos découvertes communes, celles réciproques, nos jeux et les sports. Eux découvrent en moi l'écrivain qu'ils ne savaient pas, même s'ils m'agaçaient déjà souvent chaque fois que je leur écrivais un *mot* sur une carte : « Quel roman m'as-tu écrit cette fois papa ? » Et ils riaient, et en rient encore. « Où trouves-tu toutes ces idées papa ? »

Moi, de mon côté, ils me fascinent. Ils en savent tellement plus à leur âge que moi j'en savais au leur. Pas les mêmes choses, pour ce qui me concerne, des choses apprises à la dure. Leur curiosité, leur goût d'apprendre.

Tu sais ce que je leur inculque plus que tout à mes enfants ?

La réflexion. Apprendre à réfléchir.

Je leur donne et je leur transmets ce que je crois être le meilleur pour eux, mais je ne suis pas infailible et en même temps, ils sont le prolongement de ma vie, ce qui n'implique pas qu'ils doivent être moi.

Je leur parle du respect, de la fierté, de la confiance, de l'engagement, de la loyauté, de valeurs.

Je les écoute, je les accompagne dans leur cheminement, je les conseille au besoin, je les encourage à être eux, je partage leurs sentiments et les encourage à les exprimer, je leur enseigne la discrétion, la joie, la vie, à travers le filtre que je suis.

Je réponds à leurs questions toujours en m'assurant qu'ils trouveront la leur, propre à eux.

J'ai confiance en eux. Ils ont confiance en moi.

Je leur apprends que trop souvent, lorsqu'on ne trouve pas la réponse satisfaisante, c'est qu'on ne s'est pas posé la bonne question.

Je suis toujours si émerveillé par leur intelligence.

Ces joies d'aujourd'hui auprès d'eux, elles comblent celles d'hier, de leur petite enfance. Elles me complètent et s'accumulent dans mon cœur.

Je te donne un exemple. Hier soir, je me suis installé dans mon lit pour lire. Ils se sont couchés un peu plus tard, de 15 minutes. Je sais qu'ils s'installent aussi pour leur lecture. Mon fils lance à l'autre qui est dans sa chambre, la porte à côté : « Tu viens lire avec moi ? » Je vois passer devant ma porte mon plus jeune avec un livre et un oreiller pour rejoindre mon plus vieux.

Ces moments-là, tu vois, me marquent à jamais. Ils se gravent avec tous les autres semblables dans mon cœur et s'imprègnent à même mon âme.

Je sais qu'ils feront de leur mieux de leur vie.

Je sais qu'ils ont écouté les leçons et qu'ils les façonneront à leur gré, mais je sais qu'ils en ont compris les fondements, l'essentiel.

Et je suis confiant.

Et je remplis mon rôle premier envers eux : leur donner un bagage suffisant pour leur apprendre à réfléchir sur eux-mêmes, sur la vie. À s'épanouir à travers elle.

Parce que tu vois, je peux te dire aujourd'hui, en toute humilité, que j'ai interprété la vie d'une manière qui m'a servi. Ç'aurait pu être le contraire et j'en suis tout à fait conscient.

Des personnes se sont présentées à moi physiquement ou par les livres, spirituellement, et ont prononcé des mots et des phrases que j'ai eu la sagesse d'écouter, de simples mots, des phrases, qui ont semé en moi l'espoir.

Je ne sais pas trop pourquoi, sans doute parce qu'à une époque de ma vie j'ai cru que cette vie ne pouvait être que cela, mais j'ai arrosé cette semence en moi, convaincu qu'un jour elle saurait me servir.

Sans vouloir en rendre la chance responsable, je dirai seulement que je crois avoir été servi par cette grâce qui fait partie de mes croyances. Une grâce qui, même quand je ne savais pas, m'a guidé.

Mes enfants. Je te dirai à toi, eux le savent, l'ont toujours su même, alors qu'ils berçaient encore dans le liquide de leur mère, je les aime plus que tout. Ma famille est ma priorité de vie. J'ai

toujours été pour eux. Dans le ventre de leur mère je les portais moi-même. Je les porte encore aujourd'hui ; leurs joies, leurs peines, leurs confidences.

Si tu partages aussi cette expérience, tu comprends ce que j'essaie de t'expliquer. Sinon, si tu n'en es pas là, je souhaite que mes mots te touchent au point d'en être imprégné à ton tour.

Tu en as besoin dans cette vie qui semble parfois bien difficile à comprendre et dans laquelle il ne semble parfois pas facile de trouver sa place. Alors je peux te dire que la vie n'est pas si facile ; elle ne l'est pas, mais elle vaut la peine.

Laisse-toi bercer par elle, fais les efforts que tu dois faire, ceux-là même que ton âme te dicte de l'intérieur. Aie confiance !

Elle n'est pas facile, mais pas si compliquée. Je l'ai aussi appris à mes enfants, leur ai appris à faire les choses bien, par fierté, à savoir que si ce n'est pas bien fait on doit recommencer pour sa propre fierté, pour nous d'abord.

Je l'ai fait, je le fais, pour qu'ils apprennent à déterminer leur propre valeur, et ne pas attendre que les autres leur attribuent.

Aimer exige une discipline et de la fermeté.

Aimer de cette façon leur enseigne le respect, d'eux-mêmes et des autres.

La plupart des gens ne réalisent pas qu'ils jouissent d'un privilège exceptionnel et font trop souvent en sorte de compliquer la vie. Frappe aux portes. Les gens ne sont pas tous mauvais, tu sais. Certains te diront non de façon tout à fait légitime, et avec raison. D'autres t'enverront promener et c'est leur problème. D'autres ne t'ouvriront même pas la porte.

Arrête-toi un moment si tu veux, pas longtemps, pense à ta famille, à tes enfants, à celle que tu désires, à celui que tu désires.

Écoute à l'intérieur ce que dit le message. Tu portes ton message unique. Les vibrations que tu ressens en toi t'appartiennent. Ces gens autour de toi ont fait un choix qui peut être différent du tien. *Mais, je t'en prie, ne laisse pas les autres décider de ce que tu es, de ce que tu veux être. C'est aussi ce que j'enseigne à mes enfants. Maintenant, relève-toi ! Je suis là ! Relis ces dernières*

pages. Ne les laisse pas décider de qui tu es ni de ce que tu veux être. Ce que tu ressens très fort à l'intérieur est TA vérité. Si elle te permet de te respecter et de respecter ton entourage et qu'elle te permet ta dignité, relève-toi, je t'accompagne dans ton défi, sans juger, jamais, peu importe où tu en es.

Tu es une mère ? Un père ?

Un conjoint, une conjointe ?

Un enfant ? Un adolescent ?

Je te l'ai déjà dit, en guide, en ami je te le répète, peu importe où tu en es, peu importe, frappe à la prochaine porte. Je dois t'en convaincre, je suis parti de si loin. Que ce soit la prochaine ou la dixième qui s'ouvre, quelle différence ? Tu te rapproches de ton but, un jour ou l'autre une va s'ouvrir.

Réfléchis ! Il ne saurait en être autrement. Ne perds pas de temps pour les excuses, elles sont inutiles et c'est comme de mettre des bâtons dans tes propres roues alors que tu dois poursuivre ta route ou te mettre en marche.

Tu sais, dans la poursuite de mes objectifs, il m'arrive moi-même d'être aveuglé par la peur de ce que je vois autour de moi et parfois, je dois me ressaisir. C'est peut-être ce que tu vis aussi, à un niveau différent. Guidé par cette peur parfois, et par le désir de protéger les miens, j'en viens à les surprotéger. Je sais que je le fais pour leur bien mais il m'arrive d'aller trop loin, je le sais.

Je me regarde alors dans un miroir et je réfléchis, à qui sont mes enfants, à qui j'ai été à leur âge, à qui je suis. Il m'est arrivé et il va m'arriver encore, je le sais, après une discussion, d'aller m'asseoir sur le bord de leur lit et de m'excuser. De leur expliquer pourquoi dans ce monde trop fou, trop vite, trop extrême et trop « regardez-moi », j'ai dépassé la limite en voulant les protéger. Je leur répète leurs propres mots qu'ils ont utilisés pour exprimer leur désaccord envers moi. Ils comprennent mieux alors comme je les ai écoutés avec attention dans ce qu'ils sont, leurs sentiments. Ils me comprennent aussi, je sais. Ils comprennent l'amour, le lien sacré d'amour et d'engagement qui nous unit. Il se produit presque à tout coup, dans ces moments de partage, et de communication

réciroque, un rapprochement qui resserre encore davantage les liens. Nous nous serrons fort dans nos bras et nous disons l'amour et nous promettons de faire au mieux.

Alors je sais. Je sais la réflexion que j'ai faite, qu'ils ont faite. Et j'ai confiance en nous. J'ai confiance en les miens, mes enfants.

LA PEUR

La plus commune n'est-elle pas de penser à ce que les autres vont penser ?

Et quand on vit, qu'on *réfléchit* de cette façon, le danger qui nous guette sournoisement n'est-il pas d'en oublier qui nous sommes ?

Heureusement, l'homme apprend à marcher au tout début de sa vie. Le Plan est ainsi prévu.

N'est-ce pas une preuve tangible que la vie est si bien faite ?

Combien d'entre nous ne marcheraient pas si ce geste n'était pas quelque part inné, et devait être tributaire de chacun ?

Si ce geste instinctif, naturel, n'était pas programmé en nous de sorte que nous marchions dès nos premiers mois, je pose la question très sérieusement : combien d'entre nous ne marcheraient pas encore ?

Combien d'entre nous ne marcheraient jamais ?

Pourtant, savais-tu qu'une des plus grandes peurs d'un enfant est celle de tomber ?

Pourtant, il tombe. Mais il se relève, d'instinct et motivé par les encouragements.

Prends l'exemple de l'esprit, le pouvoir spirituel en nous, le fait de savoir qui nous sommes, qui nous voulons être, notre raison d'être, notre source ; nous ne nous en servons que d'une infime partie, une trace, un sillon, alors qu'il y a tant. Un sillon par rapport à la terre, à l'univers. Une très infime trace.

Tu imagines ?

Une si infime trace.

Qui suis-je ?

Qui es-tu ?

J'y reviendrai.

Pourquoi n'as-tu pas ce travail ou cette relation que tu souhaites ?

Pourquoi cet anneau dans ton nez ou ce tatou sur ton bras ?

Pourquoi cet anneau que tu ne portes plus à ton doigt ?

Pourquoi cet appartement dans ce bruit incessant ou le besoin de parler trop fort pour te faire entendre, pour attirer l'attention ?

Pourquoi diminuer les autres ou refuser de t'engager ?

Pourquoi as-tu cessé de TE poser ces questions, sinon que TU ne voulais plus entendre TES réponses qui TE tiraillaient, qui TE faisaient peur, celles qui TE venaient, qui émergeaient de TON âme ?

Et cette peur, si tu ne l'affrontes pas, elle te colle un masque au visage, te conduit au mensonge et t'éloigne de ta vérité.

Tu sais, le fait de renier la peur ne la fait pas fuir et n'arrête pas le temps.

La peur inhibe l'espoir et trace la voie au désespoir telles les mauvaises herbes dans ton jardin si tu ne prends pas le temps de t'en occuper.

La peur permet à la vieillesse de s'immiscer dans ta vie de façon prématurée. Elle entraîne la paresse et fait fuir la créativité pure en toi. La seule créativité qu'il te reste alors est celle de t'inventer des scénarios si négatifs qu'ils puissent te servir d'excuses et de prétextes.

Fort de ces scénarios, il ne te restera – mais je crois que c'est déjà fait – qu'à étirer le bras pour prendre la manette du téléviseur pour la faire fonctionner. Peut-être l'as-tu déjà dans la main ou est-elle déposée sur ton ventre ou par terre près de la causeuse sur laquelle tu es étendu.

Et, fort de tes propres scénarios, ceux que tu verras apparaître les uns après les autres sur l'écran finiront de te convaincre.

La peur des gens, la peur de sortir, la peur de l'inconnu, la peur d'être différent, d'être qui tu es.

Tu as vu ces gens à l'épicerie ou au magasin, ou sur la route ?
Ces gens ?

Des robots presque, automatisés. Pires parfois. Une main sur le panier ou sur le volant, dans l'autre un cellulaire. Un cellulaire !

Pourquoi ?

Peur d'être seul. Peur de se retrouver seul et d'avoir à affronter leur discours intérieur, qu'ils compensent en se mentant, en imitant, comme les autres qui croient que leur importance est proportionnelle au fait qu'ils parlent à un appareil sans même tenir compte de la personne, de l'autre, qui porte avec elle aussi son cellulaire, une banale illusion.

Ils ne portent pas attention, ils foncent dans les paniers, dans les autres même, sans les respecter, sans courtoisie, sans marcher à droite mais en zigzaguant telles les brebis apeurées d'un troupeau perdu.

Je te parle à toi.

M'entends-tu ?

Veux-tu entendre ?

En es-tu prêt ?

Te souviens-tu de qui tu es ?

Te souviens-tu de cette musique, de cet instrument que tu voulais apprendre à jouer ?

De cette langue que tu voulais apprendre, de ces fleurs que tu voulais planter dans ton jardin ou de cette plante que tu voulais ajouter dans la fenêtre de ton salon ?

Te souviens-tu, tu voulais cueillir ces pommes dans ce verger, au temps où les feuilles se colorent ?

Tu te souviens, j'en suis certain, de cette dernière journée où tu as téléphoné au travail pour dire que tu étais malade, mais te souviens-tu d'avoir pris un congé pour faire cette sortie en nature qui te fait pourtant tant de bien ?

Te souviens-tu de l'énergie qui te remplissait les poumons et ton corps tout entier, et celui des tiens, et le message de ton âme alors ?

Te souviens-tu de son message ?

Tu es assis, peut-être étendu dans ton lit vers lequel tu as peut-être réussi seulement à te traîner, avant de dormir, avant d'essayer de dormir, ou de fuir, ou sur un banc d'autobus ou de métro, vers ta routine. Peu importe, n'aie pas de regret, aucun.

Je ne veux pas te dire quoi faire. Je te le dis comme à un ami, si tu l'acceptes. Ce que je veux, ce que je désire, c'est d'arriver à te faire reprendre conscience de ta vie. De susciter, par mes questions, ma réflexion, la tienne.

En prenant conscience de la mienne, en m'arrêtant aux miens, à moi, à nos rêves et à mes rêves, à ce qui était important, à mon discours intérieur et en partageant celui des miens, j'ai découvert encore autre chose, entre autres, celui de ma passion pour l'écriture.

Par l'écriture, ma passion, j'aimerais te rappeler les tiennes. Celles, je sais, qu'il t'arrive de te rappeler mais de vite passer sous silence comme si tu en avais honte, comme si tu ne te croyais pas ou plus à la hauteur, comme si tu ne croyais pas les mériter, pour oublier, afin d'éviter trop souvent la souffrance.

Si tu te les rappelles alors, ressens-les vibrer en toi. Ferme un peu les yeux. Détends-toi. Respire bien. Lentement. Souviens-toi. Entends ce qu'il y a à l'intérieur. Entends. N'aie pas peur.

La souffrance n'est pas nécessaire, mais elle peut tellement t'apporter si tu t'arrêtes un peu pour l'apprivoiser.

Ne sois pas farouche et laisse-toi aussi apprivoiser, un peu à la fois.

Il n'y a que toi et moi.

Entends-tu la première fois où tu as enfourché cette bicyclette ?

Avais-tu peur ?

Oui ! Mais ta peur s'est évanouie dans l'excitation. Peut-être ton père, ta mère ou ton grand frère ou ta grande sœur tenait ton siège pour garder ton équilibre et courait de plus en plus vite pour te suivre jusqu'à ce tu t'aperçoives que tu conduisais seul.

Te souviens-tu de la sensation ?

Tu t'es senti invincible, nanti d'un sentiment de liberté indidicible.

Te souviens-tu de tes réussites ?

Ta première toile, la maisonnette en bâtons de *popsicle* que tu as fabriquée, ta robe de poupée, cet examen si important que tu as réussi ?

Te souviens-tu de ses yeux, de sa main dans la tienne la première fois, de la façon qu'elle te regardait ?

Te souviens-tu comme tu te sentais si satisfait, si complet, si celui que tu as toujours voulu être ?

Ça fait du bien, avoue.

De la tristesse, tu en ressens ?

Tu n'en es plus là ?

Qu'est-il arrivé ?

Que t'est-il arrivé ?

As-tu laissé ce monde de peur autour te laisser croire que tout cela n'était plus possible ?

Que tout cela ne dure qu'un temps ? Que tout cela était trop compliqué, trop difficile ?

Dépose un peu ton livre, va devant ton miroir le plus grand.

À qui, à quoi ressembles-tu en ce moment ?

Si tu ne savais pas, quel âge te donnerais-tu ?

Ce corps que tu as devant toi, si tu veux qu'il reste beau ou qu'il le redevienne tu dois t'y mettre chaque jour : exercices, alimentation, pensées inspirantes, sommeil, nature, visualisation, soleil.

Chaque jour. Chaque jour pour le reste de ta vie. Le reste de ta vie.

Facile ?

Non !

Mais si tu n'as pas pris le temps de le faire, est-ce facile de te regarder, de ressentir la lourdeur de ton être ?

De ressentir l'extérieur, ton enveloppe, l'intérieur, ton esprit, ton âme qui te renvoie ton message, ta vérité, que tu as enfermée, recouverte d'un voile au nom du mensonge ?

Avant de répondre, n'oublie pas que ce n'est pas à moi que tu réponds. Regarde franchement le miroir. Sans te juger, réponds. C'est la seule façon de reprendre vie, d'y reprendre goût, d'initier l'action.

Reconnais-tu cette personne ?

En es-tu fière ?

Est-ce facile ?

Que tu aies ou non entretenu ce que tu es, ce n'est pas une question de facilité, c'est une question de fierté, de satisfaction, de persévérance, de respect et de foi envers toi et envers la vie, envers la création, peu importe tes croyances.

Chaque jour pour le reste de ta vie, ne laisse plus tes peurs te détruire et détruire tes passions, tes rêves. Fais-t'en la promesse. Tu fais partie de la création, tout comme ceux qui sont peut-être arrivés à te faire peur, mais qui ont oublié qu'ils en faisaient eux aussi partie.

Je ne suis ni un psy, ni Dieu, ni un sage, ni un roi, ni rien de tout cela, mais, je te l'ai déjà dit, j'ai vécu et pris conscience de certaines expériences, bonnes et moins bonnes.

Sans regret, maintenant réconcilié, j'ai su apprendre de chacune. J'ai eu peur plus d'une fois. Il m'arrive encore d'avoir peur. Mais, comme je t'ai déjà expliqué, sans vivre dans le passé, j'y retourne parfois pour me rappeler d'où je viens. Cela me donne et me redonne le courage d'affronter mes peurs.

Je le dis sans regret et sans rancune, je vis ce moment, cet instant à t'écrire, comme un moment de gloire. Je me suis réveillé à 23 ans, en pleine nuit, au travail, à réaliser que je m'étais égaré, perdu même.

On m'avait fait des peurs, tant que j'en étais arrivé à vivre la vie d'un autre. J'en étais absorbé, éthéré.

Un petit groupe de personnes autour de moi, dans cette cafétéria où je m'assoiais souvent seul, parlaient entre eux. Ils parlaient d'études et de projets pour lesquels d'autres, parfois les miens à cette époque, m'avaient fait croire que c'était impossible.

Ils m'avaient fait des peurs et continuaient de m'en faire. Pas méchamment, je sais, pour oublier leur propre désespoir, je sais aujourd'hui.

Cette nuit-là, j'ai été excité, comme la première fois où j'ai enfourché ma première bicyclette, tellement que j'en avais oublié ma fatigue au matin après mon travail. Je me suis dirigé vers le cégep pour prendre des informations.

J'avais 23 ans, j'avais quitté l'école dix ans plus tôt. Quand la dame qui m'a répondu, et l'orienteur un peu plus tard, ont su d'où je venais, mon parcours, ils m'ont fait des peurs.

Quand je suis retourné voir mes amis et ma famille avec mes papiers à remplir, pour me remonter un peu et en espérant qu'ils m'encouragent, ils m'ont aussi fait des peurs.

Pas méchamment, je sais.

Comme ces gens au cégep, ceux au secondaire aussi, quand je leur ai expliqué que j'irais au cégep la prochaine année et que je voulais aussi terminer mes quatre années d'études secondaires en parallèle, en prenant des cours le soir.

Comme mes amis, certains enseignants, mon entourage, les gens sur qui je comptais.

Pas méchamment, je sais.

Je me suis senti seul, je me suis senti si seul au milieu de ces *jeunes* au cégep quand j'ai commencé ma première session, l'année suivant ma décision.

Je me suis senti abandonné parfois.

Puis, je ne saurais trop dire pourquoi, une lueur, d'abord faible en moi, semblait augmenter en intensité chaque fois qu'on me faisait des peurs.

Était-ce la grâce qui veillait sur moi ?

Était-ce cette grâce qui semblait envelopper, alimenter ce qui permettait cette lueur en moi, pour la protéger des bourrasques et même l'alimenter afin qu'elle prenne de la force ?

C'est cette lumière en moi qui m'a permis, j'en suis certain, d'apprendre à devenir plus fort chaque fois qu'on me faisait des peurs.

C'est cette lumière aussi qui m'a permis d'alimenter sa flamme avec ces mêmes peurs.

Je suis assis ce soir à t'écrire, un peu plus tard que d'habitude. Je ne te connais pas. Mais, je n'espère qu'une chose pour toi : si ta vie ressemble en tout à tes désirs qui émergent de ton âme, continue, c'est merveilleux. Aux jours de remise en question, ouvre ton livre et rappelle-toi que tu peux me relire comme une lettre à un ami. Si tes désirs ne ressemblent en rien à ta vie, à moi tu ne pourras jamais dire, je ne l'accepterais jamais, que tu ne peux pas y arriver. Pour toi, je ne l'accepterais jamais.

Par contre, j'accepterai toujours de t'aider. Alors j'espère très sincèrement que tu te serviras de mes mots pour allumer juste un peu, juste une petite flamme, la petite mèche près de ton âme.

Une fois allumée, brûles-y tes peurs. Elle prendra de la force à son tour comme la mienne, jusqu'à s'auto-suffire.

Moi

Moi, quand je fais le constat d'où j'en suis, j'en conclus qu'en t'écrivant, je fais ce qu'il y a à faire, ce que me dicte une force encore plus forte, plus tenace que même mes propres convictions, une force issue d'un message qui me réveillait constamment la nuit.

C'est une de mes certitudes. Je me sais une preuve pour ta réussite.

Es-tu déçu ?

Je t'enlève tes excuses ?

Ce n'est pas pareil pour toi ?

Ta vie a été différente ?

Tu crois que je ne peux pas comprendre ?

Je te crois différent, unique. C'est merveilleux en ce qui me concerne. Mais ne te leurre pas, je peux sinon te comprendre comme toi seul le peux, t'y aider. Rappelle-toi, je te parle avec vérité, la mienne, comme à un ami.

J'ai été heureux souvent dans ma vie, mais malheureux trop souvent. J'ai vécu mes souffrances, vaincu la plupart, en apprenant à les apprivoiser. Il m'en reste. Pires que les tiennes, moins pires, comment savoir ?

Quoi qu'il ait pu t'arriver, j'aimerais seulement que tu crois que j'en suis sincèrement désolé.

Les souffrances, tu l'as sûrement remarqué, sont toujours

reliées aux gens autour de nous, ceux qu'on aime, ceux qu'on a voulu nos mentors, ceux en qui on a mis notre confiance, ceux qui *coulent* en nous.

Je t'ai parlé de ceux qui se collent un masque au visage en pensant pouvoir se protéger de leurs souffrances, en pensant pouvoir oublier qui ils sont devenus pour un instant, en pensant qu'on ne les reconnaîtra pas, comme un jeune enfant qui pose les mains sur son visage.

Pour un temps, ça fonctionne, parfois.

Moi, j'ai souffert souvent, beaucoup, de manière atroce, quand j'ai découvert que celle que j'aimais se cachait derrière un masque.

J'ai souffert dans l'amour, j'ai souffert dans l'amitié aussi ; j'ai pensé que je saurais aimer suffisamment pour que l'autre, les autres, enlèvent ce masque.

Ma souffrance est toujours née du fait que je n'aie pas réussi à le leur faire enlever.

Ma souffrance est née du fait que plutôt que de faire tomber les masques, on me demandait d'en porter un.

J'ai aimé, si tu savais. Tant, parfois, que j'ai espéré des années durant que l'autre, l'aimée, me revienne, et que par ses paroles, elle me montre de nouveau son vrai visage, qu'elle en prenne la responsabilité.

Moi, tu sais, j'ai été traité de stupide et de ridicule parce que j'avais attendu si longtemps ce moment. Par mon entourage parfois, par l'autre, l'aimée.

Je te reparlerai de toi dans un autre thème, mais connais-tu ce sentiment ?

Une souffrance qu'on ne souhaite à personne.

Une souffrance dont je veux bien te parler en pensant qu'elle pourra t'aider aussi.

Une souffrance dont je veux bien parler en pensant qu'elle saura faire tomber des masques, le tien peut-être.

Mais je veux aussi te parler de mes joies : mes enfants, ma famille, les miens. Mes passions. Ma vie, ma fierté.

Rien à voir avec la facilité. C'est sans doute ce qui rend ces joies encore plus intenses, méritées. L'effort vaut toujours la peine.

Moi, tu vois, je me suis découvert une passion il y a un peu plus de trois ans. J'ai toujours aimé écrire, même à la petite école où je m'excitais à l'idée d'une dictée.

Les chemins de la vie sont parfois si étranges. Je te l'ai déjà raconté, l'année de mes 23 ans a été une année déterminante dans ma vie. J'en ai le double maintenant, en temps, mais je me sens plus jeune que je ne l'ai jamais été. C'est à ce moment que j'ai commencé à me battre pour mes rêves. Quand je te dis que les chemins de la vie sont parfois, souvent même, étranges, laisse-moi t'expliquer un peu.

Goethe a écrit il y a longtemps quelques mots entre autres qui parlaient d'audace, des mots qui m'ont rappelé la seconde partie de ma vie. Il disait quelque chose comme quoi l'audace a du génie, quelque chose comme quoi l'audace de nos rêves, quand on s'y met, attire sur notre chemin des événements inattendus, l'aide de la providence.

De moi à toi, c'est une des choses les plus vraies qui soit. Je l'ai fait de manière presque inconsciente, mais je réalise que j'ai été audacieux.

J'avais 23 ans, rappelle-toi.

Un passé pas très reluisant mais qui m'a appris la sensibilité.

Un passé pas très heureux dont je me suis servi pour savoir ce qui ferait mon bonheur.

Un passé qui m'a un jour rendu si nauséeux confronté à la désolation que représentait ce monde autour de moi, que j'ai voulu en finir, n'y voyant plus d'autres solutions, aucune autre avenue pour moi.

Puis, tu vois, un matin je me suis réveillé dans un lit d'une chambre d'hôpital, seul, trop seul, sans les miens. J'avais échoué, je m'en étais *sorti*.

Je me souviens de ma colère. Je me souviens d'avoir demandé pourquoi. Je me souviens m'être fait la réflexion que la vie ne pouvait pas être seulement cela.

Était-il possible que ce soit tout ce qu'elle pouvait m'apporter à moi ?

Puis j'ai repensé à cette personne, cette infirmière dans l'ambulance, sans masque, qui n'avait cessé de me parler même si je semblais inconscient, sans pouvoir lui répondre, parce qu'incapable.

Cette infirmière qui, sans même me connaître, me savait, savait ma douleur, n'avait jamais lâché ma main. Jamais, sans même me connaître. J'avais 23 ans...

Ma colère s'est comme évanouie à ces pensées. J'ai été reconnaissant. Une inconnue m'a redonné ma vie. Une inconnue m'a appris à ne pas attendre de la vie, mais à lui donner tout ce que je pouvais. Une inconnue m'a appris la valeur de la vie, que le temps à notre disposition sur cette terre était court, compté à la seconde, et qu'il fallait donner aux autres en partageant nos talents, en faisant preuve de compassion, comme elle l'avait fait.

Moi, pour toi, peu importe où tu en es, je t'écris comme à un ami, comme si je prenais ta main dans la mienne au moment où tu en as besoin, au moment où tu en auras besoin.

Moi, pour toi, j'aimerais être cet inconnu. Il y a tant à donner sur cette terre, tant de possibilités qui, de façon si paradoxale et si inattendue parfois, te donnent tant.

Quand tu t'engages, et ce sera aussi un de mes prochains thèmes, même les gens qui te mettent des bâtons dans les roues te fournissent des occasions en or. Ça m'est arrivé. Ça va t'arriver. Je n'en ai pas l'ombre d'un doute. Fais preuve de clémence et poursuis sans hésiter ta route dans la réalisation de tes objectifs.

Du geste posé à mon égard par cette infirmière, quand j'avais moi-même mis des bâtons dans mes propres roues, j'ai découvert ma voie. J'ai d'abord voulu aider les autres en devenant moi-même infirmier. En le devenant, j'ai appris à me connaître, à découvrir les possibilités extraordinaires d'un être humain, à me les faire miennes.

Trois années d'études pendant lesquelles, simultanément, j'ai fait tout mon secondaire par les soirs, années pendant lesquelles j'ai dû aussi travailler les fins de semaine pour subvenir à mes besoins.

Combien de fois m'a-t-on averti que je n'y arriverais pas ?

N'avais-je pas perdu l'habitude d'étudier, de m'organiser, alors qu'il y avait déjà dix ans que j'avais quitté les bancs d'école ?

Oui. Pas méchamment, je sais. Ils avaient raison et, pour la plupart, ceux qui me le disaient le disaient pour me protéger, pour me préparer au danger, au risque de me faire mal.

Ils avaient raison, je savais, mais je savais aussi la flamme en moi qui s'était rallumée ; de veilleuse elle était devenue feu, et de feu, elle était devenue passion, et cette passion était devenue ardente et ne pouvait s'éteindre.

Parce que je savais d'où je venais.

Je leur répondais qu'ils avaient raison mais que je ne m'étais pas laissé d'autre choix que celui de réussir.

Plus tard, alors que je m'investissais à vouloir comprendre les autres dans mon travail, ceux que je voulais aider, on m'a reproché et on a essayé de me faire comprendre mon rôle. Je me souviens d'un de mes patients malade physiquement, mais très affecté mentalement aussi, et qui, ayant perdu l'usage de la parole, ne pouvait s'exprimer que par des gestes et en faisant des dessins. Il m'arrivait d'arriver plus tôt pour parler avec son tuteur qui lui rendait visite le soir, alors que je travaillais la nuit, pour qu'il m'explique ses dessins afin de mieux communiquer avec lui la nuit.

Moi, tu vois, je ne me souviens pas avoir eu de la pitié pour mes patients ; la compassion était ce qui m'habitait. En étant compatissant, j'arrivais à leur donner tellement plus.

Es-tu déjà allé dans un hôpital la nuit ? Alors qu'ailleurs tout est relativement calme et tranquille, là, c'est l'agitation totale, causée par la peur, l'ennui, l'anxiété, la solitude, la frustration.

Moi, je crois que la maladie, lorsqu'elle n'est pas de naissance, et encore, qu'elle soit physique ou mentale, est reliée à l'esprit. Si la maladie est de naissance, je crois qu'elle a une raison, que je ne saurais expliquer avec certitude.

Mais même dans la maladie, tu as vu, comme moi, certaines personnes relever le défi de la vie.

Tu as vu comme moi Helen Keller, sourde, muette et aveugle, recluse, devenir conférencière.

Tu as vu comme moi ces peintres, de la bouche et des pieds, incapables de se servir de leurs mains parce que handicapés ou paralysés.

Tu as vu Terry Fox sur une jambe en béquilles, des sportifs en fauteuil roulant et tu as vu des enfants vaincre la maladie.

Et si les premiers n'ont pas rapporté la médaille et les autres, vaincu cette maladie, ils ne se sont pas battus en vain puisqu'ils ont permis la *victoire* à d'autres par leur exemple de courage, de volonté et d'engagement.

Parfois, dans cet hôpital, la différence était si grande la nuit par rapport au reste de la journée que, lorsqu'on me demandait pour travailler des heures supplémentaires ou encore de rester quelques heures le matin après mon quart de nuit pour un imprévu, il m'arrivait de ne pas reconnaître mes propres patients.

Un matin où on m'avait demandé de rester pour rencontrer la responsable de département, on m'a annoncé que bien que je faisais un travail excellent, je ne devais plus prendre mes pauses en restant avec les patients pour parler, en paroles, en gestes, ou par leurs dessins. Mes collègues s'étaient plaints. Le prétexte : considération syndicale.

Moi, je savais qu'il s'agissait plutôt de considérations en lien avec ce qu'ils étaient eux, ce qu'ils ressentaient par rapport à la maladie, par rapport à la peur de se retrouver eux-mêmes un jour dans ces lits blancs où déteignait la maladie, dans des chambres où l'odeur est nauséuse parce que justement, malheureusement, eux ne voyaient que la maladie qui enveloppait tant la personne qu'ils ne la voyaient plus et surtout, ne voulaient plus la ressentir.

Je savais déjà, moi, qu'ils la ressentaient tant qu'ils en avaient peur, tant, que cela devenait tellement plus facile de se faire complice d'un système qui les aiderait à se battre contre moi que contre cette peur qui les tirait.

Je ne me suis pas battu. Pas à leur manière. J'ai écouté ma vérité. J'ai continué. J'ai donné la main à ma façon. J'ai refusé, comme l'avait fait cette infirmière dans l'ambulance, de devenir qu'un simple distributeur à médicaments.

Tu sais, moi, ce que j'ai appris quand j'ai vu des gens de même source, de même race, qu'on dit humaine ?

J'ai appris à devenir moi parce qu'une autre, une inconnue l'avait été.

J'ai appris à déterminer ma propre valeur en me regardant dans un miroir et en écoutant les vibrations en moi.

Ces autres se tenaient ensemble, se rassemblaient telle une meute, pour bien paraître, entre eux, mais crois-tu sincèrement qu'une fois chez elles, ces personnes pouvaient se regarder droit dans les yeux dans leur miroir sans y voir le masque du mensonge et de l'hypocrisie, qu'il était devenu presque impossible de retirer ?

Puis l'histoire s'est sue, lentement. D'autres venaient *travailler* avec moi, en me disant qu'ils encourageaient ce que je faisais, mais qu'ils ne voulaient pas avoir de problèmes, ni avec les gens du personnel ni avec ceux de la direction qui portaient les masques.

Les années passent et, bien que j'aie quitté ce métier depuis, je n'ai jamais quitté mes rêves de vue. C'est en s'y engageant qu'on réussit à les atteindre.

Tu sais ce que j'ai appris aussi ? C'est que parfois on s'engage dans un rêve et, parce que les envieux autour nous mettent leurs bâtons dans les roues, parfois même en se servant, en se faisant aider par les porteurs de masques de cette société, nous n'avons d'autre choix que de les mettre de côté, ces rêves, de façon temporaire ou permanente.

Tu sais, les vies honteuses et perdues se retrouvent à tous les niveaux. C'est de cette façon qu'un jour, un juge a décidé pour moi et mes enfants que je devais me défaire d'un rêve légitime où j'avais vu mes enfants si heureux, si épanouis, sans même nous connaître, sans même savoir qui nous étions.

Cet homme derrière son masque a même pris son rôle si au sérieux qu'il ne lui suffisait pas de se mentir à lui-même, en nous mentant et en ne respectant pas son engagement envers nous. J'ai abandonné mon rêve pour rester près de mes enfants. C'était sa condition. Il ne l'a pas respectée et a tout fait encore pour me les enlever.

La vérité et l'engagement qu'il voyait dans mes yeux étaient tels que ça lui rappelait qu'il avait, lui, dissimulé, enfermé son message, ses rêves inclus, derrière un masque. La honte de ne plus avoir la volonté de l'enlever le trempait tout entier dans l'amertume. Pour tenter de s'en sortir, de s'assécher de ce mal, pour l'oublier un instant, il se servait de son rôle, de son titre, de son ton hautain, pour tenter de me rabaisser, les miens aussi, à son niveau.

Je te le demande à toi, crois-tu qu'encore aujourd'hui, il soit capable de se regarder dans un miroir, droit dans les yeux ?

Crois-tu que la nuit il arrive à bien dormir, paisiblement ?

Moi, j'y arrive. Moi, je n'ai pas abandonné, jamais abandonné les miens.

D'autres ont essayé aussi dans ce monde en perte de valeurs, pervers parfois. D'autres vont toujours essayer de te rabaisser, et de me rabaisser, afin de nous ramener à leur propre niveau. Je n'y consentirai jamais. N'y consens jamais.

Pour cela, j'ai dû relever mes manches et réfléchir.

Pour cela, tu devras relever les tiennes, réfléchir aussi.

Je gribouillais sur du papier mes humeurs pour les jeter ensuite. Je marchais. Je lisais. J'aimais mes enfants. Je les rassurais. Je leur apprenais encore à réfléchir car, vois-tu, parfois la voix de cet homme derrière son masque résonnait dans ma tête. Il s'était fourvoyé en ce qui concernait les miens, il pouvait se tromper encore dans l'avenir et j'ai eu peur, pas pour moi, mais pour les miens. Je l'ai écrit sur du papier pour m'aider à ventiler.

Puis j'ai écrit encore parce que, à ce même moment dans ma vie, je me suis retrouvé seul à nouveau avec mes enfants. J'ai écrit encore et je leur ai parlé, expliqué que dans la souffrance, je serais là pour eux. Je leur ai expliqué que je les aimerais et que je resterais là à faire de mon mieux pour nous.

Un jour, j'ai tant écrit que mon premier roman est né. J'avais encore des choses à écrire, j'ai continué. Une fois le deuxième écrit, sous les encouragements de mes fils et d'un critique littéraire, j'ai publié le premier. Tu vois, moi, je suis devenu un écrivain, un romancier, qui se sert de personnages pour susciter, influencer,

inspirer les gens. Mes lecteurs me disent qu'ils aiment cette façon de se faire approcher. C'est un peu comme un bar à salade où il n'y a que des bonnes choses pour la santé, qu'on peut choisir.

Il y a quelques semaines pourtant, à la suite d'une décision importante qui influencerait sur le reste de ma vie, je me suis mis à me réveiller la nuit, pendant des heures parfois, avec toujours cette même idée persistante qui disait, comme un ami : « laisse un peu de côté ton cinquième roman et écris tes réflexions sur la vie. Tu en es là. Tu retourneras à ton roman ensuite. »

Toutes les nuits ce même discours, ce même message, toujours aussi net, aussi clair, mais se faisant plus persistant.

Tu as déjà entendu cette locution : « L'esprit souffle où il veut » ? C'est une locution extraite de paroles de l'Écriture Saint-Jean, III, 8 pour indiquer que l'inspiration ne dépend pas de la volonté : c'est un don du ciel.

Un soir, je me suis assis et j'ai réfléchi.

Des réflexions sur la vie ?

Qui suis-je pour écrire des réflexions sur la vie ?

L'idée faisait son chemin lentement, sûrement. Le message avait été si fort toutes ces nuits. J'ai mis des idées de thèmes sur un papier. Des réflexions. N'était-ce pas un but, entre autres, dans mes romans ? Me servir de mes personnages pour susciter la réflexion. Oui.

Mais le message disait maintenant de susciter la réflexion par ce que je suis, mon moi, sans autres personnages que moi, toi, et Celui qui insufflait en moi les mots.

Ce message nocturne ne m'a pas quitté jusqu'à ce que je décide de m'y mettre. Moi, en écrivant sur ces thèmes, je suis excité et je me souviens de cette personne qui m'a tendu la main il y a plus de 25 ans, alors que j'avais voulu faire du commencement la fin, de celle qui avait inculqué la vie en moi.

Qui était-elle pour moi sinon qu'elle aussi servait d'intermédiaire, pour l'Esprit, Son souffle ?

Qui étais-je pour elle sinon qu'un élu qui recevait Le souffle de la Vie afin de mener à terme une mission que j'avais perdue de vue ?

Sa présence bien plus que toute autre chose m'a certainement sauvé la vie. Et pas seulement la mienne.

As-tu déjà fait quelque chose dans ta vie pour laquelle tu étais convaincu qu'il fallait que tu la fasses ?

Quelque chose qui te grandirait, mais qui influencerait sur d'autres ?

Ta priorité d'un instant, d'un temps ?

En toute humilité, je crois que la grâce se sert de moi en ce moment. Chaque nuit depuis cette décision de faire ce que le message me rappelait, les réflexions viennent dans ma tête sans effort. « N'oublie pas de parler de ceci et de cela, de ce thème ou de cet autre, n'oublie pas que tu dois l'écrire comme à un ami. »

Mes fils me demandaient cette fin de semaine où j'en étais dans mon roman. Je leur ai expliqué ce qui m'était arrivé. Je leur ai exprimé l'idée que j'avais décidé d'écouter ce que ce message avait déclenché en moi en me mettant à l'écriture de ces réflexions intérieures. L'inspiration, le souffle, avait été si fort, si intense, qu'il avait engagé ma volonté.

Je pense que je les étonne un peu parfois.

Je pense aussi que les étonner de cette façon est bon pour eux, pour leur écoute, pour qu'ils soient à l'affût de ce qu'ils ressentent à l'intérieur.

Moi, enfin, tu t'en seras douté, j'aime ma famille, les miens, plus que tout ; j'aime mes passions ; j'ai appris à aimer qui je suis, et à donner à la vie.

Si ces mots, ces phrases, ces réflexions que j'écris te touchent au point de prendre le temps de revoir qui tu es, c'est mon moi le plus sincère qui l'espère j'aurai rempli le mandat de ce message qui m'est venu la nuit.

Si, à la suite de cette décision de ta part, tu réalises que ta vie est à jour, en équilibre, en accord, en parfaite harmonie avec ton intérieur, ce sera déjà ça, et ce sera merveilleux.

À ce moment alors, j'aimerais que ce message, pour lequel je crois avec humilité que je ne suis que le messenger, devienne pour toi, pour moi, pour les gens autour, une chaîne de vie. Une chaîne de vie qui suscitera des réflexions.

Des réflexions, d'autres, qui viendraient s'ajouter aux miennes et, si tu le veux bien, dont tu pourrais me faire part en m'écrivant. Avec ta permission, qui sait, dans un an, deux, au dixième livre peut-être, je pourrais écrire à nouveau un message. Un message qui viendrait s'ajouter aux autres, ceux que mes personnages transmettent à travers mes romans.

Moi, je suis si excité par cette idée, celle qu'un jour, parce qu'une personne a osé me parler sans même me connaître, sans même savoir si je l'entendais, je suis resté pour en aider d'autres, toi peut-être.

Quand je pense que jamais je n'aurais eu, ni vu mes enfants, ceux que j'aime, mes amis, vécu mes expériences, lu tous ces livres, que jamais je ne t'aurais écrit aujourd'hui.

Quand je pense que j'ai appris à aimer qui je suis...

LE PASSÉ

Le passé d'où je viens est unique, différent, comme le tien. Le passé d'où je viens a été parsemé de souffrances et de joies, certainement comme le tien aussi, mais ce passé, je ne le renierai jamais, je te l'ai déjà dit.

Je ne le renierai jamais car c'est lui qui me rappelle justement d'où je viens, qui j'ai été. C'est lui qui, aujourd'hui, quand je me regarde dans le miroir, me renvoie à mon origine, à mes origines, et me fait prendre conscience de mon cheminement, de mon évolution, spirituelle, intérieure, physique. C'est lui qui me permet de peaufiner ma réflexion.

C'est de lui, mon passé, qu'a émergé mon désir de me dépasser afin d'atteindre aujourd'hui mes rêves, pour moi et les miens. Mon passé, qui j'étais, me fait apprécier mon présent, qui je suis. Je ne renie pas non plus qui j'étais. J'ai dû être terriblement fort quelque part en moi pour arriver à ce que je suis. Terriblement. Je suis convaincu d'avoir été guidé par la grâce, par mes croyances, par le message en moi.

Ne te trompe pas, je ne veux pas me plaindre. Même si une grande partie de mon passé n'a pas été rose, je ne m'en plains pas et ne veux surtout, surtout pas m'en servir comme excuse pour ne pas vivre mon aujourd'hui.

Peut-être même qu'à cause de ce que j'ai vécu, j'arrive à mieux comprendre, à être plus compatissant, à être aussi un meilleur

confident. Peut-être. Je le crois. Le passé pour moi a été un apprentissage, mais crois-moi, la barre a été placée très haute parfois. Il y a eu de la triche aussi. J'ai appris à la déceler, à la reconnaître d'instinct.

Il y a des événements que j'ai vécus étant enfant où la barre avait été ajustée pour un adulte.

Je t'ai dit qu'il y avait eu des joies aussi. Des joies méritées. Des joies qui ne m'ont pas fait oublier les souffrances, mais les ont tant apaisées que je les ai transformées en leçon. Des joies que j'ai appréciées davantage encore parce que je les avais retenues par cœur ces leçons.

Ce passé, je ne le renierai jamais car c'est lui qui m'a montré la route de mon présent, dont je te parlerai plus loin. Le passé, traite-le comme l'image dans le rétroviseur de ton auto ou de ton vélo. Elle est importante cette image, mais tu n'as pas à la regarder continuellement. Juste un peu parfois, pour te rappeler la route parcourue, en quittant à peine des yeux ton présent pour vérifier ta progression, vérifier si tu vois la route se dérouler lentement derrière toi, avec satisfaction, ou si tu ne vois pas plutôt la même route que tu voyais hier encore comme si tu t'y étais arrêté en bordure, stagnant.

Ton passé, ne le renie pas car, vois-tu, tu oxygènes tes cellules, ton sang, à cette seconde du présent, avec l'air que tu as respiré à une seconde du passé. Cet air, tu l'évacueras à une autre seconde de ton avenir. Tu ne dois jamais les dissocier, ces trois périodes de ta vie, tu n'as pas à le faire. Respire, oxygène-toi au présent, sans renier l'importance du passé et de l'avenir.

Ta vie, tu vois, c'est maintenant, aujourd'hui dans ce présent qui t'est offert. Le passé et l'avenir sont des indices à propos de ta vie auxquels tu dois seulement parfois faire un clin d'œil, comme à un bon guide. Peut-être que ces mots, je l'espère, t'aideront à moins compliquer les choses.

Moi, dans la plupart des livres que j'ai lus, le passé et l'avenir étaient traités comme des sujets tabous pour qui voulait vivre sa vie de manière efficace. Des sujets trop chauds du genre qui s'y

frotte s'y brûle. Moi, j'aimerais que tu les traites comme je te traite toi, en ami, avec respect.

Aujourd'hui, et pour la confiance en l'avenir, fais l'inventaire de tes réalisations. Je t'entends déjà... mais sors une feuille et un crayon, tu en seras surpris, comme moi je l'ai été il n'y a pas si longtemps encore.

Un soir, je repensais à ce juge qui m'avait tout enlevé, à la vie qui ne semblait pas vouloir que je rencontre la femme qui m'attendait quelque part, à mes livres qui ne se vendaient pas aussi vite que je l'aurais voulu, ce qui m'aurait permis de me consacrer à l'écriture seulement, et de ne plus devoir travailler des semaines de 45-50 heures à l'extérieur.

Puis, en faisant le tri de vieux papiers dernièrement, je me suis surpris à me plaindre en silence. Des plaintes à propos des pertes que j'avais subies, il y a quelques années, quand j'avais été forcé à faire des choix. J'avais tout investi ce que j'avais dans cette ferme, ayant même pris la décision de vendre un immeuble acheté pour mes *vieux jours*, pour investir l'argent en achat d'équipement aratoire.

J'avais perdu un rêve de toute une vie, des centaines de milliers de dollars, il m'avait fallu revenir habiter la ville, parmi ceux qui émettaient leur théorie, qui se gratifiaient de « je savais que ça ne fonctionnerait pas... », pour excuser leur propre échec. Toutes ces choses désolantes qui sont venues à mes oreilles, alors que les gens ne connaissaient rien des vraies raisons, alors que la douleur était trop grande, trop vive encore, que la cicatrice était trop fraîche et encore trop profonde pour que je veuille en parler.

Puis, je suis tombé sur une photo de moi lorsque j'avais dans la vingtaine, une autre de mes enfants, bébés. Alors, il s'est produit comme un éclair en moi, venu mettre de la lumière sur mes réalisations. Je me suis revu, à l'âge de mon plus jeune fils, en train de travailler au bois, déjà fort comme un homme, en train de travailler aux foins, avec ardeur, découvrant l'amour pour ce que je faisais, heureusement.

Dans une vie que je n'avais pas choisie, j'ai appris la nécessité de la nature pour un homme. J'ai ressenti, développé la conviction profonde que j'en faisais partie, qu'en la respectant, elle me respectait. Quelques années plus tard, alors que ma promesse serait de la respecter en la faisant l'œuvre de ma vie, en vivant de ses biens, mon rêve, ma promesse, m'étaient enlevés, une première fois.

J'en étais inconscient alors, mais cette grâce dont je t'ai déjà entretenu, elle m'habitait. Cette grâce, elle m'a permis de continuer. Cette grâce, elle a fait en sorte que j'ai toujours travaillé un peu partout alors qu'autour, c'était la crise. Moi, parfois pour quelques dollars par semaine, plutôt que de faire appel à l'*assistance sociale*, je travaillais dur, sans savoir pendant plus d'un an si j'aurais quelque chose à manger le lendemain.

Est venu mon retour aux études, mes diplômes, un nouveau travail dans lequel je m'accomplissais en aidant les autres, et en poursuivant ma découverte de qui j'étais. J'avais voulu servir la terre, la nature, je me retrouvais maintenant au service de l'homme. J'ai appris. J'ai appris qu'en faisant *son devoir* avec amour, avec passion, on finit toujours par servir la même cause, par trouver sa mission.

Est venue la lecture, des passions nouvelles, l'amour, mes enfants, la découverte de ce père que j'étais, heureux, alors que j'avais été inquiet par rapport à ce rôle avant mes enfants. Sont venues tant d'autres choses...

Je regardais mes enfants sur la photo, une certaine honte dans mon cœur. Tout perdu ? Comment avais-je pu penser, prétendre une telle chose ? J'avais perdu gros il y avait maintenant cinq années, je sais, mais tout ? La femme que j'aimais, de l'argent, des rêves... encore, mon coin de campagne, de nature...

Je me suis levé et me suis regardé dans le miroir.

Tout perdu ?

Alors que j'ai trois enfants merveilleux, en pleine santé, curieux, heureux. Alors que je jouis d'une santé, physique et mentale, nettement supérieure à celle que j'avais à 25 ans. Ces cinq dernières

années, alors que j'ai perdu coup sur coup deux de mes plus grands rêves reliés à l'amour et à ma vie professionnelle, je me suis refait un programme d'exercices, un programme d'alimentation ; j'ai réussi des projets en les menant à terme de façon exceptionnelle ; j'ai écrit sept livres, monté une équipe de production solide et efficace, alors que je ne connaissais strictement rien dans ce domaine, avec qui j'ai publié les cinq premiers. Les deux autres, dont celui-ci, seront publiés cette année (mon infographiste habite maintenant l'Europe, ma réviseuse est à Québec, et veulent toujours faire partie de l'équipe ; les autres sont dans la région, ce sont tous de vrais pros). J'ai conclu une entente de cinq ans pour la distribution, eu des offres d'édition ; je me suis racheté une maison laquelle je retape pour lui donner un caractère plus personnel. L'an dernier, je suis parti avec mes trois enfants quelques semaines seulement avant les 18 ans de ma fille en vacances dans le sud. Nous avons rencontré là-bas des gens de la Suisse où, quelques mois plus tard, nous sommes repartis mes fils et moi.

Tout perdu ?

J'ai laissé l'image de l'homme du miroir, un peu honteux, qui reprenait conscience de ses capacités, de ses réalisations, et suis remonté au premier. J'ai relu certains messages reçus de la part de lecteurs, des remerciements, pour avoir remis l'espoir en eux. Une femme d'à peine mon âge m'expliquait sa maladie, dégénérative ; elle m'expliquait qu'un des seuls plaisirs qui lui restait était la lecture. Qu'à la lecture de *Il est une fois...*, le premier roman qu'elle lisait de moi, elle avait renoué avec l'espoir et s'était redonné des défis personnels. J'en ai lu d'autres, tous aussi touchants, et je me suis rappelé quelques rencontres, des mercis, des encouragements, des « c'est tellement vrai ce que vous dites ! »

Je suis sorti marcher. Je me suis senti tellement privilégié. J'avais servi une cause qui me le rendait au centuple. Avec mes mots, j'avais touché l'âme de personnes encore sensibles à la vie.

Il est vrai que l'amour d'une femme est ce qui manque à ma vie, de façon démesurée. L'amour à lui donner est sans mesure

aussi. Un jour, très bientôt je l'espère, j'ouvrirai une porte, et elle sera là. Nos yeux sauront aussitôt. En attendant, je continue de faire confiance, elle viendra, je la ressens, au travers du voile qui protège cette portion de mon cœur blessé, impatient, et au travers de cette partie endolorie de mes yeux où coulent quelques larmes trop chaudes, parfois, le soir, en serrant mon oreiller.

Réfléchis-y ! Renouvelle-toi tes réalisations ! Rappelle-les-toi, franchement ! Rappelle-toi que tu es unique, que ces réalisations, elles n'appartiennent qu'à toi ; elles n'ont été accomplies que par la façon unique dont toi, tu peux le faire. Dans ta découverte, dans ce rappel, si pour certaines tu crois que tu aurais pu faire mieux, voilà le temps venu. Souviens-toi d'où tu viens afin de tracer la voie, de reconnaître tes privilèges.

Je te rappelle que tu peux m'écrire si tu veux. Quand j'y pense, je ne veux vraiment pas compliquer les choses en tergiversant sur ce sujet. Tout ce que je veux te dire pour conclure sur le sujet sont des mots très semblables à ceux que je t'ai déjà dits, mais qui sont si importants à mes yeux que je te les répète : *chaque seconde d'aujourd'hui, pour le reste de ta vie, ne laisse pas ton passé te détruire, et détruire tes passions, tes rêves d'aujourd'hui. Fais-t'en la promesse. Tu fais partie de la création, tout comme ceux qui sont peut-être arrivés à te faire peur, mais qui ont oublié qu'ils en faisaient encore partie, aujourd'hui.*

D'un ami qui te fait un clin d'œil.

LA FACILITÉ

Te souviens-tu avoir été très fier de quelque chose que tu avais réussi dans la facilité ? À moins que ce n'eut été inné, en toi, ce qui est très rare. Moi, quand j'écris, quand je t'écris, bien que ce soit une passion pour moi, ce n'est pas toujours facile, même si j'en suis à mon cinquième livre. Pour celui-ci par exemple, il ne m'a pas été facile de mettre de côté le roman dont j'avais déjà environ la moitié d'écrit pour m'engager dans ce projet qui m'est apparu comme un message dans la nuit. J'ai dû entrer en moi écouter ce que je ressentais. J'ai dû faire confiance à ce message.

« Pourquoi est-ce que je laisserais ce roman pour lequel j'ai tant d'idées dans ma tête, et qui serait par ailleurs achevé d'écrire d'ici Noël, nous étions en septembre à ce moment, et qui, à mon avis, saurait toucher autant les gens ? Pourquoi ? » Et je me réveillais encore la nuit, une après l'autre, avec des pages d'écriture dans la tête qui défilaient, qui s'accumulaient.

Pourquoi ? me répétais-je encore. Plus j'écoutais en dedans, ma réflexion, plus je devenais excité. Mes nuits s'écourtaient pourtant de plus en plus et le message devenait si insistant. Moi qui dois, pour me sentir bien, dormir huit heures de sommeil, j'en étais réduit depuis quelques semaines à quatre ou cinq. La fatigue me gagnait, mais je ressentais pourtant encore cette excitation en moi, pour laquelle je n'avais pas encore rendu responsable ce message à ce moment.

Puis j'ai fait le saut, pas tout à fait convaincu au début, mais j'avais décidé, volontaire, d'écouter ce que je ressentais, de l'écrire. Savoir le pourquoi ? Comprendre l'intensité du message ? C'était devenu moins important. Il fallait que je le fasse. La réponse viendrait plus tard. J'écrirais ce livre destiné à susciter la réflexion, des réflexions de l'intérieur, personnelles, exclusives, une réflexion qui entraînerait une réflexion qui, celle-là, t'appartiendrait. Une réflexion suscitée en passant le message directement par moi, plutôt que par mes personnages.

Même si j'avais de bons commentaires, si touchants parfois, sur ma façon d'écrire à travers eux, je toucherais peut-être une autre clientèle moins confortable avec le genre romanesque. Peut-être toi. Qui peut savoir, sauf toi ? Peut-être ai-je écrit ce livre spécialement pour toi ? Ce sera peut-être pour moi ma façon de te tenir la main pour t'insuffler une seconde vie, comme cette infirmière, tu te rappelles, l'avait fait pour moi. Peut-être aussi qu'à ton tour tu tiendras à ta façon la main de quelqu'un d'autre ? Ne serait-ce pas merveilleux ? Sans te connaître encore je me serais rendu à toi, en guide, en ami, parce qu'un message, d'un messenger que je sais, qui me guide, m'a réveillé la nuit.

Pas facile aussi parce que vois-tu, j'ai encore un travail à plein temps et, comme je veux donner du temps de qualité à ma famille, et qu'il y a la maison, la pelouse, les exercices, et tout ce que tu sais déjà toi-même, me garder du temps pour écrire est parfois compliqué. Il m'arrive d'être fatigué et ce n'est pas toujours évident. C'est justement pour cela que je t'ai déjà dit que l'écriture est pour moi une passion. Quand j'écris, je me sens si léger. Ma fatigue se dissipe et mes mots défilent en s'accumulant les uns devant les autres, tant que dans ma tête, parfois, il y a des embouteillages, parce que mes mains ne sont pas aussi rapides que mes idées qui, parfois, ne s'arrêtent plus.

Pas facile, mais si tu savais la sensation chaque fois. As-tu déjà peint une toile ou les murs de ta demeure dont tu t'es senti satisfait au point d'en être excité malgré ta fatigue ? As-tu déjà décapé un vieux meuble ou humé et observé les roses du plan que tu

avais toi-même mis en terre ? As-tu vu ton enfant faire ses premiers pas ou conduire sa bicyclette pour la première fois ? Tu comprends, n'est-ce pas ? Je suis certain que tu peux arriver à le ressentir en toi, comme moi pour l'écriture.

La facilité... ce n'est pas facile de toujours se lever le matin pour aller au travail ou à l'école ou de faire ton bénévolat ou de t'occuper des enfants et de la maison, de chausser tes vieilles espadrilles pour aller marcher ou jogger, pas facile de rencontrer ce client difficile ou de frapper à la prochaine porte en espérant ce contrat, de voir partir ton enfant pour l'école les premières fois, de débiter ce nouveau travail, de réussir cet examen ou d'inviter ce garçon ou cette fille qui te plaît tant. Pas facile, entièrement d'accord, mais tellement gratifiant quand tu as décidé que tu ne devais pas t'attendre à ce que les choses soient nécessairement faciles dans ta vie, que tu t'es levé et que tu as accompli ce que tu ressentais devoir accomplir.

Te souviens-tu de cette sensation ?

Te souviens-tu ? ce n'était pas facile, mais toi, tu l'as fait.

Toi !

Te souviens-tu de ce travail pour lequel tu étais si fier parce que tu y avais investi, oui, investi les efforts ? Et cet examen réussi pour lequel tu avais dû étudier davantage ? Ce n'était pas facile, mais te souviens-tu quand tu as vu ta note, la sensation en dedans, les papillons dans ton ventre, le sentiment exaltant de l'excitation ? Te souviens-tu des yeux brillants de cette femme ou de cet homme âgé quand tu l'as accompagné à la pharmacie ou quand tu es allé le visiter à l'hôpital ? Te souviens-tu encore de tes enfants quand ils sont partis pour l'école en t'embrassant et en te disant qu'ils t'aimaient, d'avoir vu ta maison briller et de l'apprécier encore, d'avoir enlevé tes vieilles espadrilles encore tout en sueur mais te sentant si bien, si léger ? Te souviens-tu de ce client difficile qui t'a souri de façon imprévisible tout à coup et qui s'est même permis de te faire une blague, ou de cette porte qui s'est ouverte et de ce contrat que vous avez signé ?

Te souviens-tu toi, à qui je parle avec mes mots comme à un ami ? Souviens-toi, je t'ai dit de ne jamais renier ton passé ; dans

ta tristesse il peut toujours t'aider. Souviens-toi encore de ton enfant à ses premiers jours d'école. Avais-tu comme moi des larmes qui coulaient sur tes joues mais que tu t'empressais d'essuyer pour ne pas qu'il les voie ? Te souviens-tu de ce nouveau travail qui t'avait tant stressé et de cet examen réussi qui t'a permis d'occuper un poste que tu sollicitais ? Et, te souviens-tu comme tu avais de la difficulté à t'empêcher de montrer ton excitation quand elle t'a dit oui lorsque tu l'as invitée ? Te souviens-tu de ton enfant dans tes bras à sa naissance ? Tu as pleuré de joie comme moi je l'ai fait, n'est-ce pas ? Comment aurais-tu pu faire autrement ? Quand, à même ta vie, tu en as créé une autre !

Ne pense plus jamais que les choses semblent si faciles pour les autres. La vie, le bonheur, les joies, n'ont rien à voir avec la facilité. Au contraire, si les choses étaient faciles, quel plaisir en retirerions-nous ?

Comme pour la lecture de ce livre, si les choses t'apparaissent trop difficiles parfois, souviens-toi, une page à la fois. Modère un peu si tu veux, mais ne t'arrête pas. Tu t'éloignerais ainsi du plaisir à venir, du plaisir de ta propre rencontre, et ce serait tellement dommage.

Comme je te disais, si ce livre te fait vivre des moments difficiles parfois parce qu'il te permet de te découvrir à nouveau, ne le ferme pas avant d'avoir lu une page, une seule si tu veux. Ce soir, cette nuit, demain peut-être, une autre, puis deux, peut-être un thème au complet ou un plus léger à ton cœur.

Un jour très bientôt, quand tu te rappelleras ces paroles que je t'ai écrites à propos de la facilité, et sur ces autres thèmes, que tu les auras assimilées suffisamment jusqu'à recouvrer la paix, tu pourras regarder cette image dans ce miroir, celle qui voulait parfois garder son masque, et l'accepter. Accepter la réalité, la tienne, accepter la vie ; accepter ton visage qui change, que ce soit cet anneau dans ton nez dont tu n'as maintenant plus besoin pour t'affirmer, pour être toi, ou ces quelques rides qui apparaissent déjà ou ces quelques cheveux gris. Accepter simplement que ce n'est pas une question de facilité.

Des mots d'un ami, des mots pas toujours faciles.

LE SUCCÈS

Il y a des gens de ma race, de la tienne sans doute aussi, qu'on dit humaine, qui disent que le succès, c'est d'avoir. D'avoir le pouvoir de se payer toutes sortes de choses à toutes sortes de prix. De pouvoir se payer des fantaisies, des paradis artificiels, des personnes même. Il y a des gens de cette race qui se servent du succès pour s'attirer le pouvoir, pour s'attirer la reconnaissance, pour avoir confiance. Quand ces gens du pouvoir se regardent dans un miroir, ce n'est pas pour vérifier si ce qu'il y a dans leurs yeux correspond avec ce qu'il y a dans leur cœur, cela, ils n'en sont plus capables, mais plutôt pour regarder leur nouveau veston griffé d'une marque dispendieuse ou leurs seins ou leur visage dans lesquels on a injecté du volume ou retiré des années, de façon temporaire. Il y a des gens pour qui le succès s'attribue au fait de faire confiance aux enfants au point de les laisser seuls avec un cellulaire pendant qu'ils vont prendre un dernier verre, soir après soir, pour signer des contrats, des ententes, pour fuir la réalité en portant le masque qui, selon eux, leur amènera encore plus de succès. Car pour eux, le succès masqué correspond à cela, bien que leur dedans, leurs entrailles, leur indiquent tout le contraire.

Où en es-tu avec le succès ? Sois sans crainte si ta définition en est différente. Si elle est semblable à celle de ces gens, de quoi te caches-tu ? Depuis quand portes-tu ce masque ? Je te le dis sans te juger, seulement comme c'est mon but, pour raviver ta réflexion

commencée à la lecture des autres thèmes, pour la susciter si jamais il t'était venu à l'idée de commencer ta lecture par ce thème.

Laisse-moi te définir la mienne, ma définition. Rappelle-toi, comme un guide, en ami. Le succès, ce n'est pas pour moi toutes ces choses qui se succèdent, ces choses auxquelles on ne fait plus attention ou, au contraire, trop attention. Le succès, c'est d'être capable de se regarder franchement en face, directement dans les yeux, tenir ce regard en même temps qu'on écoute son cœur. Si la mélodie est la même, celle qui vibre au rythme de ton message, ne t'inquiète pas, ne t'inquiète plus.

Le succès concerne davantage les personnes qu'une accumulation de choses pour moi, non pas en se les payant, mais en partageant avec elles des sentiments qui ajoutent à ce que j'appelle le succès. Ce n'est pas d'être toujours d'accord avec elles, non, mais d'être capable d'en parler parce qu'elles ont de la valeur, tout autre que financière.

Le succès, c'est d'un jour m'endormir près de celle que j'aime et de m'y réveiller, nuit après nuit, année après année, en ayant le sentiment réciproque, fort et certain de s'appartenir l'un et l'autre.

Le succès, c'est d'entendre mes enfants parler de leurs projets, de leurs rêves, excités, de les serrer fort dans mes bras, souvent, de les entendre rire ensemble, de les voir s'épanouir, de les voir fiers et de leur dire que je le suis également.

Le succès, c'est coucher ces mots sur du papier et penser qu'en les écrivant ils m'aident encore à en profiter, en suscitant ma propre réflexion, de penser qu'ils t'aideront, je le souhaite, à définir ton succès, à te l'approprier même.

Le succès, c'est cette fleur dans ma cour, le geai bleu qui chante en ce moment dans l'arbre près de ma fenêtre du côté de ma maison, et l'écureuil que je vois sauter d'une branche à l'autre de par la fenêtre de devant, c'est la photo de famille là sur ma table juste à côté d'où j'écris, celle de mes parents aussi sur la petite table du salon, prise il y a tant d'années, alors qu'ils étaient dans la vingtaine, un peu avant la mort de ma mère.

Le succès, c'est la discipline que je me donne afin de faire ce que représente le succès pour moi : mon temps précieux avec ma famille, mes exercices quotidiens, mon alimentation riche en fruits et en légumes, mes lectures inspirantes, ma santé.

Le succès, c'est de voir les miens réussir ce à quoi ils ont d'abord réfléchi, de les voir essayer et essayer encore, de les voir s'écouter, rêver, grandir, de les voir être eux, être à l'image de leur cœur et de ce qu'ils voient dans leurs propres yeux.

Le succès, c'est d'être un exemple pour mes enfants, pour mon entourage, sans pour cela exiger qu'ils soient ce que je suis.

Le succès, c'est encore plus que de prendre conscience de ce que je t'ai décrit, de prendre conscience du don de la vie, des privilèges, de remercier.

Le succès, c'est espérer, croire, c'est avancer sur la route de notre vie, en l'embellissant, que ce soit par le don d'une fleur, d'un sourire, d'une main réconfortante, du don de soi, peu importe notre condition. Peu importe !

L'AMOUR

L'amour, quand on réalise tout le sens de ce mot, c'est le plus merveilleux sentiment, le plus intense qui soit.

L'amour, celui, avant tout autre, de toi et des tiens ; tes enfants, ta compagne de vie, et ne l'oublie pas, l'amour pour toi, il faut y penser.

L'amour des autres, tes frères, tes sœurs, tes parents, tes neveux, tes nièces, et du reste de ta famille. L'amour pour la vie, pour ce en quoi tu crois.

L'amour pour tes passions, tes talents, tes projets. Il y a tant dans ce monde, dans cet univers, à donner, tant d'amour à donner.

Tant à recevoir aussi.

Toi, je ne sais pas où tu en es avec l'amour dans ta vie. J'espère qu'il y en a en abondance. En abondance, tu donnes et tu reçois. Je l'espère.

Si c'est ton histoire en ce moment de ta vie, si tu prends pleine conscience du sens de ce mot qui n'est pas pour toi que quelques lettres réunies, qui n'est pas qu'un mot trop rapporté, trop commun, trop répété de façon maladroite, tu comprends ce que j'essaie de te dire. Ressens-tu comme ton cœur s'en abreuve, quand tu le donnes, quand tu le reçois ?

Tu comprends, n'est-ce pas ?

C'est la raison de ton sourire sur ton visage. Je suis si heureux pour toi.

Moi, j'ai le bonheur de connaître l'amour pour mes enfants, de le partager. Je connais l'amour quand j'écris, je fais connaître et vivre l'amour à mes personnages, à travers eux je rappelle l'amour à ceux qui le vivent et se le disent, à ceux aussi qui ont cessé de le vivre, de se le redire.

Puis, parce que je te considère comme mon ami, malgré mon habituelle discrétion par rapport à ma propre vie, parce qu'en t'en parlant je comprends des choses, parce qu'en t'en parlant, peut-être que je peux t'aider en te démontrant que tu n'es pas seul à vivre un vide à combler, je te dirai.

As-tu aimé comme moi au point d'être volontaire pour t'engager pour la vie avec l'autre, pour l'autre et pour toi, pour vous ?

As-tu comme moi aimé au point de te sentir complet, entier enfin, par rapport à tes valeurs, à tes croyances ?

As-tu aimé au point de te réveiller la nuit pour apprécier le temps auprès de l'autre ?

Te souviens-tu de l'abondance dans ton cœur, dans ton âme ?

Te souviens-tu comme tu t'es senti lié, comme une partie d'un tout, à la création, à ton créateur ?

Te souviens-tu l'appartenance ressentie pour cette création, pour l'autre ?

As-tu ressenti comme moi que pour que ton cœur continue de battre et que tes poumons respirent encore et que la vie reste et coule en toi, l'autre en était devenue une condition ?

As-tu comme moi, malgré tout cela, dû partir ?

Pleuré et supplié celui en lequel tu crois ?

As-tu erré dans ce vide sans fin pendant des mois, des années, à toujours entretenir les mêmes espoirs et te poser toujours les mêmes questions ?

Tu n'es pas seul. J'ai fait comme toi et j'en connais tant qui sont dans cette situation, trop.

Qu'est-ce qui t'a fait le plus mal, toi ?

Te réveiller la nuit en te rappelant le cauchemar, celui de ne plus la trouver près de toi ?

Penser que tu t'étais trompé à son sujet ?

À ton sujet ?

Devoir continuer pour tes enfants en tentant de ne pas leur démontrer jusqu'où s'étendait ton mal en toi ?

Découvrir que l'autre portait un masque ?

Que tu portais un masque ?

As-tu connu le sentiment de t'être trompé mais pas où tu l'avais d'abord pensé ?

As-tu d'abord pensé que l'autre ne t'aimait pas suffisamment en fin de compte pour respecter et endosser son engagement envers vous deux ?

Puis, comme le temps ne s'était pas arrêté, en te questionnant, en observant, en écoutant, as-tu découvert que l'autre t'aimait encore autant mais que le masque qu'elle portait était si incrusté dans son visage que toi seul pouvait y lire sa vérité, de par l'interstice de ses yeux ?

Sais-tu le mal insidieux, intolérable, de découvrir que le mensonge était devenu si énorme que, malgré cet amour entre vous, l'autre a décidé de le renier pour ne pas devoir enlever ce masque et se montrer sous son vrai jour ?

Sais-tu la douleur quand, alors que tu aurais donné tout, ta propre vie même, entre sa vérité, qui te comprend toi, et les autres, l'autre choisit de porter le masque et choisit les autres et le leur, dans toute l'hypocrisie que cela implique ?

L'as-tu jamais accepté, toi ?

Je n'ai jamais pris mon mal en patience, toi ?

J'ai aimé en silence, dans mon silence. Des semaines qui se sont contre mon gré accumulées, transformées en mois puis en années.

J'ai aimé mes enfants comme un père a le devoir d'aimer ses enfants, j'en suis certain, mais parce je les aimais et qu'ils m'aimaient, ils ont été si bons pour moi, et, parce que nous savions que la tristesse et le vide habitaient une partie de mon cœur, le leur aussi, il nous arrivait d'en parler.

Dans ma faiblesse, pour mes enfants, je suis resté fort. Ils ont été ma bouée de sauvetage, ma raison de continuer, jumelée à l'espoir que j'entretenais encore et toujours pour l'autre.

L'espoir qu'un jour le masque tomberait enfin et que nous serions de nouveau sa priorité.

Je t'ai appris de moi dans l'espoir que ce puisse être réciproque.

Pour cela, saurais-tu me faire une promesse qui serait tienne aussi ?

Dans cette vie, si belle et si merveilleuse puisse-t-elle être, si merveilleuse, en fait, que parfois, comme pour le soleil qu'on enferme de l'autre côté des rideaux, on érige une muraille autour de notre cœur, pour tenter d'oublier la douleur que cette vie merveilleuse au dehors semble vouloir nous rappeler en la décuplant. Comme quand, à quelques semaines de grossesse, le fœtus, la vie, perd vie, et que chaque fois d'après, en voyant un enfant, la douleur se ravive.

Cette promesse, me diras-tu, sans doute impatient comme je l'ai été, quelle est-elle ?

Celle de continuer.

En ami, en confident, je sais que les mots dans la douleur récente n'ont plus de teneur, plus de portée, mais je le répète, fais-nous, à toi et à moi, la promesse de continuer.

Si ce n'est pas pour toi au début, trouve une raison, tu dois trouver une raison ; tes enfants, un ami, une passion, un inconnu, un engagement, une cause, une mission. Que ce soit d'aider à recueillir des fonds pour les plus démunis ou sous forme de paniers de Noël, ou de redonner vie à un parc, nettoyer les berges d'un lac, faire un jardin, peindre une toile, visiter un enfant à l'hôpital ou un vieillard, continue, pour te permettre le temps de réfléchir et de comprendre.

Continue.

Moi, j'ai voulu l'apprivoiser cette douleur afin de pouvoir la comprendre. Tu dois aussi le faire.

Toutes ces journées où j'attendais l'autre et toutes ces nuits où je la cherchais pendant qu'elle se perdait, et que je n'ai pas voulu me gaver de ces médicaments qui devaient me faire réagir le jour et m'engourdir la nuit, pour oublier.

Moi non plus je n'ai pas voulu oublier ni écouter personne, je sais, sauf ce que je ressentais à l'intérieur. Je n'ai surtout pas voulu écouter ceux qui me jugeaient et me reprochaient de vouloir vivre dans le passé, non, je ne vivais pas dans le passé.

S'ils avaient su démontrer suffisamment de compassion, ils l'auraient ressenti, eux aussi, que la douleur je la vivais au présent non pas en vivant dans le passé, parce que justement, j'avais été si heureux dans ce passé. Je n'ai pas non plus cru en ceux qui me conseillaient de regarder ailleurs, de toucher ailleurs, me disaient qu'il y en avait d'autres.

Alors à toi, je le répète, tu dois continuer et un jour tu sauras t'en remercier pour avoir fait cet effort, pour avoir fait ce choix, pour avoir pris le temps de digérer ta douleur, de la digérer jusqu'à ce qu'elle évacue ton âme un jour, je l'espère.

Peut-être pour toi l'autre te reviendra-t-elle ? Peut-être aussi réaliseras-tu que parfois on doit laisser la main de l'autre ? Après tous ces mois, toutes ces années peut-être, tu verras l'autre parfois, et tu pourras lire dans ses yeux ta réponse.

Moi, tu vois, j'ai trouvé la mienne. Je t'écris cet après-midi, un merveilleux après-midi d'octobre, ensoleillé ; c'est l'été des Indiens je crois. Mes rideaux sont ouverts à pleine grandeur et, parfois, je tourne la tête pour regarder dehors les arbres, les oiseaux, les écureuils, et j'en suis à un carrefour, à une croisée comme je l'ai déjà écrit dans un roman.

J'entreprendrai bientôt la seconde moitié de ma vie. Je regarde mon héritage à ce jour et je suis confiant.

On m'a affligé de bien des noms, même celui de fou toutes ces années où j'ai attendu, espéré, que le masque de l'autre tombe enfin. J'ai réalisé qu'il ne tombera jamais et j'ai pardonné. Je n'ai plus d'amertume et plus de regret, je me sais réconcilié. J'ai su que j'avais pardonné quand je me suis surpris à espérer pour l'autre du bonheur comme celui que je n'ai jamais revu dans ses yeux depuis nous.

Les années m'ont appris à réfléchir encore sur qui je suis. Je n'ai pas tout compris. Mais plutôt que de persister à rendre l'autre

responsable en y dépensant mon énergie, je travaille sur moi. Les années m'ont appris qu'il était temps pour moi d'espérer en une autre.

Continue.

Je ne te mentirai pas ; je n'ai pas les mots pour remplacer ta réflexion, pour apaiser ta douleur vive, ta souffrance. C'est un travail que tu dois faire toi-même. Mais tu vois, ce travail, je l'espère plus facile pour toi en sachant que je suis là à tes côtés. En sachant qu'en t'écrivant, parfois, par compassion pour toi et sans même te connaître, en sachant seulement que tu es de ma race, un des miens, pour ce que j'ai vécu, pour ce que peut-être tu vis aussi, des larmes ont coulé de mes yeux sur mes joues et j'ai partagé le mal avec toi.

Continue.

Que ta douleur en soit au tout début ou que, tout comme moi, tu aies recouvré la paix qui te conduira de nouveau, si tu le veux, à l'amour. Même s'il n'y avait pas au début l'amour d'une autre, donne de l'amour à un enfant, à un vieillard, donne de l'amour, investis dans une cause, investis en toi.

Continue.

Réfléchis. Toi, tu sais de quel amour je parle et qu'il vaut la peine de continuer. Réfléchis. Apprends de toi-même si pour cela tu dois rester seul un instant. Qu'est-ce que quelques mois, quelques années ? Ne te perds pas dans ces faux paradis de l'amour « fast food » le temps d'échange de corps pour quelques minutes, quelques heures, sans âme, sans engagement.

Ton âme, ton toi qui te protège, qui te guide de l'intérieur, fais-lui confiance.

Continue.

Sors. Marche. Réfléchis. Reprends contact avec la nature.

Continue.

Je ne te dis pas de ne pas pleurer. Je ne te dis pas de ne pas te décourager. Tu es un homme, comme moi je suis un homme. Tu es une femme, comme moi je suis un homme.

Pour moi, un homme, une femme, n'est pas complet s'il ne vit pas l'amour, pour lui-même, pour sa compagne, pour ses enfants.

Pour moi, un homme n'est jamais complet s'il ne s'y est pas engagé totalement, pour sa vie. Sachant cela, je compatis avec toi. Apprends à le faire aussi. Compatis avec toi, mais n'aie jamais pitié de toi, ni des autres. Compatis.

Continue.

Compatis. Réfléchis.

Continue.

Encore.

J'ai une promesse.

Un jour, et je ne saurais te l'expliquer, te l'exprimer comme je le ressens, mais parce que tu seras resté, parce que tu auras continué, tu t'entendras fredonner un air oublié ou t'émerveiller pour quelques mots dans un livre ou pour des détails sur une toile ou les paroles d'un enfant.

Un jour, et je ne saurais te l'expliquer, te l'exprimer comme je le ressens, mais parce que tu seras resté, parce que tu auras continué, tu te retrouveras face au choix volontaire d'aimer à nouveau.

J'ai une promesse pour toi.

Un jour, et je ne saurais encore te l'expliquer, te l'exprimer comme je le ressens, parce que tu seras resté, parce que tu auras continué, je l'espère pour nous deux, tu ouvriras ce livre à nouveau alors que les pages, je l'espère aussi, auront l'air usées parce que certains mots qui s'y retrouvent auront su t'aider un peu et que tu y seras revenu. Alors, en ce jour qui t'apparaît maintenant si loin, mais si près pourtant dans le temps, tu prendras conscience parce que la douleur se sera estompée, parce que tu l'auras assimilée, digérée, de tout le sens de ce que j'ai écrit un jour pour un ami, par amour.

De ce que j'ai écrit un jour pour toi.

LES JUSTICIERS

Je te l'ai dit déjà, je me répète encore, chaque homme peut porter son masque, trop le portent. Connais-tu l'expression *hurler avec les loups* ? Sois davantage prudent quand le masque que l'*homme* porte est relié au pouvoir. Je te l'ai déjà dit aussi, chaque métier comprend sa part d'incompétents, de profiteurs, de parasites, de bêtes, qui font fi du message que porte l'âme.

Quand je te dis ces choses, je ne me veux pas négatif ni irréaliste, je te mets en garde comme un ami, comme je le fais pour les miens. Je le fais pour t'emmener à la réflexion, ta réflexion, ta réponse.

Moi, je les ai vus ces hommes, ces femmes, masqués et cachés dans leur costume, vouloir décider de la vie des miens, de la mienne, sans même oser prendre le temps de savoir qui nous étions. Je les ai entendus oser me faire une morale insensée qui détruit des vies et qui détruit la famille, se prenant pour des dieux auxquels, j'en suis certain, par la teneur de leur discours, ils ne croient pas.

Je les ai vus et entendus être si bêtes, si inhumains, se servir des sentiments que j'éprouvais pour les miens pour tenter de me démolir. Ils étaient si jeunes à cette époque, les miens, que pour un instant j'ai eu très peur. Peur des conséquences directes que leurs décisions préhistoriques, à ces justiciers masqués, auraient comme conséquences sur les miens.

Peur aussi qu'un des miens se retrouve un jour, trop jeune, assis sur cette chaise où j'avais dû m'asseoir, et se fasse raconter et se fasse accuser de fautes qu'il n'aurait pas commises lui non plus.

Cet homme, cette femme, qui se cachait sous son déguisement, cet imposteur qui s'était pris pour un Être suprême, et de qui tous se méfiaient dans cette salle froide, m'a menti ainsi qu'aux miens. Il mentirait encore. Puis, quand j'en avais suffisamment entendu et qu'il ne s'agissait plus que d'insultes, quand tous ne disaient rien, aucun mot, mais que leur non-verbal me renvoyait l'ignobilité de l'Être ensorcelé par son propre discours, caché derrière son masque, moi, je me suis levé pour dire que ç'en était assez. L'Être masqué, caché, insulté parce qu'on n'interrompt pas un Être de pouvoir, a menacé, m'a menacé, promettant de sévir si je n'écoutais pas jusqu'à la fin ses âneries scandaleuses.

C'est ce dont je veux t'avertir. À un moment dans ta vie, tu dois croire suffisamment en toi pour te retirer, pour l'honneur, pour le respect de qui tu es, pour ceux que tu aimes ou pour ceux en qui tu crois.

Pendant qu'il menaçait de sévir en m'accusant, moi, d'outrage, je suis sorti la tête basse, par le poids de la honte de ce justicier de ma race, mais la tête haute aussi, sans masque, sans jamais me retourner jusqu'à ce que je ne puisse entendre les rugissements de cette bête qui se terrait dans ses déguisements.

Les justiciers porteurs de masque, prends-y garde et aiguise ta réflexion afin de ne jamais en être un toi-même dans un de tes rôles : un homme envers un enfant, envers un autre homme en une étape précise de sa vie, envers un vieillard. Prends garde au pouvoir. Derrière ton sarrau, ta toge, ton insigne, ta couleur, ton âge, ta plume, ton grade, ta grandeur, la grosseur de tes bras, le caractère de ta personne, *rappelle-toi qu'en chacun de nous il y a un cœur et une âme qui nous habitent et que c'est à eux que tu dois toujours te référer, et que pour t'y référer, il te faut t'efforcer, t'engager, respecter ta vérité, celle qui te fait vibrer de façon à ce que tu puisses te regarder dans ton miroir fier de ce*

que tu es parce que tu vibres au même diapason que ce que tu vois dans tes yeux.

Rappelle-toi qu'en chacun de nous habitent le bien et le mal. Rappelle-toi qu'en écoutant le message de ton âme, qu'en l'accomplissant, qu'en t'y engageant, tu accomplis le bien. C'est son essence même, en lien direct avec Dieu.

Accomplir le bien est ta mission, c'est ta prière, c'est le reconnaître. C'est te reconnaître comme étant sa création, c'est reconnaître ton engagement, c'est reconnaître ta grandeur, ta capacité de faire des choix, d'être volontaire au message.

Si tous ces attraits que je t'ai nommés doivent te servir pour influencer, fais en sorte que ce soit dans le bien, en accord avec tes vibrations. Rappelle-toi toujours cela. Engage-toi à cela. Rappelle-toi comme le dit le dicton que l'habit ne fait pas le moine. L'habit n'est pas tributaire de ton âme, assure-toi toujours de le porter avec et dans l'honneur.

L'HUMOUR

L'humour, le vrai, le pur, celui qui fait du bien, tu sais duquel je parle, tu sais ce qu'il fait à l'intérieur.

L'humour, le vrai, le pur, nous fait l'effet très semblable de l'amour parce que, quand on rit, on est bien, avec nous-même, avec autour. Ce rire qui nous réchauffe a l'effet de l'amour, l'effet de nous faire se sentir bien avec nous-même, avec autour.

L'humour duquel je te parle est intelligent, innocent, mature ; il est message. As-tu déjà eu le privilège d'écouter un monologue de Sol ou de Devos, de Labelle ou du Capitaine Bonhomme ? De visionner un film avec De Funès ou Chaplin ou Laurel et Hardy ?

C'est l'intelligence dont je te parle. Des mots, des gestes d'humour, porteurs d'un message si grand. Un humour respectueux et si brillant qu'il vous fait retenir votre souffle jusqu'à ce que vous n'en puissiez plus et que vous éclatiez de rire en même temps que vous êtes émerveillé par les mots et les jeux de mots utilisés, par les gestes et par l'énergie que cet humour nous renvoie.

L'humour qui vous renvoie poliment la réalité, qui vous rappelle qu'on doit la prendre au sérieux mais en rire parfois, pour faire ouvrir la soupape, pour notre propre protection, pour évacuer en riant un bon coup afin de revenir plus fort.

Je ne te parlerai pas de cette autre chose que certains appellent aussi humour, cette chose trop commune, sarcastique, où la vulgarité sous toutes ces formes règne en maître, irrespectueuse.

Cet humour ridicule qui attaque sournoisement, qui abrutit, facile, et totalement dénué d'intelligence. Celui aussi qui, trop souvent, attire les foules, de ceux qui se cherchent et qui cherchent, parfois désespérés au point d'en être là. Te parler de cet autre humour serait comme de te parler de la cigarette quand le sujet est ta santé. Ça ne va pas ensemble.

Je te dirai que dans ma vie, l'humour m'a souvent été sauveur. Il m'est même arrivé dans les pires moments de ma vie de rire aux larmes. Aujourd'hui encore, j'aime rire et écouter les miens rire, raconter des choses et susciter une réflexion qui fait rire. Mes enfants m'agacent souvent à ce sujet et des débats intéressants s'ensuivent.

Mon fils le plus jeune a cette façon, cette intelligence, lui, de faire rire. C'est en lui, c'est si naturel, si innocent parfois. Quand il nous arrive de faire une pause humour, il nous raconte une ou deux ou trois blagues puis, subrepticement, il enchaîne avec une blague ou une anecdote qu'il nous a racontée déjà vingt ou trente fois par le passé. De la façon qu'il s'y prend, on ne peut pas s'empêcher de rire.

Ça me rappelle souvent un moment de mon adolescence où je devais prendre l'autobus pour me rendre à l'école alors que j'habitais la campagne. Ma grand-mère m'avait remis une lettre que je devais déposer dans la boîte à lettres au chemin. Une fois déposée à l'intérieur, il fallait tourner vers le haut un petit drapeau rouge pour indiquer au postier qu'il y avait du courrier. Si le drapeau n'avait pas bougé, cela lui indiquait, s'il n'avait pas, lui, du courrier à déposer, qu'il n'avait pas à s'arrêter. Donc, j'avais cette lettre dans une main et mon sac dans lequel il y avait mon lunch dans l'autre. La route passait à environ cent mètres de la maison et, ce matin-là, à cause de cette lettre que ma grand-mère m'avait remise à la dernière minute, j'étais sorti de la maison en toute vitesse ayant vu s'approcher l'autobus déjà rendu sur la côte. Une fois dans l'autobus, comme je me dirigeais vers l'arrière rejoindre deux de mes amis qui y étaient déjà, je sentais qu'il y avait quelque chose qui clochait. J'ai su au même moment où je croisais leurs

yeux et, en levant mon bras, que je tenais la lettre dans ma main et que j'avais posté mon lunch. L'autobus était déjà reparti, nous nous étions seulement regardés tous les trois et un de mes amis avait dit : « Pas vrai ? T'as pas fait ça ? » Le midi, j'avais téléphoné pour expliquer à ma grand-mère cette aventure. Ça m'avait pris au moins quelques minutes juste pour essayer d'arrêter de rire. J'avais fini, de façon laborieuse, par tout lui expliquer, alors qu'elle aussi riait autant. Le lendemain matin, tout le monde riait encore dans l'autobus quand le fils du postier, qui prenait le même que moi, nous avait raconté comment avait réagi son père.

Cette histoire est restée, faisant partie de mon histoire, et chaque fois qu'elle me traverse l'esprit, me fait tantôt rire, tantôt sourire, preuve qu'il faut savoir rire de nous-même parfois. Aujourd'hui, cette joyeuse aventure est restée ancrée en moi. Aujourd'hui aussi, je sais qu'un de ces amis est décédé il y a quelques années et j'ai perdu l'autre de vue. Mais cette histoire, d'humour vrai, pur, nous lie encore chaque fois que j'y pense.

Toi, tu me lis et je suis certain que j'ai suscité la réflexion en toi. Tu t'es rappelé toi aussi une fois, d'autres aussi, où tu as tant ri. Rire à te faire du bien. Rire aux larmes. Ris. Oui, ris encore tant que tu veux. Nous avons tous besoin de vivre ce sentiment qui nous remplit d'énergie, qui nous remet en contact avec qui nous sommes.

Ris et regarde les autres, ceux qui sont sains, rire. Regarde avec attention, apprends de l'enfant, du bébé, qui se jette vers toi, confiant, riant en atteignant son but. Regarde-le rire, émerveillé, lorsqu'il tend vers toi une fleur cueillie de sa main. Regarde-le rire, entends-le chanter, en dessinant ce personnage, en t'expliquant que c'est papa.

Je ne sais pas où tu en es toi, mais moi, aujourd'hui, parce que j'ai ri, jamais assez, mais parce que j'ai ri et que je l'ai appris à mes enfants, aujourd'hui, presque hommes et femme, je les vois rire, sainement.

J'espère que tu connais la joie d'entendre rire les tiens. Moi, je les entends me raconter leurs anecdotes, leurs blagues, leurs

mots d'humour intelligents suivis d'éclats de rire.

Moi, quand je les vois heureux, rire, quand je sais qu'ils se démènent aussi dans cette vie et qu'ils font les efforts, qu'ils pleurent parfois, mais surtout qu'ils rient, jamais assez, comme moi, mais qu'ils trouvent le courage de rire de façon intelligente, encore, et encore, je souris dans mon cœur de père heureux. Leur humour me remplit de joie et me renvoie sans cesse à l'amour que j'éprouve pour eux.

Et j'ose espérer un jour me voir comme cet homme, ce grand homme à mes yeux, Marc Favreau, qui interprétait son personnage de Sol quelques mois avant sa mort, alors que je m'étais promis d'aller le voir avec mes enfants. Il avait 74 ans à ce moment, et il se promenait sur la scène en sautillant comme un enfant de dix ans, nous racontant les absurdités de la vie avec humour, à sa façon, avec son intelligence incroyable. C'est un des plus beaux cadeaux que j'ai donnés à mes enfants, un cadeau qui, je l'espère, fera partie de leur héritage, un cadeau auquel, quand il sera question d'humour, ils se serviront à titre de références. Moi, quand j'y pense, je m'émerveille de la grandeur, de la possibilité de l'homme. Je m'émerveille du fait que certains, rares, utilisent leur potentiel pour leur propre salut, pour celui, aussi, des leurs. Et je ris encore...

L'AVENIR

Dans ce moment présent de ta vie, de la mienne aussi, j'aimerais que tu ne renies pas le passé et que tu te rappelles ses leçons.

Dans ce moment présent de ta vie, de la mienne aussi, je veux te parler de l'avenir sur lequel tu dois avoir un œil, que tu dois anticiper.

L'anticiper pour mieux t'y préparer comme l'hiver quand tu regardes dehors le temps qu'il fait afin de choisir les vêtements que tu porteras pour te protéger du froid ou de la neige ou du vent du nord. La vie est si courte que cet avenir dont je te parle est ton prochain présent. Tu dois investir un peu de temps afin de te préparer à lui, de le préparer à toi, sans t'en inquiéter, confiant, en vivant ton présent. En le vivant.

Tu n'as pas à rester à la fenêtre une heure pour vérifier les conditions météorologiques et tu disposes d'autres outils aussi pour les vérifier. Ne perds pas trop ton temps avec ton avenir mais tu vois, si tu veux bâtir quelque chose, tu dois prévoir les matériaux, sinon cela risque d'être très long et tu n'en profiterais pas autant. Prendre un peu de ton temps dans ton présent te permettra de profiter de ton prochain présent, dans l'avenir.

C'est comme lire une carte avant de partir puis, une fois en route, en suivre le tracé que tu auras choisi, tout en étant assis dans le confort de ton véhicule, ton présent, regardant en avant, anticipant la route, afin de te rendre au bon endroit. L'avenir,

parfois, peut devenir inquiétant mais ne t'en inquiète pas pour des événements qui ne se sont pas encore produits. Ne vois pas les ponts s'effondrer ni les arbres se jeter devant toi. Prépare-toi en fonction des faits. Si l'ouragan s'annonce ou que tes pneus sont trop usés, reste chez toi, mais si toutes les conditions sont pour toi, ne te fais pas de soucis inutiles à savoir si toutes les lumières aux intersections des rues seront vertes ou rouges sur ton passage, ou si un cinglé du volant ne viendra pas te percuter. Pars. Agis. C'est la vie.

Souvent, tu sais, et tu devrais en saisir les occasions, nous nous renforçons et devenons plus sages dans notre présent afin de peaufiner, de raffiner notre avenir, ce présent prochain. Aie confiance, toi qui me lis, si un arbre tombe sur ta route, tu vas trouver une solution. Si la lumière tombe au rouge, profite-en pour t'étirer un peu et te détendre avant d'entreprendre le reste du trajet ; d'autres seront vertes à ton passage, sois sans crainte.

Interprète l'avenir comme un privilège, une chance pour toi de te préparer. Quand je te répète que ton présent est la période la plus importante de ta vie, je te dis que tu peux, que tu dois le vivre en tenant compte, en prenant avantage des leçons que le passé t'a apprises, aujourd'hui, dans ce présent qui sera tantôt ton avenir, et qui a tantôt été ton passé. Vis-le, saisis-le, savoure-le, assume-le, abreuve-t'en chaque seconde puisque l'autre est déjà du passé, la prochaine, ton avenir.

Ton passé, tu n'y peux rien changer sinon de t'assurer de bien l'interpréter en le comprenant bien afin d'en tirer les leçons pour améliorer, optimiser, purifier, rendre toute son intensité, son harmonie, et sa beauté à ton présent.

Ton avenir, c'est en assumant ton présent qu'il te rendra qui tu es, qui tu prépares. Ton avenir prend semence dans le jardin de ton présent. Si tu fais fi des impondérables que la vie nous apporte, il t'appartient entièrement. Il est garant de tes choix.

Dans ton avenir, j'aimerais, parfois, que tu ouvres ton livre et que tu te rappelles tes réflexions que tu te seras faites à cette lecture, ton présent devenu alors ton passé. Il est surprenant, très

surprenant parfois, de revenir sur nos réflexions, qui nous permettent d'évaluer notre évolution spirituelle. Si mes mots t'auront fait te sentir un peu mieux, dans l'avenir, je me sentirai moi aussi un peu mieux.

TA RÉPONSE

Tu la cherches ailleurs, dans les livres, des séminaires, dans la science, dans la foi, à l'église, dans les autres, autour, tu la cherches, et c'est déjà très bien de la chercher.

J'ai appris qu'il existe un principe très simple pour trouver la bonne réponse, soit de poser la bonne question. Une bonne question représente parfois beaucoup de travail, suscite une longue réflexion.

Tu dois préciser ta demande. Si tu te rends dans un grand magasin pour acheter un pot, il y a d'excellentes chances que le commis t'en apporte un. Mais tu as aussi d'excellentes chances que ce ne soit pas le pot qui corresponde à l'image dans ta tête. Son utilité risque d'être différente, sa couleur, sa forme, sa grosseur, sa hauteur, son matériau, son prix, et d'autres caractéristiques certainement. Tu pourrais bien te retrouver avec un pot à fleurs en grès, peint, et pesant, alors que tu pensais à un petit pot blanc pour apprendre aux enfants à être propres.

Ne crois-tu pas que la vie peut être semblable ?

Comment l'Univers pourrait-il te servir si tu ne précises pas ton besoin ?

L'Univers auquel je crois est une source infinie qui n'aspire qu'à te donner ce que tu demandes, alors demande de façon définie, concise, et précise. Sers-toi, je t'en ai déjà parlé, de ton avenir pour définir le quand, pour y fixer un moment pour recevoir.

Demande de façon concise et laisse aller, confiant d'une réponse. Sois ouvert, très ouvert.

Les chemins de l'Univers pourront parfois te paraître étranges ; pour cela il te faut écouter à l'intérieur. Il y a un petit fil conducteur relié à chacun de nous, depuis la Source, l'Univers, Dieu. Pour ce qui me concerne, il te faut apprendre à ressentir le courant qu'il transporte jusqu'à toi.

Sers-toi de la nuit pour faire tes demandes ou d'une pause, et ferme l'œil sur ta demande, dans le silence, dans la paix, le temps que le contact se fasse. Fais l'expérience, tu verras, mais, je le répète, sois ouvert aux réponses, elles ne t'apparaîtront souvent pas reliées à ta demande.

Je te donne un exemple. Il y a quelques mois, je pensais vaguement qu'il faudrait un jour installer des rideaux que nous avions déjà dans une des fenêtres, et pour lesquels j'attendais de trouver un certain genre de supports de pôle en métal, d'apparence et de style vieillot, que j'avais cherchés dans plusieurs magasins. Vaguement, et les rideaux restaient là. Je ne trouvais pas ces supports, jusqu'à ce que des amis téléphonent pour me dire qu'ils seraient dans la région dans quelques semaines et qu'ils viendraient faire un tour. En faisant un peu de ménage, et en effectuant quelques préparatifs, j'ai repensé à ces supports pour lesquels, le soir, en allant au lit, je m'étais fait une idée assez précise. Je me suis endormi avec l'image dans ma tête, sur cette demande : « Je demande à être guidé vers l'endroit où j'allais trouver ces supports. » Je me suis répété cette phrase à quelques reprises, après ma lecture habituelle, et juste avant de fermer les yeux pour m'endormir.

Le samedi matin suivant, une idée qui m'apparaissait sans importance ne m'abandonnait plus, soit celle de passer dans un magasin d'une ville voisine pour flâner en regardant des effets dont j'aurais besoin au printemps, au moment du jardinage. Je ne pensais pas du tout aux supports à ce moment et je n'avais pas vraiment le goût d'aller magasiner. Quand j'ai demandé à mes fils s'ils voulaient venir avec moi, ils m'ont expliqué, contents, qu'ils profiteraient de cette visite pour regarder aussi de leur côté pour

des bâtons de hockey, et nous sommes partis. Il y avait beaucoup de monde ce matin-là et, comme nous nous dirigeons vers une des caisses pour payer nos achats, nous traversons les allées d'une à l'autre, choisissant celles qui étaient les moins encombrées. Presque arrivés à la caisse, en passant dans une rangée où des tablettes et de la quincaillerie pour les installer étaient exposées, j'ai remarqué deux supports de tablettes accrochés, et seuls, comme s'ils avaient été oubliés, à la hauteur des yeux sur ma droite. Ils étaient en liquidation et, bien qu'ils aient été conçus pour retenir des tablettes, ces supports étaient parfaits pour le besoin que j'en avais, très semblables à ceux que j'avais imaginés.

Je racontais mon histoire de supports à mes fils en revenant et je leur rappelais comme nos réponses peuvent être impressionnantes et presque mystérieuses parfois. Il n'y avait pourtant rien qui concernait des rideaux dans ce magasin.

Quand nous sommes ouverts et prêts à recevoir nos demandes, des choses se mettent en place, subtiles, qui peuvent sembler si *simples* parfois, si *banales*, *hors contexte*, qu'elles en deviennent, justement, très impressionnantes, mystérieuses, qui viennent renforcer l'aspect indispensable de rester à l'écoute.

Demander, préciser, rester ouvert d'esprit, à l'affût, confiant. La même consigne s'applique pour chaque facette de notre vie, que ce soit pour demander l'harmonie dans notre couple, dans notre famille, de vivre dans l'abondance, dans la joie, dans l'amour. De trouver qui nous sommes, notre mission, du support dans notre vie ou... des supports pour les rideaux. Demander, préciser, rester ouvert d'esprit, à l'affût, confiant. Si tes demandes, tes questions, sont précises, des réponses émanant de voies tout aussi différentes te viendront. Sois confiant.

Ta réponse, par ta question, ta demande, se retrouvera en toi. Ta vraie réponse, tu la ressentiras de la même façon que tu ressens ta vérité, elle te viendra de ta vraie question. Portes-y attention. Respecte-la. Ressens-la. Pour demander, pour recevoir, tu dois déjà d'abord être capable de donner, de reconnaître tes privilèges, de remercier.

On peut toujours donner. De façon sincère. Qu'importe ta situation. Tu as quelque chose à donner. Du temps, de l'argent, des biens, de l'écoute, de l'aide, tes talents, une fleur, un mot gentil, un sourire, tu as toujours quelque chose que tu peux donner de façon sincère, peu importe ta condition.

As-tu pensé à tout ? Tout ce que tu portes en toi ? Toutes tes possibilités ? Il y en a tant, qui que tu sois, qui que tu croies être. Quand il t'arrive alors de demander, et c'est tout à fait légitime quand c'est en lien avec ta vérité, demande, dans la confiance, dans la paix, dans la croyance que ta demande t'arrive d'une façon choisie, déterminée par l'Univers. Alors qu'elle s'achemine vers toi, continue de donner sans y penser. Laisse l'Univers faire ce qu'il fait si bien et fais, toi, ce que tu peux faire si bien pour les autres, et pour toi.

MA VÉRITÉ

Ma vérité, tu en fais ce que tu veux, c'est la mienne. Je souhaite seulement que dans ma vérité, sincèrement, tu trouves quelques indices, quelques repères pour trouver, peaufiner, ou valider la tienne. Cette vérité, que je me suis faite mienne, c'est celle que me renvoie l'autre moi, qui je suis fondamentalement, quand je me regarde en face ; c'est celle de ma conscience, celle qui me fait sentir en paix avec moi, avec mon âme, son message, celle qui respecte les autres mais qui est capable de critiquer pour les aider, en les bousculant même un peu parfois.

Ma vérité, je la dis doucement aux miens, à toi, à mes amis, je la dis par l'exemple pour les autres, même si parfois je voudrais la crier pour chasser le mal, l'inertie, la paresse et l'inconscience, la conscience volontaire aussi qui ronge de façon insidieuse, pernicieuse, la vie, ce peu de temps dont nous disposons.

Ma vérité, c'est de ne pas porter ce masque, celui de la multitude.

Ma vérité, c'est le vrai, le bien. Je sais les débats d'aujourd'hui. Ces prophètes masqués, qu'ils soient écrivains, prêcheurs, psychologues, psychiatres, animateurs, clament à tout rompre, insultés par ces propos. Ils clament, je les entends me dire, et à ceux qui croient au vrai et au bien :

« Qui êtes-vous donc pour dire si quelque chose est vrai ou faux, bien ou mal ? Qui êtes-vous donc ? »

Je crois que cette question est empreinte d'excuses et d'hypocrisie. Hypocrisie née de la culpabilité, du déni. *Tout homme porte en lui l'essence de la vérité, celle du vrai, celle du bien, parce que tout homme porte en lui le message gravé dans son âme.*

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout homme porte aussi en lui l'essence du mensonge, celle du faux, celle du mal, parce que tout homme aussi, bien qu'il ait été empreint du message pour le guider, porte en lui la possibilité, le pouvoir, celui de choisir.

Pour cette raison, la vérité est encore plus vérité, plus méritée, le vrai est encore plus vrai, le bien encore plus pur. Pour cette raison, le Créateur, qui a permis ce choix, qu'il n'a pas même donné à Ses anges, laisse une chance inouïe à chacun d'entre nous de démontrer celui qu'il a choisi d'être, laisse à chacun le choix mérité de la dignité.

Pour cette raison, je sais qu'entre la vérité et le mensonge, le vrai et le faux, le bien et le mal, chaque homme qui se regarde en face, dans son miroir, dans son moi, dans sa conscience, dans son âme, ressent la différence. Le Créateur ne nous a pas permis ce choix sans nous donner des outils pour les reconnaître.

Tu sais, toi, quand dans ta vie tu as fait le mal ce que tu as ressenti à l'intérieur. Ce n'est pas différent pour ceux du mensonge, ceux qui préfèrent porter le masque ; ils peuvent tenter pour un temps de le cacher aux autres mais pas à eux. En faisant le mal, je me sens mal, en mentant je me sens faux. Ma vérité, je la ressens dans la vérité, dans le vrai, dans le bien. C'est le choix que j'ai fait. C'est le choix que j'espère que tu feras aussi. Ce choix, j'en suis conscient et je l'assume ; prends-en conscience, assume-le, c'est notre vérité, la seule.

Ma vérité, ce n'est pas la pitié pour les autres mais la compassion ; ma vérité, ce n'est pas de flatter les autres pour attirer l'attention et pour me faire aimer mais d'apprécier leur vérité en servant un compliment sincère, une critique sincère, constructive, trouver une vérité qui leur appartienne et la leur rappeler.

Ma vérité, ce n'est pas de diminuer un enfant mais de prendre le temps de m'asseoir avec lui pour comprendre d'où il vient pour

apprendre qui il est, pour lui faire prendre conscience de ses possibilités.

Ma vérité est que je ne veux pas perdre mon temps avec la paresse consciente des uns, l'inertie désolante des autres, avec le mensonge qui gruge l'âme tel un parasite.

Ma vérité, je te l'écris avec compassion, sans arrière-goût, sans hausser le ton, sans t'y contraindre, sans vouloir même te convaincre.

Ma vérité est semblable au lever du soleil. Pourtant, je suis souvent seul à le voir se lever. Elle est comme le ruisseau qui coule doucement dans la montagne, comme le faon qui broute dans la clairière dans la sécurité de sa mère, comme un bébé qui fait ses premiers pas vers son parent, comme un enfant qui écrit les lettres de son nom pour la première fois, comme ce que je veux revoir dans les yeux de celle que je veux aimer.

Ressens. Respire. Ressens encore. Peux-tu douter un seul instant que toi, moi, l'homme, ne puisse saisir la différence entre la vérité et le mensonge, le vrai et le faux, le bien et le mal ? *Celui qui te dit le contraire est celui qui vit dans la culpabilité de ne pas avoir le courage de faire le seul choix qu'il doit faire. Celui qui te dit le contraire est celui qui ne vit pas dans sa vérité.*

C'est celui qui manque de courage au point de tomber dans la maladie, celle de l'âme qui déteint un jour ou l'autre sur son corps. C'est celui qui doit parler fort pour se faire entendre afin d'éviter la fausseté de son discours intérieur, vérité de sa conscience. C'est celui qui attire sans cesse l'attention de façon insensée afin de s'assurer qu'on le voie, devenu anxieux dans le calme de la vérité que son âme sait.

Sais-tu le sentiment intense de la satisfaction de te réveiller le matin, de te coucher le soir, avec le sentiment d'avoir été vrai, d'avoir fait le bien pour les tiens ?

Sais-tu le sentiment intense de la satisfaction de te réveiller le matin, de te coucher le soir, avec le sentiment d'avoir été vrai, d'avoir fait le bien pour toi ?

Sais-tu le sentiment intense de la satisfaction de te réveiller le matin, de te coucher le soir, avec le sentiment d'avoir été vrai,

d'avoir fait le bien pour les autres autour dans ton village, dans ta ville, dans ton pays ou sur cette terre qui est aussi la tienne ?

Tu comprends, je sais, c'est pourquoi je n'ai pas à te convaincre de ma vérité, ni de la tienne.

Sais-tu ce qui t'a conduit à ce livre qui est maintenant tien ? Un doute ? Une recherche sur toi ? Le titre ? Une réflexion ?

Sache que par ta réflexion à travers ces pages que j'ai écrites, que tu sois à l'aise ou non avec mes mots, te rapproche de ta vérité. Dans ce cas, je me sens t'aider, je me sens dans ma vérité.

Tu peux te prétendre vérité aux tiens, à ton entourage. Tu peux être félicité, pris en exemple, être cité pour tes hauts faits, pour ta gloire. Mais ta récompense ultime, la vraie, celle légitime, c'est ce que te renvoie ton image, quand tu te regardes en face, droit dans les yeux.

Cela s'appelle ta vérité.

TOI

Toi, sais-tu qui tu es ?

En prends-tu la responsabilité tout entière ?

Que ressens-tu à l'appel de ton prénom ?

Qu'as-tu vécu comme expériences et surtout, surtout, qu'en as-tu retenu ?

Toi, à l'intérieur, le message de ton âme correspond-il à ce que tu es, à ce que tu montres de toi-même ?

Connais-tu tes limites, celles dont tu disposes ?

Tes capacités ?

Quelles sont tes valeurs ?

Saurais-tu te dire quelles sont les cinq plus importantes pour toi ?

Quelles sont tes croyances ?

Il te faut les définir aussi. J'ai déjà lu que même un homme qui affirme ne pas en avoir a au moins cette croyance.

Toi, quelles sont-elles ?

As-tu perçu les signaux, ceux propres à toi ?

As-tu perçu les signes du Créateur, quel qu'il soit pour toi ?

Sais-tu quel est ton but, quels sont tes buts sur cette terre ?

Les as-tu définis de façon précise ?

Y travailles-tu ?

Les accomplis-tu ou trouves-tu sans cesse des excuses pour les éviter ?

Que sais-tu de la visualisation ?
Quelles sont tes passions ?
Qui est ta famille ?
Quelle est ton œuvre ?
Quels sont les éléments qui la compose dont tu es le plus fier ?
Quels talents exerces-tu ?
Nous avons tous des talents, tu le sais.
Qui aimes-tu ?
Que préfères-tu ?
Qui t'aime ?
Qui sont tes amis ?
Pourquoi ce livre que tu es en train de lire ?
Que fais-tu de ton temps ?
Le sais-tu précieux pour toi ?
En gardes-tu pour les autres ?
Reconnais-tu le privilège solennel que représente ta vie ?
Reconnais-tu l'unicité de qui tu es, de ta personne ?
Te retrouves-tu au lit le soir avec le sentiment du devoir accompli ?
Te retrouves-tu au lit avec une impression de vide, d'avoir été inutile ?
Ton sommeil prend-il naissance dans le tourment ou dans la paix ?
Te réveilles-tu en bénissant cette journée de plus qui t'es offerte, ce cadeau ?
Ouvres-tu les yeux la nuit pour le seul plaisir de voir dormir celle que tu aimes ?
Te lèves-tu parfois pour le seul plaisir de voir dormir tes enfants ?
Te demandes-tu ce que tu peux encore donner aux autres, encore accomplir ?
Écoutes-tu la voix en toi, tes vibrations, ta conscience ?
Es-tu fier de ce qu'elles te renvoient ?
Assez pour te regarder droit dans les yeux dans un miroir ?
Assez pour travailler sur toi avec patience et sagesse ?

Te sais-tu un miracle ?

Tu es assis sur une chaise ou sur un banc, sur une couverture dans un parc ou dans ton lit peut-être. Tu lis, rapidement, faisant une première passe pour y revenir ensuite, lentement peut-être, en te concentrant et en essayant de répondre honnêtement à chaque question.

Est-ce que ma dernière question sur le fait de savoir si tu te sais un miracle suscite en même temps qu'elle excite ta réflexion ou t'embête-t-elle davantage ?

Te rend-elle sceptique ?

Crois-tu au miracle ?

À celui que tu es ?

Qu'en as-tu fait ?

En es-tu satisfait ?

Souviens-toi, je te parle comme si je parlais à un ami. Je te pose des questions que je me suis posées à moi-même, et qu'il m'arrive encore de vérifier, aujourd'hui et pour toujours, jusqu'à ma fin, physique, sur cette terre, ce passage inestimable, ce privilège.

Toi, peu importe où tu en es, si tu veux que mes mots portent, à toi comme à moi, il nous faut réfléchir en toute honnêteté afin d'assurer ton toi, et moi le mien.

Retourne au début de ce thème, et reprends-en la lecture, lentement, chaque question, chaque mot. Ne juge pas, ne te juge pas, ne me juge pas, je connais leur valeur.

Ensuite, ici, arrête-toi un moment, quelques heures même. Laisse aller ta réflexion d'elle-même, sans tenter de la contenir, de la filtrer, de la diriger, puis écoute le message qui va sans aucun doute surgir de l'intérieur.

Où que tu en sois dans ta vie, que certaines pensées et réponses te plaisent moins que d'autres ou que tu sois pleinement satisfait de ta vie, l'important, si tu veux t'épanouir, te réaliser à la grandeur de qui tu es, est de les écouter, pour les apprivoiser, pour te faire ton meilleur ami, pour grandir vers ton meilleur toi, le miracle que tu es, que tu le veuilles ou non, dans ta vérité.

Sois fier de la réflexion entreprise. Certaines réponses t'ont déjà fait te sentir fier certainement, d'autres t'ont-elles rendu triste, fait pleurer ou rappelé que tu t'étais oublié, que tu avais oublié qui tu étais, tes possibilités ?

Fais-moi confiance tu veux bien ? Je fais quelques exercices tous les jours pendant environ une heure. Parfois, quand c'est l'hiver et que j'enfile mes vieilles espadrilles et mes vêtements chauds pour faire ma marche rapide, dehors, il arrive que le temps soit splendide, mais il arrive aussi des soirs où le vent du nord est glacial dans cette ville près du fleuve. Je ne recule pas, jamais, je marche un pas, deux, trois, et quelque chose de spécial se passe en moi, je crois, parce que je me suis engagé ; je ne recule pas, je ne doute pas, je n'hésite pas, j'ai déjà décidé et je ne veux pas me questionner chaque fois à savoir si je vais marcher ces sept ou huit kilomètres. Je sens mon corps se réchauffer et je me sens de mieux en mieux, je me sens m'accomplir, respecter qui je suis, en paix avec ma santé, ma vie, ma création, le Créateur.

J'en profite alors pour réfléchir sur ma vie, à ma famille, celle que je veux aimer, que j'aime déjà dans ma visualisation, les miens, mes romans que je veux encore écrire, mes livres à venir. J'ai tant d'idées, tant de choses à dire et à faire encore.

C'est pour cela aussi que tu dois continuer, faire un premier pas, un autre, réfléchir, ressentir la réponse qui surgit de ton esprit, de ton corps, avancer encore, réfléchir. Les idées naissent et bientôt, si tu continues, elles viendront à toi, tant, qu'elles ne s'arrêteront plus.

Il te faut seulement enclencher le processus de réflexion, en prendre l'habitude jusqu'à ce qu'elle soit devenue un rituel sacré dans ta vie. Ta vie en dépend.

Mais je veux me faire honnête avec toi ; mes mots peuvent te motiver un instant mais pas faire les choses pour toi. Tu pourras les relire encore pour t'aider, refaire un premier pas, chaque jour. Tu connais le principe de la roue ; tu dois porter une première poussée, elle, plus difficile que celles qui viendront. Dans cette poussée, je souhaite que mes mots aient l'effet de ma main sur

ton épaule qui te donnera l'énergie de pousser davantage. Je le souhaite, mais le premier pas, la première poussée, la roue, t'appartiennent, à toi.

Reprenons sur ce thème ensemble. J'ai appris quelques précieuses leçons dans cette première tranche de ma vie. Toi aussi. As-tu pris le temps de les assimiler sans te laisser emporter dans le tourbillon de la masse, ces autres autour qui ne s'arrêtent jamais de tourner en rond pour faire croire que ce qu'ils font est important ? Cette masse qui agite sans cesse un drapeau rouge vers leur moi et sur lequel est écrit : « Moi, Je suis L'individu important. » Cette même masse, ce 95 % qui fait 5 % de ce qu'il y a réellement à faire.

Toi, je ne sais pas où tu en es, mais si tu prends le temps de t'arrêter à réfléchir sur toi, à aiguiser ta réflexion en lisant un livre comme celui-ci, je te crois différent. Je crois que tu as déjà réalisé que la stagnation d'un être humain n'est reliée qu'à la paresse ou au découragement, au désespoir.

Il n'y a aucune excuse, c'est la seule vérité, pour plusieurs trop difficile à accepter, à digérer. Ni les autres, ni les circonstances, ni les choses, ni les événements, aucune excuse.

Ce n'est qu'une fois qu'on a accepté cette vérité simple mais trop compliquée pour la plupart qu'on peut cheminer dans notre vérité. Si on te met un bâton dans les roues, enlève-le. On te crée une difficulté, reste calme, souris même, réfléchis, apprends, grandis, transforme ta difficulté en occasion.

Qui sait où elle te mènera ?

Prends garde de ne pas te laisser influencer par les semeurs de bons conseils à profusion. Ceux qui parlent beaucoup mais qui font peu, si peu. Ne te laisse pas berner par les flatteurs ou ces connaissances qui se veulent trop intimes. Ne laisse jamais non plus déterminer ta valeur par les autres, vérifie-la avec ce qu'il y a dans tes yeux quand tu te regardes en face.

Tu sais ce que je dis, il n'y a que toi pour savoir ta vérité.

Ne te laisse jamais rabaisser ni rabaisser les autres, pour te faire voir.

Ne laisse jamais les autres, les circonstances, les événements te détruire, ni détruire ton œuvre.

Si ce que tu ressens est le bien, je t'en ai déjà parlé, et qu'il respecte les autres, si ce n'est que leur orgueil pourra s'en blesser, et l'environnement, fais ce que tu as à faire. Fais-le dignement, selon ta vérité. Tu dois seulement pour cela accepter que les autres puissent être différents, qu'ils puissent avoir des vues différentes, malgré la difficulté que cela te crée parfois.

Dans ta vérité envers cet engagement, fort de ta conviction, tu trouveras toujours quelqu'un pour t'aider ; il y aura même toujours des événements, des signes de la providence, du Créateur, qui te persuaderont de continuer et qui te guideront sur ton chemin, celui de ta vérité, celui qui sera tien, de ton toi.

Crois-moi, je sais cette vérité, je l'ai vérifiée, mise à l'épreuve. Continue et persévère. Sur cent portes, au moins une va s'ouvrir pour toi. La première ? La dixième ou la centième ? Quelle importance, sinon que cette expérience t'aura permis d'en apprendre davantage sur ta cause, sur toi ? La façon dont tu interprètes la vie, ta vie, et les événements, est davantage importante que ce qui t'arrive. Réfléchis à cela.

Toi, que fais-tu pour toi ?

Prends-tu soin de ton âme, de ton corps ?

Sais-tu qu'ils sont intimement liés, directement, et que l'un dépérit sans l'autre ?

Réserves-tu du temps pour aiguïser ta réflexion ?

Pour rêver ?

Pour visualiser ?

Réserves-tu du temps pour exercer ton corps afin de le garder agréable à vivre ?

T'arrêtes-tu pour respirer ?

Pour humer l'odeur des feuilles du peuplier à l'automne, du foin qui sèche à l'été, de la neige fraîche l'hiver, ou du printemps qui renaît ?

Rappelle-toi, ta réflexion te concerne de façon aussi directe et aussi intime que ton esprit et ton corps. Tes actions également,

tout comme les réponses que tu te donnes à ta réflexion. Ta vérité te rattrape toujours. Toujours. Tu peux te mentir sur qui tu es, et tu peux mentir aux autres, mais ta vérité, elle est immuable. Je te l'ai déjà dit, ne l'oublie jamais, si tu regardes tes yeux dans le miroir, si tu écoutes ton âme, tes vibrations en dedans, si tu écoutes la réponse de ton corps, dans la sincérité de ta vérité, tu peux comprendre.

Vois autour de toi, les gens, cette masse, dont je te parle. Regarde-les avaler ces anti-douleur de tout acabit ; médicaments, sirops, drogues, cigarettes, cafés, boissons alcoolisées, contre les maux de tout acabit ; maux de tête, au ventre, aux articulations, au dos. Nommes-en, tu les sais peut-être toi aussi.

Comprenons-nous bien, je ne parle pas de deux ou trois cafés par jour, ou d'un verre de vin en soupant en amoureux, ou d'un mal de tête par quinze jours ou d'un muscle douloureux après un exercice inhabituel, non, tu sais de quoi je parle.

Ce dont je parle, c'est ce mal continu, vicieux, que la masse combat par un mal tout autant continu et vicieux qui se transforme lui aussi en habitude, et, quand ça devient si douloureux qu'on veut l'oublier, s'oublier, la masse s'assoit devant une merveilleuse invention qu'on a fini par rendre insensée, vicieuse aussi, la télévision. Elle aurait pu s'en servir pour nous documenter, pour nous apprendre, pour nous faire découvrir d'autres lieux, d'autres cieux, mais la masse s'en sert pour se paralyser davantage en faisant d'une pierre deux coups. Non seulement elle vous engourdit en vous gardant assis, sinon couché, elle engourdit votre cerveau en le concentrant sur les rêvasseries irréelles des autres plutôt que sur vos rêves à vous et aux vôtres.

Je t'ai dit, parce que j'ai confiance en toi, en l'humain, que je serais sincère avec toi. Si tu ne dis pas quelques fois par jour aux tiens que tu les aimes, ou que tu ne les sers plus dans tes bras, peu importe leur âge, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu passes plus d'une demi-heure de ton temps précieux chaque jour devant ton téléviseur ou ton ordinateur, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu t'engouffres dans la nourriture de façon exagérée, que tu ne manges pas quelques fruits et quelques légumes chaque jour au moins, afin qu'ils représentent au moins 75 % de ce que tu consommes en nourriture, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu fumes, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu consommes des drogues ou te perds dans l'alcool, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu n'as pas une heure par jour à te réserver, cinq jours par semaine, pour exercer ton corps, pour l'activer en faisant des exercices, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu n'as pas vingt à trente minutes chaque jour pour la lecture d'un bon livre ou d'une revue intelligente, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu n'endures plus ta tête tellement elle te fait souffrir, ou ton dos, ou tes articulations, tu te mens, à toi d'abord. Si tu ne prends plus plaisir à l'odeur des fleurs, au lever du soleil, au sourire des tiens, au son de ton enfant, au plaisir physique dans l'amour, au toucher de celle que tu aimes, à la vue d'un bourgeon, d'une première feuille, d'une première neige, tu te mens, à toi d'abord.

Si tu ne crois pas en quelque chose de bien plus grand que toi et moi, dont nous faisons partie, ce quelque chose que moi j'appelle le Créateur, tu te mens, à toi d'abord.

Et, bien pire encore, si la réponse à ta réflexion issue des mots que j'écris pour toi te fait vivre des vibrations qui ne ressemblent pas au discours de ton âme, signe que tu continues de te mentir, je ne pourrais plus faire beaucoup pour toi, parce que, je te l'ai dit, je peux te motiver un instant, mais l'instant d'après, c'est à toi de continuer, de recommencer chaque jour.

Mais, encore une fois, je ne crois pas. Je ne crois pas que si tu t'es donné la peine d'acheter ce livre connaissant l'idée de ce qu'il traitait, et me sachant te parler comme si tu étais mon ami, tu vas abandonner qui tu es. Toi. Je ne crois pas.

Quand tu auras commencé, puis recommencé chaque jour pour le prochain mois, puis ceux d'après, tu comprendras.

Quand tu te réveilleras plus léger, de corps et d'âme, moins fatigué, en meilleure forme, ton souffle moins court, ta douleur

disparue, plus près des tiens, plus alerte, prenant goût à la vraie nourriture, les traits de ton visage francs, le corps raffermi, les yeux étincelants et irradiants, que les gens autour te regarderont étonnés par ton changement et que, d'une façon merveilleuse, le miracle que tu es se sentira bien, tu comprendras alors, et alors tu te souviendras ; tu te souviendras de qui tu es, dans ta vérité. Toi.

Alors, je te le souhaite, tu feras le même choix que le mien ; tu recommenceras encore chaque jour l'effort, celui d'être toi, celui dans la vérité.

Tu fuiras les prétextes et les excuses qui peut-être te servaient à te défiler pour vouloir te sentir moins coupable.

Tu ne te serviras plus de l'automne et de ses pluies pour t'empêcher de sortir, mais tu apprendras à respirer l'air frais et odorant de sa nature qu'il t'offre, et de ses couleurs.

L'été, chasse la chaleur rendue torride attirée par le ciment et l'asphalte des villes, qu'on contrôle avec ces « airs climatisés », enfermés, renfermés, et cours te détendre sous l'ombre que projette l'arbre, les deux pieds dans un seau d'eau si c'est là ton désir, un bon livre à la main.

Tu ne te serviras plus des crises que l'âge entraîne comme prétexte à tes agissements, mais tu te serviras des jours qui s'accumulent pour t'enrichir au niveau spirituel, pour apprendre à te connaître et à agir avec sagesse, pour te rapprocher des tiens, pour t'aimer et les aimer.

Tes excuses, tu t'en serviras pour te forcer à t'épanouir. Les autres qui tenteront de te retenir à leur tour avec leurs excuses, et crois-moi, il y en aura plus que tu le penses et ce ne sera pas toujours ceux dont tu t'y attends le plus, tu t'en serviras pour te motiver.

À ceux qui tenteront de te faire sentir petit pour les choix que tu fais, réponds-leur gentiment ce que Sir Oliver Wendell Holmes, un physicien, écrivain, et poète du XIX^e siècle a lui-même répondu lors d'une soirée où il était physiquement le plus petit des hommes, au moment où l'un des invités lui fit la remarque qu'il devait se sentir bien petit au milieu de tous ces grands hommes :

« Oui, il est bien vrai ! J'ai l'impression d'être une pièce de dix sous parmi des pièces de un cent. »

Rappelle-toi encore qu'il ne faut jamais laisser les autres décider de notre grandeur.

Toi. Un miracle. Un infini. Une vérité possible. Toi, sans masque.

Qu'en feras-tu ?

Que feras-tu ?

Ce sentier que nous sommes si peu nombreux à explorer, en fais-tu déjà partie ?

Est-ce qu'il te tente ?

Suffisamment pour t'y engager, dans ta vérité, dans la nôtre ?

Toi.

LA FOI

En quoi as-tu foi ?

En toi, as-tu foi ?

T'es-tu déjà arrêté à penser à ce que signifiait le sens de ce mot ?

Ce que signifiait le fait d'avoir foi en quelqu'un, en quelque chose, en un Être Divin ?

La foi. Sa portée est grande, étendue, mais en même temps concise, précise. La foi réfère à l'engagement, au dépassement, au choix de la vérité, à l'amour, à la fidélité, à la loyauté, à l'honnêteté, à l'honneur, à la confiance, à la dignité, et à la croyance en cette vie, et après ce passage sur cette terre, à la continuité de l'âme.

La foi. Certains s'en servent aussi pour référer aux contraires des mots que je t'ai nommés. On qualifiera la première de bonne foi et l'autre de mauvaise foi. La notion du bien et du mal, la bonne et la mauvaise, la vérité et le mensonge ; c'est l'histoire d'un choix à faire mais, je t'en ai déjà parlé, si je t'écris, c'est pour t'influencer vers la vérité, la tienne, le meilleur choix. Ta foi en sera l'un des enjeux.

La vraie mission d'un homme sur cette terre ne se trouve et ne prend toujours sa source que dans la vérité. C'est ma croyance en laquelle j'ai foi de tout mon être, c'est ma vérité en mon âme, ce sont les vibrations dans mon être, dans mon ventre, dans mon

corps tout entier. C'est le message, la leçon la plus importante de la vie, de ma vie, de la tienne.

Ne crois pas que je baisse les yeux sur le mal autour, sur la désolation qui m'entoure, qui nous entoure. Ils sont si présents, comment le pourrais-je ? Il est inutile de le nier, de le cacher, de masquer de nouveau les visages qui portent déjà le masque. Il est inutile, mais dans la foi, la compassion prend la place de la pitié ; le sourire prend la place de la tristesse ; la main sur l'épaule les redresse ; celle que tu tends apprivoise et rassure ; l'écoute libère le confident ; une visite inattendue, voire inespérée, réchauffe ; le don de soi ravive l'espoir ; l'attention gratuite donne de la grandeur ; un compliment sincère rappelle l'estime et la rehausse d'un cran ; la vérité fait honte au mensonge ; la foi recule le doute ; l'amour redonne la vie, nous redonne à nous-même, dans l'authenticité la plus pure, et nous redonne la chance de nous pardonner, de pardonner.

La foi fait tomber le masque.

Afin de susciter ta réflexion, je ne veux pas chercher à te convaincre que ma foi est la seule qui soit bonne, cependant, la tienne doit prendre source du bien. Cette foi doit faire partie de qui tu es, elle doit être le moyen de tes fins, ton guide, ton étoile.

Ta foi issue du bien te tracera un chemin à suivre pavé d'espoir. Elle aura l'effet d'une lanterne dans la noirceur, et sera réponse à ta réflexion. Elle te sera si naturelle que tu n'auras pas besoin d'essayer d'en convaincre les autres, recherchant ainsi une sorte d'approbation. Tu pourras en discuter avec les tiens en leur faisant part du secret de ta réussite spirituelle. Forts du résultat que tes croyances, ta foi, auront sur toi, ils en feront à leur tour ce qu'ils en veulent.

Je le répète, tu n'as pas à les convaincre. La meilleure façon de les enseigner est par l'exemple, dans la vérité. La meilleure façon de te l'enseigner est de t'en faire une alliée, de t'en imprégner et d'observer en toi le résultat.

Quelle est ta foi ?

Tu dois savoir. En ne sachant pas, tu permettrais à d'autres de faire des choix pour toi. Tu serais tel un papier au gré du vent,

mais en même temps, tu pourrais poser un geste bien de façon aléatoire pour en poser un mal l'instant d'après.

Tu dois savoir. C'est toute la différence entre un enfant conçu dans l'amour et l'enfant à qui tu ne donnes aucune chance parce que tu l'auras conçu pour t'assouvir seulement. C'est la différence entre te sentir digne et te sentir inutile, sans importance. C'est la différence entre agir, être, et te perdre en ne sachant pas qui tu es.

Comment pourrais-tu prétendre savoir qui tu es si tu ne sais pas ta foi ?

Comment pourrais-tu prétendre remplir ta mission ici sans savoir ta foi, celle dont tu as justement besoin pour repérer ton chemin, pour t'y mener ?

Quelle est ta foi ?

Toi ?

Seulement toi ?

Le jour où tu baisseras les bras, nous le faisons tous à un moment de notre vie, que te restera-t-il ?

Moi, un jour, j'ai baissé les bras pour un temps. Quand mes enfants dormaient, et que moi je n'y arrivais plus parce que je cherchais encore dans la noirceur celle que j'avais cru être mienne pour la vie, et que dans ma douleur je ne voulais plus le goût des larmes sur mes lèvres et leur sensation de brûlure dans mes yeux, et que j'ai voulu pardonner enfin pour libérer l'amertume qui coulait dans mon sang et qui le figeait, j'ai prié.

Je n'ai pas prié d'abord pour moi, j'ai prié pour redonner un semblant de père à mes enfants, mes privilèges précieux, mes cadeaux du ciel. J'avais baissé les bras mais pourtant, j'en suis certain, la foi m'a guidé vers l'écriture afin de me donner une raison de ne pas abandonner. Écrire était pour moi une façon de me défaire, de transférer l'amertume sur le papier que je pouvais jeter ensuite. Il m'arrivait d'être impressionné par mes propres mots, me demandant même parfois si Dieu me ressentait si fermé à Son message, qu'il se servait de ma propre main pour me les faire me les rappeler.

Puis tu vois, un jour, parce que j'avais prié par amour pour mes enfants, et parce que je voulais avoir foi, j'ai encore écrit, jusqu'à ce qu'un de mes fils me lise pour me dire qu'il aimait mes mots, et qu'il me fallait les faire connaître aux autres en les publiant. Parce que j'avais demandé de l'aide, de l'énergie, afin d'être là pour les miens, les mots, les miens, et les leurs, ont contenu les maux, les ont apaisés, confinés, de façon à ce que je puisse respirer un peu, de plus en plus.

Bien que je t'aie déjà raconté d'être prudent, d'être alerte, tout en ayant de la compassion pour ceux qui portent les masques, je peux t'affirmer que je garde la foi pour les miens, que je garde foi en la vie, que je garde foi en ce que je définis comme étant Dieu, et que je garde foi en la race humaine, qu'importe ceux qui essaient de faire croire qu'elle incarne le mal. Le mal est en chacun de nous, comme le bien, comme dans chaque terre il y a la graine pour la moisson et celle du chiendent.

C'est ce qui rend tout son honneur à l'homme qui s'engage, qui s'épanouit dans le bien, son essence la plus pure. C'est ce qui rend tout son honneur à l'homme loyal à cette foi. C'est ce qui le rend digne, honnête, confiant, fidèle à sa voie, à sa mission.

Tu nages peut-être en ce moment en plein bonheur ; c'est possible de façon ponctuelle, pour un moment de grâce, même sans foi.

Tu es peut-être à genoux, malheureux à cause d'un deuil quelconque, maudissant cet événement qui te tressaille, qui semble vouloir te tuer lentement. Je ne sais pas.

Peut-être, comme je te l'ai déjà dit sous un autre thème, mes mots en cet instant ne t'apportent-ils pas la consolation espérée. Pourtant, si tu lis ces mots, il est temps, je crois, de susciter ta réflexion en te questionnant sur ta foi.

Aux plus belles journées de soleil quand les fleurs et les bourgeons s'ouvrent et se colorent et que prend place une énergie puissante en nous, presque incompréhensible, qui nous survolte, comme aux jours où le ciel semble tomber juste en plein sur notre tête, que le malheur nous affable au point de ne plus vouloir regarder autour, à genoux à supplier, il est temps.

Il est toujours temps pour la foi.

Il est temps comme à la naissance de l'amour entre deux personnes ou celle d'un enfant, ou après l'ouragan qui a détruit les bâtiments, dans lesquels habitaient tes souvenirs précieux.

Il est temps de se questionner de nouveau sur notre foi, de la redéfinir.

Il est temps de revoir les bases, ses fondations. De se questionner en se servant d'expériences, de vécu, à savoir quelles seront les valeurs à transmettre et les gestes à poser, de se questionner avant de rebâtir, sur les fondations, de se questionner, avec humilité, dans le respect, de reconnaître les faiblesses pour les annihiler, de reconnaître les forces pour les jumeler à de nouvelles forces.

Il est temps de prendre du temps pour se faire un allié, cette foi, nouvelle, plus complète, ou simplement reconnue, cette foi qui ne nous abandonnera plus, qui pourra parfois sembler nous laisser tomber, nous laisser choir. Mais ce ne sera plus qu'une brève illusion puisqu'elle nous habitera maintenant toujours, comme une partie de nous, dans chaque partie de nous, telles les humeurs en nous ; un liquide corporel, spirituel, qui nourrit le corps et l'esprit, l'âme qui nourrit la foi, pour à son tour être nourrie par elle.

Je sais, je me répète, sais ta foi, connais-la, reconnais-la. Fais-la salvatrice. De ta foi naîtra l'espoir dont je te parlerai plus loin dans ce livre. De l'espoir naîtra tout un monde, façonné par ta foi, par ta vision, par toi. Tu sais, j'ai été heureux et j'ai souffert aussi. Trop souffert. Trop.

D'une manière bien humble, je peux dire que j'ai appris, du bonheur comme de la souffrance. J'ai appris parce que je n'ai jamais accepté de porter le masque.

J'ai savouré et je savoure encore chaque instant de bonheur, et j'ai pris le temps de comprendre ma souffrance. Elle n'est pas nécessaire mais lorsqu'elle se présente, il faut écouter et comprendre son message. La souffrance n'est pas nécessaire, mais est porteuse de réponses. Elle permet de se découvrir. Tu connais cette phrase qui dit qu'on ne connaît jamais un homme tant qu'on ne

l'a pas vu réagir dans la douleur. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ces mots.

Sais ta foi, reconnais-la, car l'homme qui s'est fait la vérité et la foi comme alliées est capable de bien nobles gestes. De bien nobles gestes.

LA SANTÉ

C'est une richesse infinie, le sais-tu ?
En as-tu toute conscience ?
As-tu fait l'expérience de la maladie ?
Mentale ou physique ?
Ta concentration se perd-elle dans tes maux ?
T'es-tu laissé tromper par la passivité ?
Par la facilité, aussi ?
As-tu le souffle court au moindre effort ?
Es-tu perdu dans l'illusion des médicaments, des drogues,
d'autres pertitions semblables ?
Es-tu fumeur ?
Te connais-tu sur le plan de la santé ?
Connais-tu ta condition réelle ?
Est-elle mieux, pire, semblable à celle d'il y a cinq ans ?
Dix ans ?
À celle dans cinq ans ?
Dans dix ans ?
Connais-tu le rythme de ta respiration, celui auquel bat ton
cœur ?
Sais-tu la satisfaction d'une nourriture saine ?
La satisfaction d'une demi-heure d'exercices, tous les jours ?
D'une autre pour la lecture ?
Connais-tu le pouvoir de la méditation, de la réflexion, de la
lecture ?

Qui es-tu physiquement, psychologiquement, spirituellement ?

Sais-tu le temps passé à ta santé ?

Sais-tu que ce temps est un investissement, le meilleur que tu puisses faire ?

Te sais-tu responsable de ce que tu es ?

Te sens-tu responsable de ce que tu es ?

Si tu n'as pas de réponse à l'une ou l'autre de ces questions, qui te sont destinées pour susciter ta réflexion, avant d'aller plus loin dans cette lecture, j'aimerais que tu fasses une chose pour toi. Trouve un coin de nature où tu n'entendras ni les autos ni la ville ni tous ces bruits devenus notre quotidien, et réfléchis-y. Simplement.

Note les réponses qui te viendront du dedans, qu'elles te semblent bonnes ou moins bonnes ; elles le seront toutes si tu es sincère. Tu y reviendras plus tard. Réfléchis à celles qu'il te manque.

Pourquoi n'as-tu pas de réponse à ces questions ?

Encore une fois, entre toi et ta conscience, tu n'en as aucune ou celles qui te sont venues ne t'apparaissent pas sérieuses, sensées ?

Peut-être te font-elles peur ?

N'oublie pas, ne te juge pas. Si tu fais ce que je te dis, dans cette nature, tu reprends contact avec ton âme, tu ne peux lui mentir. Elle est ta conscience. Elle est ta garde que peut-être tu as cessé d'écouter dans l'écho incessant de la foule et de la ville qui a remplacé la nature par des couches d'asphalte et des murs de ciment.

Assis sur la pelouse, sur un banc, une roche, sous un arbre, peut-être même sur ta bicyclette, tes raquettes ou tes skis de fond, si tu n'étais plus familier avec le silence et la magnificence régénérateurs de cette nature, tu n'entendras peut-être pas dès le début le message de ton âme, qui pourrait même t'apparaître trop silencieuse, mais écoute encore, sans crainte. Les réponses viendront. Note-les sans crainte aussi, et je te le rappelle, sans te juger.

Sache aussi que la santé, mentale ou physique, n'est question que d'habitudes, que d'hygiène de vie, que de respect pour ce miracle que tu es, peu importe où tu en es. Peu importe où tu en es.

Maintenant que tu as des mots, et des sensations qui en feront surgir d'autres encore, comme réponses, il te faut savoir ceux que tu gardes, ceux que tu réajustes, ceux que tu rejettes. Ne vois pas cela comme une montagne à gravir d'un seul pas ou un lac à traverser d'une seule coudée. L'idée est de t'ajuster à cette nature, ta vérité originelle, la mienne aussi, la nôtre. Selon où tu en es, cela peut prendre quelques semaines ou quelques mois, mais n'oublie pas, ne mens pas, ce serait te manquer de respect, ce serait te mentir à toi.

Mon intention n'est pas de te monter un programme de santé, mais de t'inciter à la réflexion. Par contre, je peux te donner des indices qui te permettront de recueillir des informations fondées pour maintenir ou améliorer qui tu es.

Il te faut d'abord savoir que le fait d'avoir un excédent de poids n'est pas signe d'harmonie, mais que le fait de ne pas avoir un excédent de poids n'est pas un signe absolu de santé, bien que ce soit souvent un indicateur intéressant.

Il te faut savoir aussi que le corps et l'esprit sont en lien très étroit, très intime. L'un ne va pas sans l'autre. Si ton esprit, ta santé spirituelle, est épanoui, il s'occupera de ton corps en le respectant. Si tu entretiens ton corps en le maintenant dans des conditions favorables, ton esprit, qui l'habite, ne s'en sentira que mieux. Si tu nourris ton esprit de lectures inspirantes et, qu'en même temps, tu oxygènes ton corps en le faisant travailler un peu, tu ne peux pas t'attendre au même résultat que si tu le nourris des catastrophes quotidiennes des journaux ou des potins de revues douteuses, et que tu t'écrases devant ton écran de télévision pour regarder vivre les autres à ta place, ou les voir mourir en se détruisant et en détruisant de façon insidieuse tes derniers espoirs. Si tu nourris ton corps de quelques fruits et de quelques légumes chaque jour, que tu bois quelques verres d'eau, et que tu limites à un repas par jour la viande, pas du tout est ma préférence, bien cuite, et en petite quantité, tu ne peux pas t'attendre au même résultat que si tu le remplis d'instantanés de toutes sortes, de croustilles, de fritures et de viandes rouges, de boisson gazeuse et de calories vides.

En fait, si tu as fait pour toi ce que je t'ai demandé, soit de reprendre contact avec ton âme en te retrouvant dans la nature, tu sais ce que je veux te dire, et tu sais ce qui est bon pour toi. Et, pour tout te dire, tu te doutes bien que je ne suis pas en train de te demander d'être parfait. Ce que je te propose, je l'ai essayé, je l'ai éprouvé et je l'éprouve encore ; je l'éprouverai encore demain, et dans plusieurs années, parce que je me sens mieux aujourd'hui, à mon âge, qu'à 20 et qu'à 30 ans. Ce que je te propose, c'est le principe du 80/20. Mange bien 80 % du temps et garde-toi 20 % pour des petites déviations. Il n'y a rien de mal à manger quelques croustilles une fois par semaine. Pas le sac en entier, un bol que tu auras préparé d'avance afin de respecter une certaine quantité. Prendre un verre de boisson gazeuse, occasionnel, avec un hamburger n'est pas inconvenable si la viande est en quantité raisonnable et bien cuite, et si celui-ci est garni de tomates, d'oignons ou de salade.

Même approche pour ce qui concerne l'exercice physique. Je fais cinq ou six fois par semaine une heure de marche rapide et quelques autres exercices musculaires. Fais-en au moins une demi-heure par jour quatre fois par semaine. C'est un minimum. Quand tu en ressentiras les bienfaits, tu comprendras.

Ton esprit, nourris-le chaque jour d'un minimum de 15 minutes de lecture spirituelle, préférablement avant ton sommeil, ou à ton réveil. Pour le reste, il n'y a pas de mal à lire les sports ou des articles sur la maison ou le jardin, ou les revues spécialisées, mais n'embarque pas trop dans les potins de toutes sortes, et dans les revues dédiées à la masse. Même approche pour la télé et l'ordinateur.

Il y a pourtant certaines approches destructrices que tu dois bannir à 100 % : les drogues, les cigarettes et cigares, la médication quotidienne non prescrite ; et si elle l'est, ne te limite pas aux seuls conseils d'un seul médecin, assure-toi d'en consulter au moins un autre.

Toute dépendance est proscrite.

Toute déficience physique a d'abord pris naissance dans l'esprit. C'est une de mes croyances les plus solides.

Sois prudent, c'est ce que je te demande. Je ne suis pas en train de te dire de tout jeter. Je te répète que je veux susciter en toi la réflexion. Si tu prends un médicament quelconque, tu dois comprendre pourquoi tu le prends, quelles sont les conséquences, quelle est la source de ton mal.

Je connais des gens qui prennent, parce qu'on leur a dit qu'ils étaient dépressifs, des médicaments pour dormir, pour ne pas utiliser le mot s'engourdir, sans qu'on leur ait d'abord donné des trucs naturels, alors qu'au matin, ils en prennent d'autres pour se réveiller. C'est une approche inacceptable, et si elle est continue sur plusieurs semaines, sur plusieurs mois, c'est exécrablement inacceptable.

J'ai observé il y a plusieurs années des patients qui étaient si convaincus d'allergies que lorsqu'ils faisaient une crise, si on ne leur avait pas injecté le médicament contenu dans une seringue à la tête de leur lit, ils seraient morts sans le moindre doute.

Un médecin qui se préoccupait de ce phénomène avait répété une expérience avec un succès total. Au moment où le patient ressentait les premiers signes d'une crise, convaincu qu'il allait mourir s'il ne recevait pas une injection, ce médecin attendait juste un peu l'apparition de ces signes. Quand le patient en était presque à ne plus pouvoir parler parce que comme étouffé, il donnait l'injection. Une fois où j'ai assisté à l'une de ces démonstrations, j'ai été sidéré de voir qu'en une fraction de seconde, le patient était redevenu normal. Quand nous étions revenus au bureau qu'utilisaient les médecins, le médecin nous avait expliqué le pouvoir de l'esprit en nous disant que le contenu de la seringue n'était qu'un simple placebo, de l'eau distillée avec un peu de sucre pour donner de la couleur et du goût. Bien sûr, pour se protéger, une seringue contenant le vrai médicament était dans la poche de son sarrau. Il n'en avait jamais cependant eu besoin.

Je crois sincèrement que cette possibilité nous est offerte à chacun. Nous détenons ce pouvoir. Nous devons nous questionner bien avant que notre corps nous fournisse les signes de la maladie physique. Mais, si elle devait apparaître cette maladie, nous

devons avant toute chose explorer de façon sincère nos vibrations internes, dans l'intention de déceler la déficience au niveau de notre esprit.

Nous sommes-nous menti en portant le masque ?

Où avons-nous manqué ?

Ce n'est pas une question de se juger. C'est une question d'honnêteté envers nous-même, envers notre vérité. Il peut s'agir d'un comportement qui a blessé, pour lequel une excuse aurait soulagé, pardonné le geste. Il peut s'agir de ressentiment ou d'amertume que l'on a voulu garder enfouis. Il s'agit sans aucun doute d'un comportement qui bafoue notre vérité d'une façon quelconque.

Il faut, il le faut, entrer en soi, écouter le message, l'apprivoiser, le mettre à jour, pour ton salut, au nom de ta vérité, au nom de ta santé, au nom de qui tu es, au nom de ta mission ici-bas, au nom du Créateur, quel qu'il soit pour toi.

Je le répète, comme assis auprès de toi, comme si tu étais mon meilleur ami, une main sur ton épaule : ta santé est le plus bel investissement que tu puisses faire. Elle te permettra d'être total, réceptif, à toi, à l'amour des tiens, aux tiens, aux gestes envers eux, à ton engagement dans ce monde, dans ta vérité.

LES ENFANTS

Les enfants, ils sont notre espoir, notre relève. Ils sont le chêne dans le gland, le pommier dans la pomme qui, à leur tour, si tu leur as transmis le meilleur et que tu as été pour eux ce que ta responsabilité, ton engagement à leur égard, t'incombait, leur donnera le privilège de reproduire le pommier et la pomme d'une qualité rare.

Les enfants, entends-tu autour le message des autres à leur sujet ?

Les autres ; ces *adultes* porteurs de masques qui, de derrière, accusent les enfants de tous les maux. Trop plaintifs, trop gâtés, trop égocentriques, trop excentriques, trop matériels, trop paresseux, trop techno. Pas ou pas assez serviables, pas ou pas assez studieux, pas ou pas assez respectueux, pas ou pas assez compréhensifs, pas ou pas assez manuels.

Pas, pas assez, trop ! Tu sais ce que je crois ? Je crois qu'on déqualifie nos enfants, qu'on les disqualifie même, et qu'on les accuse d'être trop ou de ne pas être assez de ceci ou de cela pour nous servir de prétexte face à nos insécurités, face à ce que nous, nous ne réalisons pas, face à ce que nous, nous ne sommes pas et surtout, pour ce que nous ne deviendrons pas.

Nous les diminuons trop souvent pour nous déculpabiliser de ne pas être à la hauteur. En partant de cette idée, nous interprétons nos enfants en ne voyant en eux que ce qui nous arrange,

pour oublier un instant qui nous sommes, pour tenter de leur coller un masque au visage, sans devoir enlever le nôtre, pour ne pas les écouter.

Pendant qu'on s'évertue à les traiter de tous les noms, en même temps qu'on recherche l'attention sur le « pôvre de moi qui ne méritait pas ça », cela nous permet de ne pas affronter le vrai et de se complaire dans le mensonge.

En partie, parce que dans ce mensonge nous savons, nous savons le mal acide, insidieux, qu'il nous cause, parce que le message contenu dans l'âme, lui, nous rappelle la vérité. Je te le redis, ce n'est et ce ne sera toujours qu'un faux remède qui ne fait que remettre les choses à plus tard. J'ai déjà lu que le mensonge ne menait nulle part, mais il mène en réalité à quelque chose de bien pire. Le mensonge est un mal qui mène à des maux de plus en plus destructeurs.

Te mentir à toi ou aux tiens, à tes enfants, te mène tout droit à la maladie, qu'elle soit physique ou mentale.

Te mentir à toi ou aux autres renferme la pureté de ton âme sous un voile de plus en plus opaque et insonore, et détruit lentement mais sûrement qui tu es, ta dignité, ta joie réelle, ta paix intérieure et le calme de la vérité.

Le mensonge détruit, lentement, tel un acide faible au début que tu déverses en l'ingurgitant toi-même, de façon volontaire, sans même pouvoir en accuser les autres. Oh ! je sais, tu les accuses quand même, ne te voulant pas responsable de ton mensonge, mais c'est ce qui est si insidieux dans son œuvre ; accuser les autres de ton mensonge intensifie cette œuvre, son mal, davantage, de façon exponentielle.

J'ai lu récemment les paroles d'un philosophe, prononcées 400 ans avant Jésus-Christ : « Nos jeunes aiment le luxe, ont de mauvaises manières, se moquent de l'autorité et n'ont aucun respect pour l'âge. À notre époque, les enfants sont des tyrans. » Des mots écrits 400 ans avant Jésus-Christ, et pourtant, je crois entendre encore les mêmes tous les jours, amplifiés cependant, prononcés avec davantage d'amertume, de vulgarité.

Quand il m'arrive d'aller prendre un café et lire un peu, quand je passe à l'épicerie, quand je rencontre les gens pour mes activités littéraires, ne crois pas que je suis aveugle, je sais comme toi qu'il y a des enfants de tout acabit, autant qu'il y a toutes sortes d'adultes. Mais je sais aussi, je te l'ai déjà dit, que chacun porte en lui le bien et le mal. Chacun.

À mon tour, par mes mots, je veux parler haut et fort en leur faveur. Je veux susciter ta réflexion, celle de ceux qui se plaignent de leurs enfants, celle de tous les parents, celle des « élus » municipaux, provinciaux, fédéraux, qui se ferment les yeux sur nos enfants, celle aussi, la réflexion, de ceux qui jugent bien trop vite.

Par mes mots, je veux raviver la mienne en la gardant « en feu », pour emprunter cette expression à mes fils. Je t'ai parlé de qui j'étais, de moi, dans l'un des premiers thèmes que j'ai abordé. Non pas par égoïsme, non, mais parce que tu devais savoir qui je suis pour mieux comprendre mon discours, ma vérité, à propos des thèmes suivants.

Je t'ai aussi parlé de mes enfants. Tu devais savoir, comprendre l'intensité de l'amour et du respect que je leur porte afin de réaliser ce qu'ils représentent pour moi. Mes enfants sont ma plus grande richesse et les enfants sont notre plus grande richesse.

Qu'allons-nous leur laisser en héritage ?

Que voulons-nous leur laisser ?

Que faisons-nous pour eux ?

À quel engagement sommes-nous soumis pour eux ?

Que voulons-nous faire ?

Que leur communiquons-nous ?

À cette époque où les familles se séparent et se déchirent de façon démesurée, que communiquons-nous à nos enfants ?

À cette époque où nous courons sans retenue en quête de matériel, de choses, de personnes, de paradis artificiels, que leur communiquons-nous ?

À cette époque où l'on tente de nous faire croire qu'on doit laisser nos jeunes gérer eux-mêmes leur vie et se contenter, en tant que parents, de n'être que leur meilleur ami pour eux, que leur communiquons-nous ?

À cette époque de « machines », de boutons et d'écrans, que leur communiquons-nous ?

L'esprit grand ouvert dans ma réflexion, je regarde autour. Je réalise que ce que je demande, ce que j'exige de mes enfants, pour eux, est très différent de ce que je vois. Je leur enseigne avant tout la réflexion. C'est le premier remède à donner à nos enfants, après l'amour. Cet enseignement, pour mes enfants, je leur transmets en tant que père, non en tant qu'ami.

Je suis le père de mes enfants, l'ami des autres s'ils acceptent de l'être. Un père n'est pas un ami. Toi qui me lis, pèse bien mes mots. Réfléchis-y ! Ne les prends pas en tant que ta vérité avant d'y avoir bien songé. Tu dois te sentir en harmonie avec tes croyances, tes valeurs. Cela, encore une fois, n'a rien à voir avec la facilité, cela a à voir avec l'harmonie de ta vérité et ta conscience, ton âme.

Ce que je te dis, les questions que je pose, les mots que j'utilise n'ont qu'un seul but ; te faire réfléchir à ta vérité. En te la rappelant, en la découvrant, en l'apprivoisant, tu dois réfléchir à ce qu'elle te fait ressentir. Tu dois te demander si ce que tu ressens te met en contact harmonieux avec ton âme. Je te le demande car, bien que je sois croyant, je ne suis pas Dieu. Je ne détiens pas la vérité absolue.

Je te parle comme un homme ayant vécu des expériences.

Je te parle comme un homme en harmonie avec ses convictions.

Je te parle de ce qui fonctionne pour moi, mais toujours heureux de partager avec d'autres leurs expériences. Pour cette raison, je questionne, je jette mes mots sur ces feuilles pour t'exprimer ce que je ressens, ce que je vis. Je les jette et je les relis. Je les réarrange parfois, pour les préciser. Je le fais avec un respect profond, pour toi, qui a pris la peine de lire mes mots, pour les enfants en qui j'ai tant confiance.

J'ai été un enfant, tu vois. Un enfant à qui on a laissé peu de chances. Parce qu'un jour où j'allais laisser tomber, quelqu'un, étranger, m'a tenu la main sans rien demander en retour, et m'a sauvé la vie, j'ai à mon tour espoir que je peux en aider d'autres.

Je m'en fais un devoir. Le devoir nous revient à tous. Nos enfants ont du courage, je le sais. Je le sais quand je regarde autour. Quand j'écoute leurs mots. Quand j'écoute ce qu'ils reçoivent en retour.

Quand j'entends un parent, un professeur, un enseignant, expliquer à un enfant qu'il doit apprendre à communiquer avec les autres, alors que les unions brisées se multiplient, cela me renvoie avec précision à quel point les gens sont mal à l'intérieur, perdus, déconnectés d'avec eux-mêmes.

On ne peut pas rejeter nos comportements sur nos enfants en leur disant simplement d'apprendre à communiquer, encore faut-il leur donner l'exemple, leur montrer comment.

Comment communiquer ?

Comment s'engager ?

Comment trouver leur vérité ?

Comment trouver ce qui les fait vibrer à l'intérieur ?

Comment reconnaître, distinguer, les vibrations du mal et celles du bien, pour savoir reconnaître le vrai du faux, la vérité du mensonge ?

Comment, de quelle façon, une fois reconnus, prendre la responsabilité d'endosser le bien ?

La responsabilité nous est imputable à chacun. À chacun. En tant que parent, ami, personne, enseignant, collègue de travail, étudiant, à quelque niveau que ce soit.

La responsabilité, l'exemple, le message qu'on leur renvoie, l'attention qu'on leur porte. Près de chez moi, on a inauguré un nouveau terrain synthétique qui peut servir à la fois pour le soccer et le football. Il a été dit que c'était l'un des plus beaux terrains au Canada. Je n'y connais pas grand-chose, mais quand je passe devant avec mes enfants, et leurs amis parfois, chaque fois, ce qui étonne, la première impression, n'en est pas une d'émerveillement mais de déception, de désolation. Le terrain est entouré d'un grillage et, comme si la folie n'était pas suffisante, la porte qui permet d'y accéder est fermée, cadenassée. Quand on s'était informés pour connaître la raison de munir la municipalité d'un tel terrain,

on nous avait exprimé l'idée que ce serait une merveille pour nos jeunes.

Là, maintenant, la réponse servie pour expliquer le cadenas dans la porte : « On ne peut permettre la disponibilité du terrain à tous, en tout temps, les jeunes viendraient tout briser. »

Voilà une société qui porte le masque de la supercherie, de l'engourdissement, de leurs préjugés.

Voilà le message transmis à nos jeunes qui ne leur laisse aucune chance de prouver qui ils sont en tant qu'individus, jugés d'avance à partir d'un groupe cible d'individus immatures.

Voilà la non-responsabilité de certains de nos élus, des citoyens et des parents, qui, plutôt que de sévir là où il faut, s'en déchargent, se désengagent.

Voilà le message de personnes qui disaient, afin d'attirer l'attention sur leur personne et gagner en popularité, leur MOI énorme, vouloir investir dans les jeunes. On avait consciemment oublié de préciser le mot *certains*. Investir dans certains jeunes, ceux que nous irions voir jouer, sous certaines conditions et privilèges, dans un enclos dont on refermerait et bloquerait l'accès par une porte, un grillage tel qu'on peut en voir dans un zoo, en apposant un cadenas après la partie.

Quel espoir ont nos jeunes quand les supposées personnes responsables de mener à bien la bonne gestion de cette société leur lancent ce message, cet ultimatum ?

Certains enfants du voisinage ne voudront et n'auront jamais accès à ce terrain sous prétexte qu'on a décidé que plutôt que de prendre nos responsabilités, on les fera payer eux, pour d'autres, pour quelques-uns, qui ont pour premier intérêt de faire le mal.

Nous n'avons pas un problème de jeunes, nous avons un problème de société. Avant de penser que nous avons un problème de jeunes, il faut peser nos mots, les revoir. Il devient alors plus crédible, moins apeurant, moins terrifiant, de dire que certains jeunes ont un problème.

Puis, vient la question : d'où provient, d'où émerge la source de ce problème ?

Soyons francs. Le nombre de parents vivant ensemble, en couple, amoureux et en harmonie, est limité. Très limité.

Je parle d'une minorité qui a refusé de porter le masque.

Je parle d'une autre minorité, celle des parents séparés, divorcés, veufs, qui *restent*, entiers, un exemple pour leurs enfants.

Je parle de ces parents qui font partie de cette minorité qui passent quelques heures de qualité chaque jour avec leurs enfants, entre eux.

Tu sais ce dont je parle.

De ces parents qui profitent du repas pour favoriser les liens, pour faire le point et revoir les règles au besoin. Qui le préparent, et qui le mangent, qui le partagent, en se sachant privilégiés, en discutant, en dialoguant, en portant attention à ce qui se dit, qui écoutent, qui partagent des idées, des opinions. Qui le font avec parfois une légère musique de fond pour favoriser la détente, sans télé, sans jeux, sans de tous ces gadgets *brise-famille*.

Nous avons des responsabilités envers nos enfants, celles de leur transmettre ce que nous croyons être le mieux pour eux.

Nous avons la responsabilité de répéter parfois, de vérifier. L'éducation est souvent une répétition. Le repas est une chance inouïe de leur apprendre des valeurs de base essentielles qui influenceront le reste de leur vie. Le respect des autres passe par leur façon de s'exprimer, par leurs attitudes, en gestes et en paroles : s'il vous plaît, merci, bon appétit, se laver les mains avant de servir ou de passer à table, se servir d'une serviette de table pour s'essuyer les doigts, la bouche, vider sa bouche avant de parler, rire, faire des blagues, remercier pour le repas, respecter la nourriture comme étant un privilège, bien s'alimenter en qualité et en quantité, savoir rester un peu sur son appétit, se récompenser par un léger dessert, desservir la table ensemble, laver la vaisselle, etc.

Il y a au moment du repas une occasion inespérée de se rapprocher d'eux et de renforcer l'éducation, *les bonnes manières*. Il faut profiter de cette occasion.

Nos enfants ont des problèmes pour ces moments que nous ne chérissons plus, pour ces moments que ce monde nous a incité

à banaliser, en nous faisant croire qu'il fallait écouter et subir les nouvelles sur l'écran de notre téléviseur, en ingurgitant notre nourriture sans même en prendre conscience, tels des animaux qui le font par instinct, stressés par les événements, sans penser aux conséquences que ces catastrophes répétées montrées à l'écran ont sur nos enfants.

Ce monde qui tente de nous faire avaler tous ces instantanés en les faisant réchauffer dans des machines en quelques secondes, qu'on ingurgite aussi vite afin de ne pas manquer la prochaine émission, de se brancher à l'ordinateur ou sur un jeu électronique. Il y a un temps pour chaque chose, et chaque chose a sa place, en son temps.

Je suis un peu vieux jeu tu vois. Pas à la mode par rapport à mon environnement. Mes enfants n'ont pas de téléphone cellulaire, nous venons à peine de faire l'achat d'un lave-vaisselle à la suite des rénovations de la cuisine, nous avons un seul téléviseur, au sous-sol, un seul ordinateur, au sous-sol, pas de jeu du genre à manettes, sans vouloir nommer de marques ; nous sommes abonnés au câble télé, la base seulement, afin d'avoir une image claire, et un appareil DVD récent, depuis que les cassettes ne sont plus disponibles. Enfin, nous avons un téléphone sans gadget. Banal, non ? Démodé.

Par contre, j'aime me retrouver entouré des miens une fois par semaine ou aux 15 jours, pour visionner un film. Je permets aux enfants une demi-heure à l'ordinateur chaque jour pour les devoirs ou pour jouer à certains jeux. S'ils s'absentent pour aller chez des amis, je sais en tout temps où les joindre. Ils ont ma confiance, ils le savent. Je peux compter sur eux autant qu'ils peuvent compter sur moi.

Même chose pour cette heure de tâches ménagères que nous faisons en famille le samedi matin. C'est un investissement pour leur avenir. Apprendre à faire les choses bien. Apprendre à reconnaître qu'une chose est bien faite, en être satisfait, ressentir le sentiment de fierté qui s'ensuit. Apprendre à le faire pour eux. Cette heure se reflète aussi sur tous les aspects de leur vie : leur alimentation, leurs leçons, le gazon, la piscine.

Nos enfants ont ce besoin intime, intense et profond de ressentir cette fierté pour ce qu'ils sont, pour ce qu'ils font, pour la façon dont ils le font. Ils ont ce besoin nécessaire qu'on leur fasse en prendre conscience de façon honnête afin qu'ils apprennent à nous faire confiance et à se faire confiance, afin qu'ils sachent qu'ils peuvent se fier sur nous et qu'on puisse se fier sur eux.

Même quand ils ont acquis ce mode de vie, nous avons la responsabilité de le leur rappeler de façon ponctuelle pour certaines choses, répétitives pour d'autres. Par exemple, je n'ai plus besoin de vérifier si les verres ont été bien essuyés, mais je leur rappelle encore parfois comme c'est agréable de savoir que les verres sont toujours bien essuyés, comme c'est agréable de voir la pelouse si bien coupée. Je leur fais part du fait que je les ai complimentés auprès de tierces personnes qui ont demandé leurs services pour *garder* leurs enfants, couper leur gazon, ou effectuer quelques travaux. Ils n'ont jamais été *obligés* de faire ces besognes pour les autres. Ils le font par fierté, de façon impeccable, et pour se ramasser quelques sous qu'ils ajoutent à ceux que je leur donne chaque semaine, non pas pour ce qu'ils accomplissent comme tâches à la maison, mais pour apprendre à gérer leur argent. Il faut les voir acheter quelque chose, que ce soit pour eux ou en cadeau.

Ici, encore, à cet instant, je ressens le besoin de te rappeler une chose : tout cela n'a rien à voir avec la facilité. Rien à voir. Laver une toilette pour moi, pour toi, pour tes enfants ou pour les miens, c'est banal en soi et d'une platitude ennuyante. Ramasser les mauvaises herbes, couper les branches, nettoyer la piscine ou sortir les poubelles...

Facile ?

Mais quelle satisfaction on ressent quand tout est fini, tout est propre. La satisfaction ressentie quand tu as appris à tes enfants, qu'ils ont un peu grogné parfois, mais qu'ils en sont rendus eux-mêmes à apprécier. « Viens jeter un œil sur mon gazon papa ! Viens voir, j'ai réparé la planche qui relevait sur le patio papa ! »

Moi, comme père dans tout ça, j'ai tant appris de moi, de mes enfants. La persévérance, la patience, nos différences, nos similarités, le partage.

Quand je te parle de rappels répétitifs, j'exprime l'idée que cet apprentissage est bien, est bon et positif, à la seule condition qu'il soit exigé et transmis, donné enveloppé dans l'amour. Leur répéter cet amour d'une manière authentique, sans masque aucun, afin qu'ils l'entendent avec leurs oreilles, qu'ils le ressentent dans leur cœur, et qu'ils voient la sincérité de nos mots dans nos yeux et les traits sur notre visage.

Nous avons tous cette responsabilité. Moi, comme père, j'apprends à mon enfant un comportement, une tâche. Je lui apprends à ma façon en lui exprimant l'idée qu'il y a aussi la sienne, qu'il y a aussi un compromis entre les deux, si le résultat final est le même, soit un comportement bien ou une tâche bien faite.

L'enseignante qui demande de manière intelligente à son élève, ton enfant, mon enfant peut-être, d'effacer la dernière phrase dans son cahier ou sur le tableau parce que les mots sont illisibles, et de les réécrire parce qu'elle sait qu'il est capable de beaucoup mieux, lui démontre de la confiance, l'éloigne en même temps de l'indifférence envers lui, envers ce qu'il fait, en y portant attention, en lui faisant savoir que chaque geste qu'il pose a son influence.

Il peut s'agir d'un voisin qui rappelle pour dire à l'enfant qu'il a fait du bon travail, que son gazon est impeccable, de façon sincère.

Je ne parle pas ici de flatterie, ces compliments détournés, de bas calibre. Je parle de vrai compliment. Je parle de sincérité. Je parle de vérité. Je parle d'un compliment qui marque, qui ancre une attitude dans l'esprit.

J'ai appris à mes enfants à faire ce qu'ils ont à faire, bien, à se servir eux-mêmes ce genre de compliment vrai, mais il est bon de se le faire dire parfois, comme il est bon de se faire dire si le comportement ou la tâche n'a pas été accompli comme il avait été demandé, si c'est le cas.

Je dois me souvenir. Tu dois te souvenir. Cette société, atteinte d'une maladie généralisée dont les symptômes sont le pouvoir, l'individualité, l'égoïsme, l'envie, l'ailleurs, assouvis à coups de mensonge, en portant le masque, que seuls quelques humains refusent de porter, doit se souvenir.

Nous devons nous souvenir des mots et des gestes qui doivent servir à transmettre nos valeurs à nos enfants. Il faut pour cela connaître ces valeurs, celles importantes, celles qui correspondent, qui s'harmonisent avec le message.

Aimer la paix est tellement plus doux dans mon cœur que haïr la guerre. L'image est si différente parfois quand certains mots différents sont utilisés pour exprimer une même idée, une même valeur.

Nous devons nous souvenir que l'exemple est ce qu'il y a de plus convaincant pour eux. Il faut, pour cela, sans hésiter, refuser de porter le masque, ou le laisser tomber, avant qu'ils apprennent à le porter eux-mêmes.

Souviens-toi de tes enfants, des enfants autour. Vois-les comme tu voudrais qu'ils soient, pour ce qu'ils ont de meilleur à offrir. Vois-les dans la vérité que porte le message.

L'HONNEUR

Dignité morale, fierté, courage, croyance, grandeur, mérite, marque d'estime, engagement, promesse.

Ces mots, tu les ressens ?

Dans ta vie de tous les jours, dis-moi, les ressens-tu comme étant tiens ?

Il y a déjà peut-être plusieurs pages où je ne te l'ai pas répété mais, les mots que je nous écris, imprègne-t'en non pas en te jugeant, mais dans l'honneur. Rends-toi hommage, fais-toi honneur, pour ce que tu fais bien, pour ce que tu fais dans ta vérité, dans la vérité. Pour le reste, ce qui ne vibre pas, ce qui est contre ta propre vérité, fais-toi un point d'honneur, mets tout en œuvre, pour l'honneur, de façon désintéressée, pour toi, afin de susciter ta réflexion jusqu'à ce que tu trouves ta voie.

Une fois que tu l'auras trouvée, que tu l'auras définie, défends ton honneur en respectant tes engagements dans cette voie de vérité, laquelle, je te l'ai déjà dit, n'a rien à voir avec la facilité.

Honore le miracle que tu es.

Honore la vérité, la tienne.

Honore le bien.

Traite-toi avec honneur, traite les tiens avec honneur, traite la vie avec honneur, traite Dieu ou ce en quoi tu crois avec honneur.

Chaque jour, je prends conscience de la vérité autour de moi et je prends conscience du mensonge ; je les vois, je les observe.

Chaque jour, je prends conscience de l'honneur autour de moi et je prends conscience du déshonneur ; je les vois, je les observe.

Prends garde de ne pas te laisser distraire par ceux qui parlent trop, trop fort, qui attirent l'attention parce qu'ils n'arrivent plus à se convaincre eux-mêmes.

Prends garde à ceux qui ne semblent plus pouvoir rester en place un instant et qui tournent en rond comme une poule à qui on a coupé la tête, parce que perdus dans leur mensonge, derrière le masque du déshonneur, qui se sont rendus incapables de se regarder en face.

Quand, dans la vérité tu as trouvé ta voie, qui tu es, dans l'honneur, ta dignité morale, ta conscience de l'honneur, fais en sorte qu'en toi, tu ressenties la paix, la communion de ta vérité avec celle du message en toi, celui de l'âme.

Quand tu prends un moment pour aider ton enfant, dans la patience, pour un devoir difficile ou pour conseiller avec attention ton adolescent à la veille d'une première sortie avec une compagne, moi, j'appelle cela l'honneur.

Quand tu as tout donné au travail et que tu arrives chez toi, peut-être exténué, et que ta conjointe a appris une mauvaise nouvelle qui la rend inquiète et nerveuse, plutôt que de l'embêter avec ta journée pour cette fois, tu lui offres plutôt de façon désintéressée d'aller relaxer dans un bon bain chaud pendant que tu prépareras le souper, j'appelle cela l'honneur.

Quand le matin tu te réveilles en remerciant la vie pour ce que tu es, pour ce que tu as, quand la douleur est vive mais que tu te lèves pour marcher ces quelques kilomètres ou pour réfléchir dans la nature, quand ta victoire est totale et sans contredit, mais que tu choisis de la célébrer dans l'humilité, quand tu vois les tiens réussir parce que tu as été là pour eux, quand ton œuvre est refusée et que tu oses la prochaine porte, quand tu prends du temps pour réfléchir à qui tu es, quand tu découvres quelle est ton œuvre, quelle est ta mission, quand ta bourse se vide et que tu donnes encore de ton temps, de tes talents, de ce que tu peux

encore partager, parce que tu peux voir encore la détresse autour de toi, j'appelle cela l'honneur.

Quand tout cela, quand tu poses des gestes semblables, quand tu les oses encore, moi, j'appelle cela l'honneur, j'appelle cela des gestes d'honneur.

Alors, si tu en es là, ressens.

Ressens ta fierté, ta dignité.

Entends leur réponse par les vibrations que tu ressens en toi. Alors, avec honneur, en ton honneur, je te rends hommage, je te remets un prix d'honneur, parce que, à ce moment de ta vie, tu honores le miracle que tu es, toi.

TA MAISON

Ta véritable maison ne sera jamais que ton âme, le sais-tu ?

Tu ne ressentiras jamais qu'une réelle satisfaction quand, dans cette âme, la paix l'habitera.

La paix de la vérité. Pure, difficile parfois, parce que, comme je te l'ai déjà raconté, cette vie n'a rien à voir avec la facilité. Une fois cette vérité acceptée, la paix s'installe lentement, sûrement, devient conviction puis certitude.

Une fois ton âme en paix, engagée dans cette vérité qui est originellement sa destinée, sa voie, son essence la plus pure, tu peux greffer autour ce que tu voudras qui fasse partie de ta vie.

Des personnes, des passions, des rêves, du matériel même, que tu auras formés à l'image de qui tu es, qui feront partie de toi.

Une famille, une maison, des loisirs, des voyages. Des amis, un jardin, des œuvres, des études pour toi ou pour les tiens.

Ton âme en paix fera en sorte que tu puisses saisir la valeur de ce qui l'entoure, de ce qui t'entoure. Elle te gardera en bonne conscience tant que tu la baigneras, que tu l'entretiendras dans la vérité. À son tour, te sachant fort de cette valeur, elle te guidera dans ton évolution. Ton évolution comme être spécial, miracle faisant partie de ce monde. Ton évolution, celle spirituelle. Elle te gardera dans la paix, même dans l'abondance, car il n'y a aucune honte à l'entretenir quand l'abondance se fait vérité parce

que, dans cette condition, l'abondance se reflète sur les autres autour.

L'abondance de l'âme est comme un jardin magnifique.

Quand les plans fournissent en abondance, tu peux nourrir davantage que les tiens.

Quand les fleurs sont si belles et si chargées, tu peux nourrir l'âme et nourrir les sentiments d'un autre autour qui a délaissé la sienne, son âme. Tu pourras peut-être même l'aider à la retrouver.

De même, quand la vérité remplit ton âme et qu'à son tour elle te guide dans cette vérité, quand tu as fourni l'effort qu'il y avait à faire, et que l'abondance te sourit, tu peux, tu dois, en asperger les autres qui en ont besoin. Il y a autant de façons de donner que de personnes sur cette terre.

Le monde, regarde-le, a besoin de toi, comme tu as besoin de lui. Il a besoin de ton œuvre, que tu la partages avec lui. Ça prend parfois si peu. Un sourire, un mot, une main tendue vers lui, une fleur, un geste, une visite, un appel, un peu d'épicerie dans un moment que tu sais difficile pour l'autre, un cadeau pour la fête d'un enfant dont tu sais que les parents traversent une période creuse, même si cet enfant ne sait pas que ce cadeau vient de toi.

Donner de façon anonyme renforce ta paix dans ton âme, la paix dans ta maison qui te fait l'apprécier encore davantage. Elle te fait être léger. Elle te fait compatissant pour la vie.

Donner du temps, de ton œuvre, une toile, un poème de ta main, une lettre, un livre, une sculpture, une bricole, de cette paix en toi, de toi.

Rappelle-toi un geste simple qu'on a posé pour toi, simple mais qui t'a paru si grand.

Rappelle-toi le visage de ton père quand il t'a dit comme il était fier de toi, ou la force de ses bras autour de toi.

Rappelle-toi ceux de ta mère.

Une lettre à ton attention, une photo qu'on t'a remise où tu étais photographié avec les tiens à ta fête. Ressens-le bien à l'intérieur.

Ta maison, ton âme, habite-la au point qu'elle t'habite entièrement. Dans la vérité, telle est son œuvre, son rôle pour toi.

Ton âme, je l'ai déjà écrit dans un roman, c'est une partie de Dieu qu'il a déposée en toi.

C'est ce qu'il y a de plus sacré.

C'est ce qui fait que tu sois un miracle, comme je te l'ai déjà dit aussi, peu importe ce que tu en fais.

C'est ton choix.

Ton unique choix, celui pour lequel tu ne pourras jamais rendre un autre responsable. Elle t'habite pour la vie, tu peux en faire ta plus grande force, ta plus grande et plus intense lumière, comme tu peux ne pas t'en servir et la mettre en veilleuse, mais elle est là et le sera toujours, quoi que tu en fasses.

C'est ton choix.

C'est la porte secrète de ta maison.

C'est la porte spirituelle.

Tout ce que tu es, tout ce qui te concerne, ce monde, en dépend.

Tout.

Les tiens, votre bonheur, ta maison physique, comment bien tu t'y sentiras, ton œuvre sur cette terre, tout.

Tout, car comment peux-tu savoir si le sourire que tu donneras ou ne donneras pas à une connaissance en la croisant lui sauvera ou non la vie ?

Comment peux-tu savoir que changera dans sa journée les mots *Je t'aime* pour ta conjointe ou ton fils, avant d'aller au travail ou à l'école ou avant de partir pour un rendez-vous ?

Comment peux-tu savoir si la carte d'anniversaire postée à un vieil ami ne sera pas sa dernière ?

Tu dois garder la paix dans ton âme et l'entretenir, qu'importe si quand tu poses un geste, il n'y a pas de retour. Laisse Dieu être en dette envers toi. Laisse-lui une chance jusqu'à ce prochain geste que tu poseras qui sauvera peut-être la vie à un de ta race, de la nôtre. Laisse-lui cette chance.

Un jour, tu sais, il y a déjà plusieurs années, quelqu'un m'avait demandé un service qui ne me plaisait pas du tout par

manque de temps. J'avais eu une grosse journée avant d'aller en stage de formation en soirée. Un collègue qui avait promis à un autre de passer le prendre était dans l'impossibilité d'y aller. Comme j'étais très serré dans le temps et que je devais me déplacer sur plusieurs kilomètres pour me rendre à l'endroit prévu, sans compter le détour que j'aurais à faire et sans compter que je ne connaissais pas ce secteur où habitait cette personne que je devais prendre, je n'en avais pas la moindre envie, pourtant, j'avais fini par accepter. Infailliblement toujours à l'heure, il y avait dix minutes que j'attendais dans mon auto. Devenu impatient en voyant passer les minutes qui allaient tout droit me faire arriver en retard, j'allais partir quand l'intuition profonde de ne pas le faire me fit plutôt débarquer pour aller frapper à la porte. Sans réponse, je finis par croire que cette personne avait dû oublier et avait fini par trouver une autre solution pour se rendre à l'endroit convenu. Pourtant, encore une fois, j'essayai la poignée de porte, laquelle n'était pas fermée à clé. Je tentai un premier *Il y a quelqu'un ?* puis un autre. J'entendis un son plaintif provenant d'une pièce. Quand j'avançai encore un peu, je la découvris étendue sur le plancher. Cette personne avait tenté de se suicider et je l'en avais sauvé de justesse.

Pourquoi ?

Une réponse, j'en suis persuadé.

Une réponse, un signe, pour m'inciter dans cette voie que j'ai choisie.

Une réponse, un signe, qui m'aiderait à poursuivre, à m'inciter dans cette réflexion continue que c'est ma vie.

Une réponse qui, aujourd'hui, m'aide encore à aider les autres, à t'aider toi, je l'espère aussi.

Une réponse qui me rappelle sans cesse ma vraie maison en moi, cette maison qui m'habite et que j'habite, cette maison, mon âme, celle que Dieu a déposée en moi.

Cette maison d'abondance pour moi, pour les miens, pour ce monde, parce que j'ai fait ce choix, ce choix que chacun de nous a, que tu as, que je souhaite que tu utilises de toute ton âme, que ce choix soit ta maison.

Cette maison, je la fais discrète, je t'en parle en effleurant ces bases, pour t'en donner une idée, t'en transmettre le goût, l'envie de vouloir en habiter une semblable, *meublée* pour toi, à ton goût, à la convenance de ton message. À la convenance de qui tu veux être, une personne à qui je parle comme si elle était ma meilleure amie, que j'invite un peu, par mes mots, dans ma maison.

L'ESPOIR

Du plus lointain souvenir de mon enfance, dans un tourbillon qui semblait constamment vouloir m'entraîner vers le fond je ne savais pas encore pourquoi à ce moment, j'ai toujours gardé espoir.

C'était comme incrusté, fondu en moi, j'en étais habité. Pourtant, combien de fois ai-je eu l'intention de tout abandonner ? Quelque chose, un sentiment certain même à cet âge de l'adolescence, me rappelait que ma vie ne pouvait pas toujours être aussi triste, ne pouvait pas qu'être cela.

Dans mon mal-être, le don de soi, à cause sans doute de l'espoir en moi, m'était naturel. Je me surprénais souvent à aider les autres dans leur misère qui me faisait oublier la mienne, tant, que le monde autour ne devinait pas ma souffrance.

Puis il y a eu cette facilité pour l'humour, la naissance d'un frère, le goût pour la campagne, puis tout s'est écroulé de nouveau quand on a voulu m'éloigner de ce qu'étaient devenues mes passions.

J'ai voulu abandonner et je me suis réveillé dans ce lit blanc aux odeurs fades d'un hôpital. Dans ce tourbillon insensé, ce monde inhumain, automate, je me suis rappelé la main qui avait tenu la mienne dans cette ambulance dans laquelle on m'avait transporté.

Cette main, qui ne connaissait pas la mienne mais qui pourtant avait fait preuve de compassion.

Cette main, dans laquelle il y avait une âme, et qui, sans le savoir, m'avait redonné l'espoir, une vie aussi.

Cette main avait servi de modèle à la mienne et lui avait rappelé que, peut-être moi aussi, j'avais sauvé une vie, des vies, sans le savoir, parce que j'avais moi aussi eu de la compassion pour les autres.

Cette main m'avait donné le goût d'essayer encore.

Seul là-bas, dans ce monde déshumanisé, je me suis souvenu de ma race, de l'humain, du message. Plutôt que de juger, j'ai cherché à comprendre leur froideur, leurs mots sans vie, leur indifférence.

Seul là-bas, j'ai compris qu'on doit d'abord pouvoir s'aider soi-même pour pouvoir aider les autres. Puis on aide les autres pour s'apercevoir qu'on est en train de s'aider soi-même. C'est le cycle de la vie.

Puis j'ai compris qu'il y aura toujours un autre pour tenter de nous éloigner de nos passions, par envie, par jalousie, par simple méchanceté, parce que le mal ronge en s'égarant, en s'éloignant de sa vérité, parce qu'il y aura toujours quelqu'un qui portera le masque.

Puis j'ai compris qu'il y en aura toujours un autre pour nous aider à vivre nos passions, pour le bonheur, pour l'excitation de pouvoir aider, pour le plaisir, par compassion, par amitié ou par amour, pour remercier la vie, par bonté, par gratitude, pour l'espoir.

Pour l'espoir.

Dans ma compréhension de la vie, pour la force que représente la vie, je ne laisserai jamais la masse du désespoir vaincre. La victoire est pavée d'espoir et l'espoir mène à la victoire. La vie est synonyme d'espoir. L'espoir est le bien. L'espoir est la vérité.

J'ai vu trop d'hommes étirer la jambe non pas dans l'intention de se lever enfin, mais pour faire tomber l'autre qui, lui, marchait pour l'espoir.

J'ai vu l'homme, perdu dans le désespoir, rabaisser son enfant devant les autres, écraser ses rêves légitimes l'un après l'autre, vouloir lui arracher à froid ses espoirs.

J'ai vu l'homme me raconter que l'autre, complètement déformé, assis dans un simple fauteuil orthopédique et retenu par des courroies afin qu'il ne tombe ni ne se blesse, n'était plus qu'un animal sans sentiment, et je l'ai vu, l'homme, lui faire ingurgiter sa nourriture à grands coups de seringue sans lui laisser le temps d'avaler jusqu'à ce que je lui enlève des mains pour le nourrir moi-même.

J'ai su l'espoir en lui, quand moi, qui ne le connaissait pas mais qui savait qu'il était de ma race, j'avais eu de la compassion pour lui. Comme la main qui avait tenu la mienne, j'ai tenu la sienne. Puis, par ce geste, comme moi j'avais repris espoir, j'ai vu l'espoir en lui par les larmes de cet homme *oublié* des siens qui coulaient sur son visage, et j'ai senti la force de l'espoir par sa main qui serrait la mienne. J'ai entendu l'espoir par les sons qui s'échappaient de sa bouche qui, sans qu'il puisse les transformer en mots, voulaient remercier l'autre, moi, qui ne le connaissait pas, mais qui le savait homme avant tout.

J'ai vu des gestes de lâcheté, d'une lâcheté innommable, dans cette vie. Je dois t'avouer qu'il m'arrive de ne pas comprendre le pourquoi de tels gestes.

Pourquoi ce Dieu de bonté auquel je crois les accepte-t-il ? Est-ce pour me rendre meilleur encore, moi, pour me forcer encore à me lever, rester debout, et lutter, espérer ?

Peut-être. Mais pour chaque geste lâche, j'ai vu des gestes d'espoir, tant que je n'accepterai jamais d'abandonner ma race. Car, je te le redis encore, Dieu a déposé le bien et le mal en chacun de nous, il a déposé l'espoir et le désespoir, la compassion et l'indifférence, l'amour et la haine, l'honneur et le déshonneur, le mérite et le démérite, la gratitude et l'ingratitude, la vérité et le mensonge, puis, nantis de ces attributs, il nous a offert la vie en cadeau.

Mais pour vivre, je te le dis, je le ressens si fort, pour vraiment vivre cette vie, la seule option, la seule possibilité de vivre est de choisir le bien, l'espoir, la compassion, l'amour, l'honneur, le mérite, la gratitude, la vérité ; c'est notre seul espoir, c'est notre seul espoir.

UN AMI

Je ne te connais pas. Tu ne me connais pas sinon que par mes mots. Pourtant, si tu prends la peine de réfléchir, de pousser ta réflexion, de tenter de la comprendre, de la préciser, j'ai le sentiment en moi de pouvoir te traiter, te parler comme je parle à mes amis.

Un jour, je le souhaite, nous pourrons nous serrer la main avec la conviction qu'en t'ayant écrit, qu'en m'ayant lu, nous aurons appris tous les deux. Par mes mots, par ce que tu en auras traduit, pour le sens que tu leur auras donné de par le filtre que tu es, par ta réflexion, prolongement de mes mots mêlés aux tiens, à ton tour, sans doute, tu atteindras de toute façon celle d'un autre, d'une autre.

Un ami. L'amitié. L'affection. La sympathie. Le respect. Des affinités. La franchise. La sincérité. L'entraide.

Je suis certain que d'autres mots te viennent aussi.

Je suis certain qu'en lisant ces mots, quelqu'un est apparu dans tes pensées.

Quelqu'un qui a fait naître en toi un sentiment agréable relié à une amitié durable, nouvelle peut-être.

Quelqu'un qui a fait naître en toi un sentiment désagréable, relié à une amitié brisée, la perte d'un ami, peut-être.

Un ami.

Connais-tu ce sentiment d'être accepté, respecté par un ami ?

Tu as exprimé le peu de temps disponible pour cet ami, à cause de ta priorité ; ta famille, ton travail, ta passion, tes loisirs, tes raisons. Lui t'a dit : « Je comprends. On se téléphone quand tu peux. On s'écrit si tu veux. Si tu as besoin, je suis là ! »

Connais-tu ce sentiment de compter pour quelqu'un que tu respectes, qui compte pour toi ?

Tes vrais amis, tu devrais pouvoir les compter avec les doigts d'une seule main.

Il y a ceux de toujours.

Il y a ceux de quelques jours.

Il y a ceux que tu as perdus parce qu'ils ont préféré se retirer alors que tu les avais reconnus derrière leur masque, alors qu'ils ont préféré s'éloigner de toi pour continuer d'agir en imposteur.

Il y a ceux que tu as découverts alors qu'ils n'étaient pour toi que des connaissances, que des événements heureux ou malheureux ont rapprochés.

J'ai perdu des amis chers à mes yeux, qui se sont retirés aussi derrière leur masque. Non pas que je les avais jugés, mais en ne s'acceptant pas eux-mêmes devant le miroir que j'étais pour eux, ils ont même cru que j'imiterais leur comportement. Je pense encore à eux avec compassion. Beaucoup de compassion, et de regrets pour les événements partagés avec eux.

J'ai gardé des amis aussi. Des amis qui, parfois, n'ont pas voulu enlever le masque face aux autres, qu'avec moi seulement. Bien que je leur aie exprimé mon désaccord, je les accompagne sur le chemin de leur vie.

Savoir être un ami ne doit pas laisser place à l'hypocrisie. Si l'autre veut garder son masque, il ne doit pas croire que pour rester son ami je doive en mettre un. Jamais. En tant qu'ami, il est nécessaire d'exprimer mon désaccord si je sens que l'autre est en train de s'enliser. Je dois lui tendre la main avant que la boue n'entrave entièrement ses yeux. Le seul fait de tendre à l'autre notre main peut souvent le faire se ressaisir.

J'ai été fier pour mes amis, pour leurs réussites, leurs succès, pour ce qui les rendait heureux, pour ce qui les rendait fiers eux-mêmes.

Je les ai reçus chez moi pour partager un repas, pour partager des mots, en faire une conversation ; dans des instants de bonheur pour eux, pour les siens, dans des instants de peine et de souffrance.

Je les ai aidés de mon mieux et les en ai remercié lorsque eux m'ont aidé.

J'ai eu confiance. J'ai pardonné. J'ai été un ami. J'ai encouragé. J'ai prié pour eux, pour les leurs. J'ai célébré leur amour, la vie qui s'ensuivait parfois. J'ai partagé leur chagrin pour la perte des leurs, d'un événement déroutant.

Parfois même, avec l'accord de ma famille, je me suis rendu plus disponible pour eux parce qu'ils en avaient un besoin urgent.

Parfois même, j'ai été trahi par un ami.

Toi, mes mots te rappellent que tu as vécu les mêmes choses avec les tiens, n'est-ce pas ?

Mais tu dois te convaincre d'une chose. Si tu as été sincère envers toi, envers tes amis, si tu n'as pas porté le masque ou si tu l'as enlevé en cours de route, si ton âme te renvoie le message que tu as fait ce que tu devais faire, si malgré cela tu t'en veux encore, cesse de t'en vouloir, là, maintenant.

Peu importe ta foi, ta croyance, remémore-toi Jésus. Ami de tous davantage que toi et moi ne le serons jamais. De ses amis, de ses apôtres, de sa famille, des miraculés, des pardonnés, de ceux qui croyaient en lui plus que tout, de ceux qui l'ont perçu comme étant leur unique espoir, l'ont trahi. Lui. Le messager, porteur du message enfoui en chacun d'entre nous.

Toi, moi, nous n'y pouvons parfois rien. Le choix des autres ne nous appartient pas. Dans l'amitié comme dans l'amour, en t'engageant sur ce chemin, il y a un risque.

Je t'écris comme à un ami. Les mots de mon âme, que mes mains, que mes doigts tentent, excités, de noircir sur le papier, sont ma vérité au moment où je te les remets à toi. À toi de réfléchir à leur sens, de les ajuster à toi, à ce que tu es, ce que tu ressens.

Reçois-les telle une carte de souhaits de la part d'un ami.

Reçois-les avec la joie que procurent les mots qu'un ami a pris la peine d'écrire pour toi.

Reçois-les avec la conviction que de les écrire m'a aussi procuré la joie, m'a permis de me sentir un ami pour toi.

L'ENGAGEMENT

Est-ce que les mots promesse, pacte, parole, et serment te disent quelque chose ?

En connais-tu la teneur ?

Est-ce que ces mots, synonyme d'engagement, te font te redresser, fier et digne, activé, énergisé, excité par l'aspect solennel qu'ils doivent inspirer en toi ?

L'engagement.

As-tu regardé le visage de la femme, de l'homme, de l'adolescente, de l'adolescent, en face, dans le miroir, droit, le torse relevé, les épaules vers l'arrière, et prêté serment envers lui, envers elle, envers toi ?

Ce serment, t'a-t-il permis de ne jamais porter le masque ?

De l'enlever pour de bon ?

T'a-t-il fait découvrir qui tu étais ?

T'a-t-il fait réfléchir à tout ce que tu avais avant d'entreprendre ce voyage vers ce qui te manque ?

T'a-t-il fait trouver ta vérité ?

T'a-t-il fait découvrir tes valeurs, tes croyances, tes rêves, tes qualités, tes talents ? Les découvres-tu un peu plus chaque jour ?

Non seulement les découvres-tu, mais les mets-tu en pratique ?

Ta compassion pour toi, pour les autres, ton authenticité, ton humilité, ta discrétion, ton amour, ta bonté, ta générosité, ton unicité, les as-tu ressentis ?

Les ressens-tu chaque instant de ta précieuse vie ?

Tu sais où tu en es si tu es engagé.

L'engagement envers les tiens, ceux de ta race, de ton sang, envers les autres, ceux dans ta rue, ton village, ton travail, tes loisirs, les démunis, les malades, les plus âgés, ceux de ta ville, de ta province, de ton pays, ceux que tu visites, que tu côtoies, ceux de cette planète ; où en es-tu ?

Moi, j'ai vu, j'ai observé, toi aussi je sais, une partie de ces autres, une trop grande partie, ne pas s'engager, se traîner dans la honte de ce qu'ils avaient de pire à offrir, dans la honte de la médiocrité, de la bassesse, tels de vulgaires parasites, se gaver, se chicaner la part des justes, des engagés, demandant pitié pour la nullité qu'ils étaient devenus, pour ce qu'ils avaient dû payer afin d'éviter de s'engager, en proclamant à qui voulait bien l'entendre qu'ils n'avaient pas été chanceux, eux.

Mensonge. Masque. Mythomanie. Mortifère. Morne.

Je sais, tu sais aussi, j'ai vu les profiteurs de ce monde voler, piller, en plein jour.

Je les ai vus dépenser l'argent qu'ils s'étaient *procuré* sans le mériter, quémander à même le don prévu pour les plus démunis alors qu'ils en avaient largement à donner eux-mêmes.

Je les ai vus *laisser* leur progéniture à l'hôpital pour quelques jours sans donner de nouvelles, je les ai vus sangsues les jours avant l'héritage, je les ai vus envieux dans la réussite honnête des autres et moqueurs dans la leur, non méritée.

Je les ai vus abuseurs, menteurs, honteux, sans aucune dignité.

Je les ai vus. Tu les as vus aussi.

Respire un peu. Je comprends, j'ai eu mal moi aussi. J'ai manqué de souffle parfois, d'oxygène, à trop voir dans cette direction. J'ai voulu parler ; j'ai vu les coupables, je les ai entendus s'insurger. Je me suis senti seul parfois parce que ceux en qui je croyais, que j'avais cru engagés, se sont retirés, ont parfois porté le masque par peur de se faire pointer, pour ne pas se faire reconnaître.

Respire encore un peu car tu vois, si tu dois retenir une seule chose de ta lecture, de ta réflexion, de ce livre, une seule chose,

c'est que tu n'es pas seul ; tu n'es plus seul, tu ne le seras plus jamais si c'est ton souhait.

Je suis, d'autres sont, je l'ai appris, je l'ai vu, je les ai vus. Ils sont là, rares, tout autour de toi, engagés dans leur serment à faire bouger les choses, à faire l'action. Prends garde si tu penses parfois ne pas les voir dans leur discrétion, ce ne sont pas ceux qui parlent fort, ce ne sont pas ceux qui cherchent à tout prix à se faire voir, ce ne sont pas ceux qui se perdent dans la recherche de l'approbation tels des puits sans fond.

Regarde autour un moment, doucement, avec attention. Détourne ton regard un moment des bruits infernaux, des cris, des gestes odieux. Détourne-le.

Détourne-le et porte-le vers le sourire tendre de cette mère ou de ce père pour son enfant, écoute le son de sa voix, protecteur, fier. Écoute son chant.

Regarde cet autre embrasser tendrement, discrètement son épouse, avant d'ouvrir la porte pour elle.

Regarde leurs mains qui ne se laissent plus, qui ne se lassent jamais, et l'apaisement de l'amour dans leur visage.

Regarde cette jeune adolescente aider la dame à traverser, ou ce couple embellir leur jardin.

Regarde ces personnes d'un âge vénérable se raconter leurs meilleurs souvenirs, prendre plaisir à les partager.

Je comprends ton impatience parfois. Je la sais. Je sais ce qui la compose. Il faut nous rappeler une chose importante toi et moi. Je m'inclus sans gêne dans cette phrase. Je te l'ai déjà dit, il nous faut demander de l'aide parfois et, sois-en certain, cela n'enlève rien à la grandeur d'un homme. En m'incluant dans cette phrase, je m'aide. Il m'arrive encore bien trop souvent d'être impatient au point de passer à côté de ma vie et de celle des miens. C'est ce qui arrive quand on laisse l'incompétence des autres autour, leur paresse, qu'elle soit physique ou mentale, leur comportement insouciant, indigne, vulgaire, leur médiocrité, nous rendre impatient.

Je te donnerai un exemple. Je suis allé reconduire mon fils pour une leçon de planche à neige juste après le dîner, un des

choix de cadeaux qu'il avait demandé et reçu à sa fête. Quand j'avais téléphoné pour réserver plus tôt cette semaine, on m'avait demandé quelques précisions que je n'avais pas en mains. La personne au bout du fil s'est avérée être d'une gentillesse exemplaire, vérifiant même avec moi si j'avais eu des informations sur les cours pour débutants la première fois que j'avais téléphoné. « Non ! dis-je, un peu surpris. J'ai bien demandé s'il existait un forfait ou un spécial quelconque dans le cas qui se prêtait à mon fils, mais on m'a répondu par deux fois que non. » Je l'ai inscrit et, ce matin, j'ai téléphoné de nouveau, suivant un interminable processus de messages et de faites le 1, puis faites le 2, puis... pour donner les informations manquantes qui devaient faciliter les choses une fois sur place. Bien qu'on m'ait encouragé à arriver 45 minutes à l'avance, nous étions là une heure plus tôt, fort heureusement.

Nous avons pris place dans une rangée où il n'y avait qu'une seule personne à qui on répondait. Après vingt minutes d'attente, ayant remarqué que la préposée ne réapparaissait plus, je m'excuse en demandant à la préposée au comptoir voisin si elle savait pourquoi il n'y avait plus personne. Elle me répond : « Venez à ce comptoir, je vais vous servir. » J'explique que je ne veux pas prendre la place d'un autre qui attend, d'autant plus qu'à son comptoir, il est indiqué A à F. Je suis un G. « Aucune importance, me dit-elle, souriante, personne ne s'occupe des lettres. » Je regarde les gens à qui devrait être le tour, par politesse. Ils me font signe de passer, ce que nous faisons. J'explique le but de ma présence, content d'être enfin servi. La préposée m'explique : « Oh ! c'est la première fois. La première fois, vous devez aller à côté là-bas (en me montrant du doigt un comptoir où une file d'environ vingt personnes attendaient). »

Il y a tous ces gens qui stressent autour de moi, et il n'y a pas d'indication pour des gens comme nous pour qui c'est la première fois. Je sens mon impatience prendre le dessus. C'est un moment important et spécial pour mon fils. Je dois rester calme, me dis-je. Et si je dois attendre dans cette file, il sera en retard pour sa leçon. Je prends sur moi d'expliquer la situation à la préposée qui se dit

désolée, et qui m'invite à attendre un peu en retrait, m'expliquant qu'elle parlerait à l'autre préposée pour que nous soyons servis les prochains, ce qui fut fait. Ce n'était que le début cependant. Une fois le reçu en mains, il nous fallait passer dans un autre bâtiment pour prendre l'équipement fourni avec la leçon. Sans surprise cette fois, on nous avisa que l'équipement n'était pas prêt parce que nous n'avions pas donné les informations qui s'imposaient, ce à quoi je répondis de façon polie, mais avec une certaine fermeté, que j'avais moi-même laissé les informations.

Enfin, ce qui devait nous prendre entre dix et quinze minutes, de l'arrivée au centre de ski jusqu'à celle au point de rencontre où la leçon débiterait, nous en a pris une heure. Nous sommes arrivés pile à l'heure convenue, soit cinq minutes avant le moniteur, lui, en retard de cinq minutes.

Quand mon fils fut avec le groupe et que je le quittai, je revenais vers mon auto en regardant ce fouillis qui m'apparaissait à première vue total. Nous n'avions pas été les seuls à être victimes d'erreurs. J'avais même vu des parents payer pour un bloc de quatre heures de ski juste avant qu'ils n'apprennent que la leçon pour leur enfant avait été annulée. Le comble, c'est qu'on ne voulait pas les rembourser sous prétexte que la leçon avait été annulée suivant un événement hors contrôle.

Il y avait ces gens qui circulaient, comme perdus, autour de moi. Le ski est un loisir, une passion pour certains, pourtant, j'avais l'impression que personne ne prenait plaisir à être là. J'avais l'impression que cette activité ne devenait que l'extension d'une longue semaine de travail où stress et détresse cohabitaient.

Dans cet état de désolation, dans une presque impatience de ma part, je me suis redressé. C'est ce que je te demande à toi aussi, te redresser. Ne pas laisser cette désorganisation des autres, orchestrée par cette paresse et cette médiocrité, cette incompetence, détruire, démolir, conduire au désespoir des rêves, ceux de mon fils, ceux de ton fils, tes rêves, les miens, et ceux des tiens et des miens, ceux de cette jeune préposée qui s'était dit désolée et qui m'avait aidé, de celle au téléphone qui m'avait mieux informé, de

cette personne un jour qui m'a redonné vie, de ces nombreuses et trop rares personnes qui font avancer les choses, celles que je sais, celles que tu sais.

Rappelons-nous toi et moi : *ne jamais laisser cette masse engourdie autour détruire la vie. Elle est sacrée et elle nous est un privilège précieux.*

Tu sais, dans ma vie, parce que j'ai promis fidélité envers mon engagement, parce que je me suis *engagé* envers mon engagement, je me suis fait dire, reprocher même, que j'étais trop exigeant, pas assez tolérant. Quand j'ai demandé aux concernés ce qu'ils exprimaient par *trop exigeants* ou *pas assez tolérants* et qu'on a mis des images aux mots, j'ai compris.

J'ai compris que ces reproches les concernaient eux, de façon personnelle.

J'ai compris qu'on voulait que je sois moins comme si ou plus comme cela pour leur permettre à eux un moindre effort, un moindre engagement, pour leur permettre de ressentir moins de culpabilité.

J'ai eu mal parfois parce que ces gens qui m'ont dit, qui m'ont reproché, étaient des gens que j'appréciais, que j'aimais.

Je respecte les gens mais je ne tolère pas la paresse, ni la médiocrité, ni la vulgarité, ni l'indignité, quand ils prennent vie en toute conscience, en toute connaissance de cause. Quand on te manque de respect, tu dois réagir en te respectant. Tu peux rester poli mais ferme et dénoncer les comportements irrespectueux.

Souvent, la plupart du temps, tu remarqueras que ça fait du bien aux gens de les ramener à leur conscience. Ils deviendront souvent polis avec toi et certains te remercieront même.

Qui peut savoir si en eux naîtra alors le désir soudain de vouloir s'engager ?

Qui peut savoir alors s'ils ne feront pas tout à coup, parce que tu auras été sur leur chemin, partie des rares, ceux engagés ?

En écrivant ces mots ce soir, c'est un souhait cher à mes yeux, c'est un souhait que je ressens fort en moi, en parfait accord avec le message que je porte en moi.

C'est mon engagement. C'est celui que j'enseigne aux miens.
C'est celui que j'aimerais que soit le tien.

LE PRÉSENT

Sans vouloir faire de jeux de mots, vivre l'instant présent est le plus beau présent que tu es en mesure de t'offrir. Je t'ai déjà parlé du passé ; ne le renie jamais tant qu'il te sert à repérer ta route, à te rappeler d'où tu viens, afin de pouvoir apprécier de la manière la plus juste, la plus précise, ton instant présent.

Il n'y a qu'en sachant d'où l'on vient qu'on peut observer notre progression. En sachant d'où l'on vient, on peut se réajuster, réévaluer la situation, revoir nos besoins, ralentir ou accentuer le pas, prendre une pause même. Savoir d'où l'on vient permet de rehausser notre estime de soi, sinon cela permet de prendre une ou des décisions pour influencer sur notre avenir, à partir de cet instant présent.

Apprécier, vivre notre présent, c'est ne pas trop se préoccuper de ce qu'on n'a pas en s'occupant de ce qu'on a.

Le présent nous offre toujours la chance d'un nouveau départ.

Le présent nous offre aussi la chance de continuer ce qui a été commencé.

Le présent, le tien, le mien, c'est comme ce livre que j'écris ; je ne veux pas me préoccuper des thèmes qui ne sont pas encore écrits ; cela ne m'empêche pas de prendre des notes – pour préparer l'avenir – chaque fois qu'une idée me vient.

Le passé ; les thèmes dont j'ai déjà parlé, en les relisant, en m'en rappelant, me permettent de savoir où j'en suis, ils te le per-

mettront à toi aussi, je l'espère, d'ajouter, de préciser, d'explorer, de revenir sur certaines idées.

Le présent, ce thème sur lequel j'élabore ce soir, sur lequel j'écris des mots que je place dans un ordre, des mots qui, je le souhaite, sauront susciter ta réflexion, m'offre la chance de continuer ce qui a été commencé au cours des autres thèmes.

Le présent, pour moi, en cet instant, c'est ta réflexion future, dans un présent qui te sera tien.

LA MORT

Curieusement, quand je me suis décidé à écrire ce livre, après toutes ces nuits où je m'étais réveillé avec la conviction de devoir l'écrire, et que, quand je notais des idées de thèmes sur lesquels j'aimerais susciter notre réflexion davantage, celui de la mort est ressorti. Je m'étais fait la réflexion : « Je veux susciter une réflexion qui fera en sorte que celui, celle, qui lira mes mots, pourra donner et recevoir le maximum de cette vie, donner de la vie à la vie. Et me voilà qui veux parler de la mort. Ne sont-ce pas deux thèmes, celui de la vie et de la mort, si paradoxaux ? »

Je n'ai pas voulu rayer ce thème de ma liste avant d'y avoir réfléchi davantage. Il n'était pas apparu sur cette feuille par hasard, comme cette idée de livre, alors que j'écris des romans, ne devait pas être étrangère au message qui m'habite, à ma mission. Chaque séance d'écriture, je révisais ma liste de thèmes, en en rayant parfois un dont je parlerais avec un autre thème semblable, en en ajoutant aussi parfois un autre.

Celui de la mort est resté et, plus j'y réfléchis, plus la question suivante m'habite :

Peut-on réellement en arriver à comprendre tout le sens de la vie si on ne comprend pas tout autant celui de la mort ?

Je te parlerai de ce thème avec humilité, puisque je n'ai pas connu l'expérience d'être mort, bien que, comme je te l'ai déjà confié, je l'aie déjà vue de près.

Je te ferai part de certaines idées que j'en ai, qui réfèrent à certaines expériences, à certaines croyances.

Je ne te parlerai pas de la mort de façon négative parce que je ne crois pas qu'elle le soit. Pour moi, il s'agit davantage d'une étape, d'une transition, d'une normalité, d'une seconde occasion ou d'une continuité de croissance spirituelle.

Comprenons-nous bien, ni toi ni moi n'avons cette expérience de la mort, donc aucune preuve non plus de son *existence* sous une forme ou une autre. Mais, comme je t'ai déjà dit, je ne crois pas que la vie ne soit limitée qu'à une gigantesque mise en scène, un canular insensé. Je ne crois pas qu'il puisse en être autrement de cette continuité qu'on appelle la mort.

On m'a parfois demandé si je croyais au karma. Il faut faire attention de bien comprendre le sens que chacun donne à ce mot avant de répondre à cette question. Si le sens se rapporte au destin, comme le mentionnent certains documents, j'y crois, en précisant qu'il doit se limiter à cette vie physique et en précisant aussi que nous avons le pouvoir de l'influencer.

D'autre part, ma confiance en Dieu est profonde et ardente au point de ne pas croire qu'un tel Dieu pourrait *s'amuser* à nous faire revivre physiquement une ou d'autres vies pour régler nos comptes en ce qui concerne notre ou nos vies précédentes, sans même que nous nous rappelions ces vies.

Ma vision, ma compréhension, sont que nos jours ici-bas sont comptés et que nous devons profiter de chaque instant, et considérer chaque instant comme étant un précieux privilège. Je répète que je ne me veux pas négatif. Si tu as bien assimilé le sens de mes mots depuis la première page, tu comprendras que je m'évertue à les agencer de façon à ce que son essence ultime soit : *Donner le maximum à cette vie qui nous le rend au centuple. Lui donner tout ce que nous pouvons être. Nous donner cette chance. Remercier le Créateur d'avoir pensé à nous, de nous avoir fait son miracle et de nous avoir laissé le choix d'être bon, ainsi, d'en avoir tout le mérite. Le remercier du message contenu dans notre âme, et l'écouter afin qu'il nous soit notre meilleur guide.*

En choisissant d'agir de la sorte, avant de quitter ce corps, cette vie physique, vers la mort, la continuité de l'âme, nous avons la possibilité, avec nos mots, nos gestes, la mission entreprise, de transmettre aux nôtres, les miens, les tiens, ceux de ce monde, le goût de continuer, dans l'espoir.

Notre destin est compris dans le message ; passer à l'action en étant à l'écoute est la manière de l'influencer de façon positive.

La mort blesse ceux qui restent mais ne doit pas faire peur. La mort, si la vie est vécue, est mieux comprise.

J'ai vu la mort dans le visage de ceux qui s'étaient engagés et j'ai vu celle des autres ; elle est si différente.

La vie est si puissante, si ardente, que j'ai vu ces autres demander pardon au dernier souffle, et demander à Dieu de les accueillir. Nous ne devons pas nous préoccuper de la mort comme pour l'avenir, mais nous devons prendre la responsabilité de la préparer, comme une valise avant un voyage, mais dans ce cas, la valise contiendra ce que nous laisserons aux nôtres.

Quand je serai mort, quand tu le seras, quand notre corps ne sera plus, que l'âme se fera plus légère et qu'elle s'ajoutera aux autres afin de contrer les forces du mal sur cette terre, sûrement sous une autre appellation, celle d'un ange peut-être bien, une nouvelle mission nous sera donnée.

J'ai confiance.

J'ai confiance parce que malgré la confiance que j'ai envers l'humanité, je ne crois pas que nous pourrions y arriver seuls sans aucune aide *supérieure*, plus spirituelle. Je t'en reparlerai dans le thème portant sur le message.

La mort est la vie. La vie n'est que vie, sous une forme ou une autre. Un peu à l'image d'une chenille, dont le cocon laisse place à la beauté et à la grâce du papillon, avant qu'il s'envole. La mort n'est qu'un mot qu'on attribue à une étape de la vie. C'est ma compréhension.

LA VIE

La vie.

Ta vie.

Te quoi veux-tu qu'elle soit meublée ?

De qui ?

Est-ce ce qui t'entoure en ce moment ?

Qu'avais-tu demandé à la vie ?

Que lui demandes-tu ?

De quelle façon ?

As-tu demandé à être guidé dans la réalisation de tes désirs ?

As-tu attendu là, passif, ou as-tu poursuivi ton chemin dans l'espérance, en donnant ce que tu avais déjà à ta portée ?

Si tu mets un pommier en terre, que tu lui offres la vie, le temps qu'il te donne ses premières pommes, tu ne dois pas rester assis à attendre. Une fois ses soins quotidiens donnés, tu t'occupes à autre chose.

Tu as un désir, tu le sèmes dans ta tête, tu le désires, tu l'imagines déjà se réalisant, jusqu'à le sentir vivre en toi, le ressentir comme s'il faisait partie de ta vie.

Puis, un jour, pas toujours celui qu'on avait prévu, mais un jour, il prend naissance dans la réalité.

J'y crois. Tu dois y croire.

Un jour, parce que j'avais désiré, j'ai atteint mon rêve, puis d'autres.

Certains rêves, dans notre vie, sont des rêves pour jusqu'à la fin, qu'on veut vivre jusqu'à la fin. Nos enfants, celle qu'on aime, une famille unie, un jardin, un loisir, la sécurité de sa maison, des amis, un métier qu'on veut refaire chaque jour, des voyages.

Certains rêves, dans notre vie, sont des rêves qu'on avait d'abord cru vouloir pour jusqu'à la fin, mais qui se sont avérés temporaires, qui n'ont servi que de tremplin vers d'autres rêves qui, sans être nécessairement plus grands, nous convenaient mieux à une époque de notre vie.

Est-ce que la vie t'a apporté tes rêves ?

As-tu fait ce qu'il fallait ?

Sais-tu la vie ?

La ressens-tu couler en toi ?

Cela s'apprend. La vie s'apprend. Tu peux apprendre à apprendre la vie, à la vivre.

Dans ce monde, dans cette vie, que le monde fait bien trop insensé parfois, ce monde a besoin de toi plus que jamais, crois-moi. Il a besoin de toi pour le réveiller, pour susciter sa réflexion, pour lui montrer que toi, tu te lèves, debout, chaque matin pour encore faire ce qu'il y a à faire, pour toi, pour lui, pour nous, pour la vie, parce que tu y crois. Tu es en droit d'attendre tout ce que tu veux de la vie, tant que tu lui donnes tout ce que tu peux.

La vie n'est pas facile, rappelle-toi, je te l'ai déjà dit. Pourquoi vouloir se compliquer inutilement la vie en s'acharnant à croire le contraire ?

Mais la vie, quand on l'a méritée, prend tout son sens. Quand tu fais ce qu'il y a à faire, que tu vibres avec ton message, celui déposé en toi par celui-là même qui t'a donné ta vie en cadeau, tu peux l'apprécier, la ressentir en toi, et la voir autour de toi.

Tu peux la voir dans ton propre visage quand tu te regardes. Dans le visage des tiens, dans la chaleur de ce qui te sert d'abri, dans la beauté d'une fleur, dans le calme de la nature, dans un livre, dans une musique. Tu peux la voir là où tu veux qu'elle soit. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la vie, malgré le chaos auquel les autres veulent nous faire croire, qu'ils disent être normal, sans

retour, celui autour, ce chaos qui nous entoure, on peut réussir à la voir tant elle est intense.

Mais la vie, rappelle-toi toujours, elle n'est pas facile, elle est même difficile. C'est pour cette raison qu'il y a si peu d'élus qui savent sa valeur.

Un enfant tombe et se relève aussitôt parce qu'il n'a pas de temps à perdre, qu'il n'a pas cette conscience de la facilité.

Une fleur se couche sous la pluie intense pour aussitôt retrouver son éclat sous le rayon du soleil, comme l'arbre plie sous le vent pour se redresser.

Une femme respire de toute sa force pour donner naissance à l'enfant, l'orage fait rage pour laisser place au calme du ciel bleu. Toi, qu'en fais-tu de ta vie ?

Qu'en feras-tu de ta vie ?

Seras-tu l'un de nous, rares, à la vivre, quoi qu'il advienne ?

Elle n'est pas facile, je te le dis encore. Mais j'aimerais t'en convaincre ; vis ta vie.

Il y aura des matins, je les sais, où il te faudra te rouler par terre hors de ton lit tellement de courage il te faudra.

D'autres, je les sais aussi, tu te réveilleras bien avant le son de ton réveil tant tu seras excité par tes projets.

Il y aura des jours où l'énergie semblera te manquer, d'autres où tu auras peine à t'arrêter tellement tu en seras chargé.

Tu as déjà lu le thème où je te parlais d'engagement. Engage-toi dans ta vie, entièrement.

Je te fais le pari que parfois, comme moi, tu pleureras encore.

Je te fais le pari que parfois, tu riras de toute ta force.

Je te fais le pari qu'en faisant l'effort de vivre ta vie, un jour, tu te découvriras une grandeur et un courage que tu ne te savais pas encore.

La fierté et une estime de toi, telles que tu n'as jamais connues, viendront t'envelopper doucement. Un jour, tu t'assoiras le temps d'une pause, et, le temps d'un clin d'œil sur ton passé, tu réaliseras tout ce que tu auras fait, l'œuvre que tu auras accomplie. L'émotion sera si grande que tu ressentiras sûrement la chaleur des

larmes sur tes joues. Tu te demanderas peut-être alors pourquoi tu n'as pas commencé cette œuvre plus tôt. À ce moment, n'aie pas de regrets, aucun.

Vois et continue l'accomplissement de ton œuvre.

Pense alors à ceux qui, parce qu'ils te verront te débattre dans la réussite de ta vie, auront le goût de faire comme toi.

Pense alors à ceux à qui tu auras sauvé la vie.

Pense à la tienne.

Pense à la vie.

LE PARDON

Pardonner.

Je ne sais pas les frontières de ce mot pour ce qui te concerne.

Je ne sais pas où tu en es avec le pardon.

Je ne sais pas si, parce que tu n'aurais pas eu l'humilité et le courage de pardonner, tu vis dans l'amertume et le regret, dans la douleur et la maladie, la colère, le ressentiment, l'espoir de vengeance même, ou si, au contraire, tu as pardonné, pour te retrouver sur une route où l'apaisement et la sérénité, la sagesse et le sentiment d'avoir fait ce qu'il y avait à faire font vibrer de nouveau ton message, de toute sa force.

Je ne sais pas.

Pardonner.

Quand j'étais un jeune enfant, moi, à l'âge de neuf ans, le jour de mon anniversaire de naissance, j'ai perdu ma mère, décédée des suites d'un accident. J'ai passé une grande partie de mon adolescence chez mes grands-parents en étant surprotégé. Chaque geste qui était posé à mon égard l'était avec un message en arrière-fond : « Ne touchez pas à cet enfant, ne lui faites pas de mal, il a perdu sa mère. Vous n'avez pas le droit de lui faire mal encore, de le blesser davantage. »

Sans le vouloir, et surtout, sans méchanceté, mes grands-parents avaient rendu jusqu'à un certain point ma mère responsable de mes comportements, des comportements de ceux de mon entourage.

Sans le vouloir, et bien que j'aie été un enfant sage, trop peut-être, même si je considère que j'ai été aussi un enfant responsable, le message qu'ils me rendaient était que je n'avais pas à l'être, puisque j'avais une excuse toute prête ; ma mère était morte.

D'une manière douce, insidieuse, j'ai de manière inconsciente, la plupart du temps, gardé cette habitude préjudiciable jusque vers 22 ans.

J'étais assis une nuit au travail, au moment d'une pause et, comme un éclair, j'ai tout compris, j'ai pris conscience de l'ampleur démesurée de ce comportement nocif, d'un seul coup. J'avais l'impression de me sentir responsable, comme si, par cette attitude, je l'avais, cela même si ce n'avait pas été conscient, empêchée, retenue, de vivre sa mort, retenue de donner cours à sa nouvelle mission.

Je prenais conscience que je venais de vivre presque quinze années entre deux identités, entre moi et la peau d'un autre garçon.

Heureusement, je ne me suis pas arrêté à 23 ans. Cette prise de conscience m'avait donné la poussée qu'il me fallait. Je sais, j'aurais pu m'écraser et m'apitoyer sur mon sort, mais il y a plutôt eu à partir de ce moment précieux de ma vie une énergie nouvelle en moi, divine même.

Ma vie jusqu'alors n'avait pas été très heureuse. Mais cette force, cette vitalité récente, ont renouvelé en moi une détermination sans mesure à la grandeur de ce qu'avait été mon rêve de posséder la ferme paternelle et de le vivre avec cette jeune femme violoniste.

Le soir, quand je me retrouve seul, j'en profite souvent pour écrire quelques pages. Ce soir, je t'écris, assis à ma table. La lumière est douce, tamisée, et j'ai allumé une chandelle comme je le fais souvent, juste à côté, puis une autre sur une petite table de mon salon qui me fait face. Sur celle-ci se trouvent une photo de mes parents dans la vingtaine que j'ai toujours gardée, et d'autres, de mes enfants, auxquelles s'ajoutent de petits encensoirs décoratifs et une petite fontaine d'eau qui fonctionne à l'aide d'une

pile, que mes enfants m'ont donnée en cadeau à l'un de mes anniversaires.

Près de moi, il y a une feuille pour ce moment où une idée me viendra et sur laquelle je la noterai. Il y a deux dictionnaires et un merveilleux bouquet de marguerites qui commence à peine à défraîchir, que j'ai acheté il y a déjà plus de trois semaines pour décorer la table lors de l'anniversaire de naissance de mon plus jeune fils.

Entre le chandelier noir dans lequel une bougie bleu foncé m'offre la beauté relaxante et inspirante de sa flamme, et le vase dans lequel le bouquet de marguerites trempe ses tiges, une trentaine au moins, lequel m'inspire tout autant qu'il m'étonne par sa longévité, j'ai placé une photo, précieuse, qui me donne de l'espoir et, aussi, beaucoup d'inspiration.

Ce soir, je t'écris quelques mots, peut-être irai-je jusqu'à quelques pages, à propos du pardon.

As-tu, toi, des choses à pardonner, à te faire pardonner ?

Vis-tu une certaine amertume ?

De la colère ?

Une douleur, une souffrance constante, trop douloureuse, bien trop, qui te semble infinie ?

Vis-tu avec une sombre idée de vengeance ?

Crois-tu qu'elle saurait te libérer ?

Le crois-tu réellement ?

Je ne sais pas, toi, je ne sais pas.

Ta douleur, ta souffrance, la sais-tu t'habiter ou as-tu réussi à t'en libérer, sincèrement ?

Tu te souviens au début de ce livre que je t'écris, je t'ai dit que je m'adressais à toi comme à mon meilleur ami. Accorde le genre pour que mes mots s'adressent à la bonne personne, sans équivoque, que tu sois un homme ou une femme, jeune ou âgé, qui que tu sois. Prends mes mots sans trop penser qu'ils viennent d'un homme mais plutôt, prends-les comme un message de quelqu'un qui ne veut que ton bien.

Tu sais, moi, j'ai mes croyances, j'ai mes valeurs. Je crois que l'amitié entre un homme et une femme est une chose très rare. Il

y en a toujours un des deux qui désire plus que l'autre, et cela peut s'avérer être un jeu dangereux le jour où l'un des deux traverse une mauvaise passe. L'amitié précieuse peut chevaucher sur une route sinueuse où les sentiments s'entremêlent jusqu'à se mêler complètement, se perdre même un instant, créant une situation hasardeuse, conflictuelle. Comme je t'ai dit, l'amitié entre un homme et une femme pour moi est une chose d'exception.

Je te parlais de la douleur, de la souffrance, de l'idée de vengeance.

As-tu vécu un jour, récent ou lointain, une trahison ?

Une trahison de la part d'un ami, d'un proche, une trahison qui te serait venue de la personne que tu aimais entre toutes, pour laquelle tu aurais même donné ta propre vie sans hésiter ?

Une trahison qui te serait venue de la part d'une personne avec qui tu t'étais engagé dans ton plus grand rêve, et qui t'avait fait la même promesse ?

T'es-tu réveillé en pleine nuit dans ce lit vide de celle que tu chérissais, croyant avoir fait un mauvais cauchemar, pour t'apercevoir que tu en faisais partie ?

As-tu erré, vide de toi, mais rempli de colère et de ressentiment, dans le seul but de tenter d'être pour ceux qui t'entourent, tes enfants, et de vaquer à tes tâches en cachant tes yeux trop rouges et te faisant des plus discrets ?

As-tu cherché à comprendre ce qui ne se comprend pas ?

As-tu maudit l'autre ?

As-tu même pensé que la seule chose qui saurait te libérer de ta souffrance aurait été de voir mourir l'autre ou de la voir souffrir ?

As-tu pensé que tu deviendrais fou en continuant ?

As-tu eu peur ?

De toi ?

Des pensées qui hantaient ton esprit ?

Sois honnête, pour toi.

Pardonner.

Je ne sais pas où tu en es.

J'aimerais susciter une réaction en toi. Cette histoire que je t'ai racontée à mon sujet au début de ce thème, j'aimerais la conclure en te disant d'où m'était venue cette énergie : elle m'est venue du pardon, j'en suis certain. J'avais passé une grande partie de mon adolescence chez mes grands-parents qui, bien que je les aie aimés énormément, et bien qu'ils m'aimaient aussi, n'avaient pas besoin de moi dans leur vie de retraités.

Je le dis en toute humilité. Les grands-parents sont toujours heureux d'avoir la visite de leurs petits-enfants, pas de vivre avec, pas d'en avoir la charge, la responsabilité. Ils ont eu leur temps pour ces choses. Ils sont à une autre étape à ce temps de leur vie, en ce temps de conclusion.

Puis il y a eu d'autres événements malsains, certains qui ne méritent plus qu'on en parle, effacés ; il y a eu la perte d'un rêve, une passion, cette ferme que je désirais tant, qui était devenue le centre de ma vie.

Il y a eu l'éloignement de cette jeune femme violoniste que j'aimais et à qui je n'ai jamais osé dire tout le mal qui m'habitait par peur de lui faire peur, et l'éloignement de certains des miens.

Il y a eu et il y a eu et... j'avais mon vécu, mes histoires qui auraient pu me suffire à vivre dans l'amertume et la colère pour très longtemps, le reste de ma vie.

Pourtant, cette nuit-là au travail, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais en même temps que je prenais conscience de toute ma vie, de toutes ces dernières années, j'ai pardonné.

J'ai pardonné.

Je crois sincèrement que j'ai « simplement » pardonné.

Ce matin-là, je me souviens, j'étais sorti excité, convaincu de ce qui viendrait. Mon idée était faite. Je t'ai déjà raconté l'histoire de mon retour aux études au cégep, alors que je n'avais même pas de secondaire, et de tout le reste alors qu'on essayait sans cesse, et sans méchanceté, de m'arrêter.

Pardonner. Sont venues plus tard d'autres souffrances, d'autres douleurs, abominables, sans pitié. La trahison, je sais. Le

désengagement de l'autre, je sais. L'indifférence de l'autre, je sais. Sans aucune excuse, aucune, je sais aussi.

Nos douleurs, la tienne et la mienne, même dans notre unicité qui nous est propre, nous savons toi et moi la profondeur de son entaille, dans l'attente infinie qu'elle retire sa lame afin que se referme la plaie, afin que vienne le répit.

Pourtant, depuis cette trahison d'il y a quelques années, le pardon pour l'autre est récent pour moi.

Pourtant, cette lame qui me tordait de douleur, j'avais voulu la retenir parce qu'elle était la seule chose qui me retenait encore à l'autre que j'avais tant aimée.

Dans ma souffrance, il m'arrivait de confondre douleur et amour. Puis je me suis regardé, armé de tout mon courage, et je me suis demandé le bénéfice que m'apporterait son geste si elle venait s'excuser, enfin, si elle venait me demander de lui pardonner.

As-tu vu, toi, l'autre s'enliser dans un monde qui n'est pas le tien, qui ne saurait jamais l'être, celui qui porte le masque ?

Dans ce monde d'immoralité, de facilité, déchu, de m'as-tu-vu ?

As-tu ressenti le mal indescriptible de devoir te séparer de l'autre alors qu'elle avait été partie de toi ?

Un jour vient où tu dois décider de vivre encore, offrir au monde le meilleur en toi, ce qu'il t'est presque impossible dans la douleur.

Un jour vient où tu dois réaliser qui est l'autre, qui tu es, toi. Accepter ta vulnérabilité dans ta grandeur.

Un jour vient où l'on doit penser au pardon.

As-tu déjà pensé que ce qui t'éloignait du pardon, que ce qui te retenait, était le fait qu'en pardonnant tu coupais définitivement le lien, le dernier ?

As-tu même pensé que tu ne pardonnerais pas parce que tu croyais qu'en posant cet acte de courage, c'était comme accepter les gestes que l'autre avait posés à ton égard, quels qu'ils soient ?

Sais-tu ce que j'ai appris sur le pardon ?

Quand tu pardonnes, tu n'as pas à accepter le geste de l'autre, tu ne guéris pas la douleur d'un seul coup, quand tu pardonnes, tu arrêtes l'hémorragie. Tu permets que cesse lentement, graduellement, toute emprise de l'autre sur toi. Tu ressens le poids se faire moins lourd, lentement, sûrement, jusqu'à ce que tu arrives à pouvoir respirer un grand coup, puis un autre.

Dès ce moment, tu peux apprendre beaucoup sur toi, tu peux grandir encore. Tu pourrais même réaliser un jour qu'il y avait une raison à tout cela, ou non.

Et si la douleur se fait sentir encore, trouve un moyen, un autre encore. Dans ta pensée de l'impossibilité d'oublier, crois que le pardon, lui, est possible. Accroche-toi à cette idée. Tu peux demander de l'aide d'en haut, de l'aide de ce en quoi tu crois.

Marche, cours, joue de la musique ou écoutes-en, téléphone à un ami, à quelqu'un qui te tient à cœur, prie, écris, fais une activité qui te plaît.

Essaie l'humilité. Rappelle-toi l'Homme sur la croix. Peu importe tes croyances, rappelle-toi cet Homme, qu'on dit fils de Dieu. Trahi par ses disciples, par ses amis, par ceux qu'Il avait guéris, jugé sous le seul coup de l'orgueil. Insulté, injurié, alors qu'en tant que fils de Dieu il aurait dû se montrer fort, il s'est contenté de porter sa croix pour y être crucifié, en « simple homme ».

Je ne sais pas tes croyances mais rappelle-toi ses paroles, elles vibrent en moi avec force, elles me font frissonner : « Père, pardonne-leur. Ils ne savent ce qu'ils font. »

Tu te rappelles ta douleur, insupportable, infinie, tu la ressens ? Je ressens la mienne, en train de disparaître lentement, afin que guérisse la plaie. En te rappelant la tienne, essaie d'imaginer la Sienne, à cet Homme sur cette croix. La douleur mentale de la trahison jumelée à la douleur physique, insupportable aussi, infinie. Et, contre toute attente, de celui qu'on croyait faible tout à coup, de celui qu'on croyait imposteur, simple homme sans Dieu pour lui venir en aide, un geste, des mots impossibles dans de telles circonstances : « Père, pardonne-leur. Ils ne savent ce qu'ils font. »

Je ne sais pas pour toi, mais moi, il m'arrive de prier, en écoutant avec attention les mots avec mon cœur, avec mon âme. Je me sens plus près de ce fils de Dieu que je ne l'ai jamais été. Je me sens près de Lui comme je ressens mes propres fils.

Moi, quand je repense aux mots prononcés sur la croix, aux derniers instants qui n'étaient que le commencement, le pardon prend tout son sens. Il me demande courage et force, il me demande amour pour qui je suis, mais quand je repense à ce Sauveur, Il me permet l'espoir et me donne les ressources et me permet d'être humble dans le pardon.

Je me suis arrêté un peu pour réfléchir, observer la flamme droite et fière de la bougie. J'ai parlé avec mes fils tantôt, au téléphone, qui sont chez leur mère ce soir. Demain, ce sera avec ma fille.

Chaque jour que la vie me donne, je demande à être guidé afin de leur donner le meilleur, de les préparer pour le mieux, de leur apprendre à réfléchir, à susciter leur réflexion.

Chaque jour, chaque seconde, chaque instant de ma vie, je ressens l'amour que j'ai pour eux, qu'ils ont pour moi. Chaque instant, ma vie de père est comblée. Le pardon fait son chemin en moi, et je suis sincère avec toi. Je sais que c'est le chemin que je dois suivre, le seul, pour moi.

Mais ce soir, je ressens le vide de l'autre. Il y a cette musique que j'entends, classique. J'aimerais encore me lever pour aller vers elle en lui offrant ma main pour l'inviter à danser. Je me souviens qu'un jour, d'autres aussi, je l'ai fait. Je me souviens qu'elle me regardait, avec tant de bonheur dans ses yeux. Elle se levait et s'appuyait sur mon épaule en me rappelant sa promesse, celle d'une vie et bien davantage j'avais cru.

Je regarde encore cette flamme. C'est si curieux qu'elle se dresse ainsi. Parfois les flammes sont si instables qu'elles semblent sauter, laissant s'échapper une petite fumée noire. Pas ce soir. Ce soir, elle semble faire partie de mon message. Me convaincre que le pardon est ma voie, ma paix, mon calme.

Je ne sais pas pourquoi un jour l'autre m'a fait cette promesse

en sachant qui j'étais, en sachant que je ne porterais jamais le masque. Je ne sais pas.

Mais le pardon est ma voie, et je m'accroche à cette idée, je m'y accroche avec espoir. Je veux cesser de marchander, de jurer que j'étais le sien, je veux que cessent les nuits sans sommeil et sans fin.

Ce thème, je veux le terminer avec des mots que tu comprendras, je l'espère, sans penser que je me fais faible. Ce thème, je veux le terminer avec un souhait ; celui de vivre à nouveau ma vie comme un homme complet et de nouveau connaître l'amour, un jour, pour une femme, d'être heureux auprès d'une femme.

Un jour, je veux me réveiller auprès d'elle et, en la regardant, en la ressentant, comprendre pourquoi, un jour, avant elle, il avait fallu pardonner.

Un jour, j'aimerais savoir que par mes mots, toi, tu as réussi à retrouver la paix, le calme, en pardonnant.

LA FAMILLE

Moi, quand j'en étais vers la fin de mon adolescence, en transition vers ma vie d'adulte, je m'imaginais, dans quelques années, épouser une jeune femme amoureuse, charmante, joyeuse, engagée, discrète, à l'image d'une jeune femme que je connaissais alors, et que j'aurais voulue mienne.

C'était une jeune femme qui jouait du violon d'une manière exceptionnelle. Une fois où j'avais assisté à un spectacle dans lequel elle faisait partie, lorsque c'eut été son tour et qu'elle eût joué les premières notes de sa pièce, le silence avait été total, pour la première fois de la soirée. Tous que nous étions dans cette salle étions tout à fait hypnotisés, envoûtés par les sons que laissait l'archet guidé par sa main, chaque passage.

Je n'y connaissais rien au violon, mais il n'était pas nécessaire d'en connaître quelque chose pour deviner qu'elle était de loin la meilleure ce soir-là. Quand elle eut terminé sa pièce, il y eut quelques secondes d'un silence encore une fois absolu, parfait, qui fut suivi d'applaudissements qui ne cessaient plus.

Ce soir-là, avant même cette démonstration de son talent, je la savais merveilleuse. Quand j'étais sorti de cette salle, sans même pouvoir lui exprimer ce qu'elle représentait pour moi, et la féliciter pour sa prestance, parce que ses parents s'opposaient à nos fréquentations, j'avais eu beaucoup de peine, mais je ressentais une grande fierté.

Le temps a passé, près d'un an, toujours en cachette, avec respect, jusqu'à ce qu'elle me téléphone un dimanche pour aller au cinéma. Je n'arrivais pas à le croire. J'avais eu mes dix-huit ans, et ma première auto, usagée, que je payais moi-même. Je m'étais fait beau pour elle. Était-il possible, enfin, que ses parents acceptent notre situation ? J'osai le croire, parce que moi je savais, je le méritais. À l'heure prévue, j'arrivai chez elle. Elle pleurait. J'avais deviné.

Je me souviens le mal, la rage qui m'habitait quand j'étais revenu chez moi. Le mal, la rage, parce que je savais que j'étais quelqu'un de bien et qu'ils n'avaient pas daigné me laisser une chance de me faire valoir. Nous nous sommes revus une seule fois par la suite, un bref instant. Je ne l'ai jamais revue, il y a maintenant plus de vingt-cinq ans. J'en ai voulu longtemps à ses parents ; ils avaient investi tous leurs espoirs en elle, en son talent, sa musique. Mon adolescence n'avait pas été facile ; peut-être dans mes yeux l'avaient-ils deviné.

Le décès de ma mère a fait en sorte que mon père s'est retrouvé seul avec trois enfants en bas âge, et disons que la chance a tourné du mauvais côté. Ça n'a pas simplifié les choses, j'avais vu en ma charmante violoniste tout l'espoir du monde.

J'ai fini par pardonner.

J'ai voulu laisser une chance au destin.

J'ai laissé momentanément de côté mes attentes en ce qui concernait la famille idéale, pour moi. D'une idée générale pourtant, elle n'avait jamais été différente. Une partenaire, une épouse, possédant les qualités que j'ai déjà énumérées, trois enfants que nous aimerions comme des fous et qui seraient notre plus grande fierté commune après notre amour, notre engagement, une ferme, qui nous donnerait la possibilité de jouir de la nature, tout en nous permettant d'être indépendants financièrement.

Plus de vingt-cinq années se sont passées, envolées, dont seuls mes nombreux souvenirs me prouvent leur existence. C'est une partie de ce que la vie m'a laissé de mes attentes, de mes espoirs, de ceux que j'avais à cette époque.

Mes rêves, la plupart, ont été remplacés par d'autres, parce que je n'ai jamais voulu abandonner cette idée, cette valeur de rêver encore. Une idée qui ne m'a jamais abandonné, c'est celle de la famille, ce qu'elle représente pour moi. Je me suis retrouvé seul voilà déjà trop longtemps, mais ma vision d'une famille me fait vouloir encore désirer vivre l'amour auprès d'une femme, un amour différent, certes, que l'amour qu'on porte à ses enfants, mais aussi intense, aussi noble, aussi engagé.

Je ne sais pas où tu en es, toi. Sais-tu l'amour d'une femme ?

Le vis-tu ?

Sais-tu l'amour pour tes enfants ?

Le vis-tu ?

Sais-tu l'amour pour tes parents ?

Tes proches ?

Cet amour si énergisant, si enraciné en nous, qui nous rend si complet. Sais-tu de quoi je parle ?

Connais-tu cet amour dont je te parle ?

Tu sais, moi, on m'avait bien averti, quand on me parlait de mes enfants alors qu'ils buvaient encore au biberon et qu'ils portaient la couche. On m'avait dit : «Profites-en bien avant qu'ils grandissent et que les troubles commencent ! Souviens-toi de ce que je t'aurai dit ! »

Des conseils de porteurs de masque. Conseils inutiles pour moi. Je t'en ai déjà parlé de mes enfants, des enfants aussi. Je recommencerais maintenant, n'importe quand. J'en aurais d'autres même, si je rencontrais une femme qui n'a pas connu ce privilège.

J'ai confiance en qui je suis, en mes capacités comme homme, même seul. Mais jamais je ne serais complet, jamais je ne serai complet sans une famille. Une famille, un homme – mari –, une femme – épouse –, des enfants. Ma source, mes racines ; l'énergie qui m'alimente.

UN RÊVE

Un rêve, un désir qui ne nous laisse plus, qu'on transforme en objectif, en but, étape par étape, page par page, jusqu'à sa réalisation.

Un rêve.

Tu en as ?

Dis-moi que tu en as. Ceux de quelques jours, ceux de quelques années, ceux de toute une vie. Il en faut des rêves. Des rêves qui nous excitent, nous motivent, nous passionnent, nous poussent à l'action, nous font avancer, nous permettent un répit et font oublier les masques qui nous entourent.

Nous devons rêver, acquérir cette habitude. Dans cette réalité que la vie nous offre, nous devons rêver, je te le dis. C'est ce qui nous permet de continuer, d'avancer, vivant.

Les rêves sont pour tout le monde, ils sont l'espoir, peu importe leur ambition.

Ce matin, alors que je me suis levé tôt pour écrire, avancer ce rêve – l'un des miens –, je pense à remercier pour ce que j'ai et à prier pour d'autres qui n'ont pas. À remercier pour mes enfants, pour les mots qui s'inscrivent sur ces feuilles blanches, pour ce déjeuner léger – c'est mon choix de santé, de vie – qui viendra après, pour ces quatre murs autour de moi, pour le sommeil reposant de la nuit qui vient de se terminer, pour la beauté des plantes qui mettent de la vie dans ma maison.

À prier, pour les enfants qui manquent d'amour, ceux à qui on veut faire croire que la présence d'un parent aimant peut se remplacer par une manette ou un téléphone, à prier pour ces enfants et pour les autres aussi qui pourront à peine se permettre quelque chose à manger – de santé, de vie – ce matin, à prier pour tous ceux qui ont oublié leurs rêves, qui les ont mis de côté de façon volontaire souvent, à prier pour les malades – qui le sont devenus souvent pour avoir mis leurs rêves de côté –, à prier pour ceux qui sont dans le besoin, quel qu'il soit.

Ce matin, je me remercie moi-même d'avoir appris à rêver. Plusieurs de mes rêves se sont réalisés, d'autres non, mais j'ai appris à ne pas considérer les derniers comme des échecs, à m'en servir pour réajuster ma vie, travailler ma patience, faire naître de nouveaux rêves. Je ne te dis pas que parfois, je n'ai pas eu le cœur gros, que je n'ai pas pleuré même, que je n'ai pas souffert, mais en ne voulant pas m'arrêter, pas abandonner, pas m'abandonner, de nouveaux rêves ont fait leur apparition sur ma route, et se sont accordés avec le message de mon âme.

Ce matin, alors que je suis à la réalisation d'un de mes grands rêves, en t'écrivant, en toute humilité, je remercie sincèrement.

Ce matin, quand je pense aux autres rêves dans ma vie ; ceux que j'ai réalisés, ceux en réalisation, et ceux à venir, en toute humilité, je remercie, et je prie pour moi, je prie pour rêver jusqu'à mon dernier jour en ce monde.

Je prie aussi pour toi, pour tes rêves. Tu dois en avoir. Et, s'il fallait que tu réalises que la vie t'a tant blessé, au point de n'avoir plus de rêves, alors arrête-toi un instant pour regarder autour.

Et dans cet autour, choisis quelqu'un avec un rêve et offre-lui de l'aider à l'atteindre. Imprègne-toi de ses vibrations jusqu'à le voir le réaliser. Alors, je pense que le goût d'un rêve naîtra en toi.

LE BONHEUR

N'es-tu pas las parfois de constater que le bonheur, quand tu regardes, quand tu écoutes autour, semble toujours ailleurs ?

Ce n'est pas à moi qu'une telle chose arriverait !

J'ai travaillé toute ma vie, je n'ai presque rien, mais ce que j'ai, je l'ai gagné honnêtement !

Oui, mais lui, ce n'est pas pareil, il a été chanceux !

Elle n'a pas d'excédent de poids, mais elle, elle n'a pas mon problème d'hormones !

Il court tous les soirs sauf le mercredi. C'est bien beau de vouloir rester mince, mais ça prend du temps pour ça. Redonne-moi la manette, mon émission commence !

T'as vu le jardin des voisins ? Ils sont chanceux d'avoir de la si bonne terre chez eux.

Le bonheur.

Quand tu en comprends la teneur, quand tu le fais tien, quand tu le fais ta propre chance, tu t'exposes.

Certains, rares, t'en féliciteront. La plupart te surnommeront chanceux, favorisé par les seules circonstances. Colle-toi aux premiers. Reste un exemple pour les autres. Ils comprennent, mais en t'en faisant part, ça les contraindrait à en faire autant que toi, alors ils se confondent en excuses de toutes sortes.

As-tu remarqué que plus tu fais d'efforts, plus tu t'investis dans cette vie, plus tu es « chanceux » ?

Ce que la plupart des autres ne savent pas, c'est qu'en te nommant ainsi, par prétexte, ils ont raison. As-tu déjà entendu cette phrase : « Sortir un texte de son contexte pour s'en faire un prétexte » ? C'est ce que la plupart font. Mais toi, en faisant tes efforts, en t'investissant, en y mettant du tien en faisant les bonnes choses, celles qu'il y a à faire, tu prends une habitude, une bonne habitude.

Cette habitude de faire ce qu'il y a à faire nourrit ta chance. Parfois, la providence s'en mêle même, parce que tu es resté, parce que tu as fait ce quelque chose, volontaire que tu es ; elle s'en mêle en te faisant rencontrer d'autres personnes semblables à toi qui sauront t'aider.

Parce que tu as osé te lever pour te servir d'une pelle pour creuser le trou qui recevra l'arbre, d'un outil pour tailler tes buissons, d'un pinceau pour peindre les boiseries de ta clôture ou les formes sur une toile, d'un crayon pour écrire tes mots pour reconforter, de tes doigts pour jouer une musique, de ta main pour frotter l'épaule pour encourager, de tes bras pour serrer l'autre, le réchauffer, de tes lèvres pour embrasser les lèvres de celle que tu aimes, et de ta bouche pour le lui dire.

Parce que toi, tu as osé et que tu continues à oser, toi, par ta volonté, par tes actes, tu nourris ta chance, tu crées ton bonheur, tu en connais l'essence.

J'ai lu un jour une histoire à propos d'une dame âgée qui assiste à un concert donné par un grand pianiste. À la fin, alors qu'il serrait la main des gens venus le remercier, elle s'avança vers lui en admiration pour son talent. Elle le félicita avant d'ajouter : « J'aurais consacré ma vie pour jouer comme vous. » En lui prenant la main très sincèrement, il répondit : « C'est ce que j'ai fait madame. C'est ce que j'ai fait. »

Le bonheur, toi, arrives-tu à le voir, à le vivre, non pas seulement dans les grands gestes, mais dans les petits aussi ?

Arrives-tu à le ressentir quand le soleil brille de tout son éclat, quand tu le sais derrière les nuages aussi ?

Le sais-tu quand tu vois l'athlète porter sa médaille à bout de bras, qu'elle soit d'or ou de bronze, autant que celui qui fait l'ef-

fort dans un geste de courage pour sortir de chez lui le matin assis dans son fauteuil roulant ou investi d'une maladie grave qui aurait dû le garder au lit ?

Le vois-tu dans l'enfant curieux par la vie qui questionne sans cesse ?

Dans le sourire de la personne que tu aimes ?

Dans la chaleur de ses bras ?

À son toucher dans la noirceur de la nuit ?

Dis-moi, dans ce monde fou, étourdi par la vitesse et par l'instantané, par l'individualité, par le sensationnel, par le pouvoir matériel, par la vulgarité, par les manettes ; le vois-tu partout autour de toi le bonheur, le ressens-tu partout en toi le bonheur, le sais-tu à ta portée, le sais-tu tien si tel est ton désir ?

Et si tu l'avais perdu de vue, si tu ne le ressentais plus, si tu ne le savais plus tien, à ta portée, ce masque qu'un jour tu as déposé sur ton visage. S'il se devait que ce soit ta condition actuelle et que tu sois en train de lire mes mots, je ne sais comment ils se seraient rendus jusqu'à toi, mais il y aurait une raison qui tient du miracle, celui que tu es.

Et mon message pour toi, celui que je ressens de façon intense, est que tu mérites le bonheur.

Souviens-toi de ce que tu ressentais quand tu en étais imprégné.

Souviens-toi, je t'en prie.

Si tu dois pardonner, pardonne.

Si tu es habité par une peine si grande qu'elle t'apparaît insurmontable, insupportable, je ne suis pas toi, qui est unique, mais je l'ai cru un jour moi aussi. Je suis désolé, crois-moi, comme si tu étais mon meilleur ami, je suis désolé. Mais parce que je t'écris en meilleur ami, je te demande de le ressentir juste un peu, puis répète l'exercice encore un peu chaque jour. Reprends cette habitude. Donne du bonheur aux autres en faisant des gestes pour eux. Tu connais l'adage : quand tu asperges les autres de ton parfum, tu en reçois toi-même des gouttes.

Le bonheur, je te le souhaite. L'atteinte du tien pourrait alors devenir un peu le mien.

LA NATURE

Alors que tu travaillais, concentré sur un projet pour lequel tu étais captivé, et croyant te retrouver en plein silence, parce que tu avais entrebâillé la porte de ton bureau, ou peut-être même l'avais-tu fermée, pour t'isoler des bruits moins discrets, le système de ventilation s'est arrêté pour une raison quelconque.

Tu te souviens de ce que tu as pensé ?

Ce silence, dans lequel tu t'étais cru enveloppé, n'était pas le vrai silence.

Ce n'était que le silence insidieux, hypocrite, des villes.

Ce n'était que le faux silence qui irrite, qui attaque de façon sournoise.

Ce n'était qu'un faux silence qui prépare la maladie, nerveuse d'abord, puis qui se jette dans une partie très précise de ton corps, qui te draine lentement mais sûrement de ton énergie, de ta vitalité, de toi.

Ce silence, il est sournois justement parce que, à moins que le ventilateur ne s'arrête, par accident, tu ne le ressens pas concrètement.

Comment te ressentir toi-même si tu ne ressens même plus ton lieu ?

Pour cette raison, il te faut à tout prix sortir, t'évader vers ton lieu originel, la nature.

Il te faut t'y évader parce qu'en ces villes, où l'asphalte et le ciment prévalent sur les arbres, les hommes ont oublié le silence.

Ils ont oublié que pour respirer, bien avant un système de ventilation qui brise le silence, il faut un arbre pour filtrer l'air qu'ils respirent, pour que notre planète ait une chance de s'en sortir.

Il faut un arbre, toujours remplacé par un autre, pour réparer la faute de l'homme, sa pollution.

Dans ce bruit, cependant, l'homme oublie. Assoiffé par la vitesse, par sa réussite professionnelle, par l'instantané, pour avoir tout à portée de la main, pour le luxe trop souvent inutile, il oublie, tant, qu'il s'oublie, lui, alors qu'il a brisé le silence pour lui d'abord, individuel qu'il est devenu.

Le malheur est que dans ce bruit à rendre fou il n'entend plus rien, ne ressent plus rien, à force de se tourner davantage de jour en jour vers des activités extrêmes, vers des palliatifs de toutes sortes, de la cigarette à l'alcool en passant par les stimulants, les drogues, les jeux illicites, la perversité même, à force de porter le masque.

Dans ce monde, tu l'auras remarqué toi aussi, il y a ces gens qui font preuve de discrétion pour les autres. Ils font leur gazon à des heures raisonnables par respect pour les voisins, écoutent la musique d'une manière civilisée et, s'ils organisent parfois une fête spéciale, ils en avisent leurs voisins.

Ces gens, tu ne les entends pas crier ni attirer l'attention en brassant leurs poubelles comme si elles étaient chargées de pierres.

Et, il y a cet autre monde, ces gens qui ne respectent pas le silence des autres, *parce qu'ils ont des droits*. Tu sais de qui je parle.

Ceux que tu entends faire *hurler* le moteur de leur auto jusqu'au bout de la rue, ou leur motocyclette, parce que c'est pour eux la seule façon d'attirer l'attention.

Toi, si tu circules avec ton auto alors que le silencieux est un peu plus bruyant, n'as-tu pas droit à une contravention, au minimum un avertissement ?

Eux, avec tout ce bruit qu'ils font, on ne peut rien y faire ?

Nos villes, leurs élus, ils encouragent ces phénomènes ; les

camions qui circulent jour et nuit, toujours, et ces tracteurs qui déblaient la neige. Crois-tu, toi, qu'ils doivent vraiment circuler avant l'aurore, à moins que ce ne soit exceptionnel ?

Dans ces villes où le bruit fait place même quand tu crois ne pas l'entendre, je suis souvent surpris d'entendre les gens se questionner sur la source de leur stress, de leur impatience, leur difficulté à se concentrer.

Je connais des gens dont la maison est construite en bordure de routes si passantes que, lorsqu'un véhicule lourd y circule – et c'est l'un à la suite de l'autre souvent –, on croirait qu'il traverse les pièces de la maison.

Tu sais comme moi que le corps est une création merveilleuse, je te l'ai déjà dit, un miracle. Il peut *s'ajuster* un temps pour te permettre de survivre un peu, de dormir un peu même.

Mais crois-tu vraiment que dans le bruit tu puisses dormir en paix ?

Crois-tu vraiment que dans ce bruit, tu puisses te réveiller frais comme une rose, reposé, plein d'énergie ?

Fuis ces endroits où l'homme a hébergé le bruit, l'a accepté parce qu'il ne l'entend plus.

Son corps l'entend. Toujours.

Et, parce que le corps et l'esprit sont reliés de façon si étroite, l'un entraîne tôt ou tard l'autre dans l'épuisement, dans la dépression, dans la maladie mentale grave ou l'autre, physique.

Tu dois fuir parfois pour te retrouver dans la nature, ce n'est qu'alors que tu comprendras exactement ce que je veux te dire, la réflexion que je veux susciter en toi.

Quand j'étais adolescent, je le sais aujourd'hui, ce qui m'a permis plus que tout de m'en sortir a été le fait que j'aimais beaucoup partir marcher dans la forêt. Je la connaissais par cœur. J'avais mes endroits préférés. J'avais appris à reconnaître les essences d'arbres, leurs odeurs aussi. Je savais où lèveraient les perdrix et de sous quel sapin le lièvre sortirait, excité, et d'où j'étais susceptible de voir apparaître la beauté incroyable d'un daim.

Dans ce silence total, dans cette activité animale et végétale, et silencieuse, je pouvais écouter ma réflexion, découvrir qui

j'étais, et, même dans cette période ombrageuse de ma vie, prendre contact avec mes rêves.

Dans ce silence, ton corps n'a pas besoin de crier sa douleur pour que tu l'entendes enfin, il reste calme, il s'épanouit, il emmagasine le silence, il s'en délecte.

Dans ce silence, le message de ton corps est aussi limpide que le devient celui de ton âme qui, dans ce silence aussi, t'apparaît avoir le discours si facile, ininterrompu.

Dans ce silence, tourne un peu les pages, revois les thèmes qui t'ont touché, ceux où tu te cherches encore.

Dans ce silence, mes mots t'apparaîtront plus clairs, plus à portée.

Dans ce silence, fais la paix avec ton âme, dans ce lieu de ton origine, le silence.

LE CHOIX

Ce thème sera le dernier dont je traiterai dans les pages de ce livre. Le dernier avant le message. Non pas qu'il doive pour cela mettre un terme à notre réflexion, la tienne et la mienne. Elle doit se faire continuelle tout au long de notre parcours ici, sur cette terre.

Continuelle, mais ta réflexion doit être à l'image d'un jardin ; tu dois l'entretenir en y taillant les arbustes, en y arrosant les fleurs et en les soignant, avec amour.

Tu dois empêcher les mauvaises herbes – les enlever si elles apparaissent –, tu dois les protéger, les aimer, en apprendre un peu plus chaque jour à leur sujet, ces fleurs, ces arbustes.

Certaines plantes et certaines fleurs, certains arbustes, prendront avantage à être un peu plus au soleil, d'autres un peu plus à l'ombre, certains demandent un peu moins d'eau mais de façon plus régulière, d'autres préfèrent l'humidité continue.

La réflexion est aussi semblable à l'entretien de ton jardin en ce sens que parfois, tu dois faire une pause pour te permettre le temps d'apprécier tes efforts.

Il te faut t'arrêter pour respirer les odeurs des fleurs et des arbustes, il te faut te souvenir à quoi ressemblait ce jardin quand tu as débuté.

Peut-être était-il déjà un jardin qu'on t'a transmis en te donnant les meilleurs outils, les meilleures connaissances et, si tu t'en

es bien sorti, le mérite est là, pour toi, il t'appartient pour avoir su écouter l'héritage.

Peut-être aussi n'était-ce qu'un morceau de terre pauvre et envahi par les mauvaises herbes qu'on t'a légué ?

Peut-être en as-tu fait un miracle, peut-être, non ?

Peut-être te questionnes-tu encore sur le sort que t'a réservé la vie ?

Peut-être as-tu réussi le plus beau jardin mais que la tempête est passée dans ta vie, et tu te questionnes à savoir si tu n'as pas tout fait cela pour rien.

Je ne sais pas ta vie.

Avec ce que tu as lu dans ce livre, tu ne sais pas tout de la mienne, mais tu en sais ma base, tu en connais les fondements.

Je ne sais pas ta vie, mais je connais une réponse pour toi.

Une réponse que j'ai découverte dans un moment sombre et terne de ma vie. C'était avant que je m'arrête à pouvoir humer les fleurs car, tu vois, ces fleurs, il a d'abord fallu que je les imagine dans mes rêves, et que je les hume en fermant les yeux, dans ma tête, dans mon cœur, que je les désire dans ma réalité.

Et quand le désir s'est exprimé avec tant de vigueur, avec toute la force de mon être, j'ai dû faire appel à ma volonté, j'ai dû chercher qui j'étais, et, surtout, si ce que j'étais correspondait avec qui je voulais être.

J'ai dû apprendre à estimer cette vie qui m'avait été prêtée, à m'estimer, moi, en tant que partie de cet univers, en tant que personne, en tant qu'être humain.

Facile ?

Non !

Mais je te dis encore que dès l'instant où tu décides de faire de ta vie un engagement, de faire ce choix dans ta vie, les portes s'ouvrent.

Ça ne rend pas les choses plus faciles, mais tu te sens plus léger.

Ça ne rend pas les gestes plus faciles, mais quand une porte se referme sur toi, plutôt que de te recourber et te plaindre sur

ton sort, tu découvres et tu saisis le sens profond de la compassion, pour toi et pour les autres.

À l'instant où j'écris ces lignes, je suis assis dans ma cuisine, seul ce soir.

Seul, mais je ressens la grâce en moi. Je ressens mes enfants qui reviendront bientôt, et je ressens les personnes chères à mes yeux.

Seul, mais je ne suis plus jamais seul comme jadis. Même parmi les miens, qui ne sont plus, à l'époque je me suis senti seul parce que je ne savais pas tout ce que j'étais.

Je savais que j'étais un enfant bien, poli, persévérant, pas dérangeant, serviable, curieux.

Je savais ces choses, mais personne n'était là pour me dire que ce que je faisais était une part de bonté, une part de Dieu en moi.

Personne, jusqu'à ce que cette religieuse qui m'avait enseigné me parle un peu de la vie, de la perception qu'elle en avait, de la perception à mon sujet.

Il y a des gens qui un jour croient en vous et, à cause de ce qu'ils sont, de ce qu'ils représentent à vos yeux, sèment en un instant tout l'espoir du monde en vous.

Mais les chemins étant différents souvent, ces personnes se retrouvent dans des ailleurs, en ce monde ou en cet autre monde, lequel nous ne connaissons pas, celui d'après cette vie.

Pour cela, comme la fleur qui a besoin de soins, tu dois saisir le sens de ta vie, tes besoins, faire ton choix, savoir qui tu es, pour toi, pour les autres.

Tes croyances, tes rêves, tes valeurs, tes espoirs, tes passions, ta mission ; as-tu fais de la lecture de ce livre l'occasion d'y réfléchir au point d'être prêt pour le choix de ta vie ?

Dans quelques jours, ce sera Noël. Ne trouves-tu pas que cette période est synonyme de réflexion ?

Ne sens-tu pas la magie en toi, spécialement à cette période de l'année ?

Je ne sais pas tes croyances, mais te rappelle-t-elle la vie, l'enfant venu nous libérer ?

Mon souhait pour toi, c'est que ce livre ait pu te permettre, par ta réflexion, de te libérer, de découvrir que tu n'es pas ou que tu n'es plus seul.

Comme je t'ai dit, tu sais davantage à propos de moi, mais ton choix, tu dois le faire en fonction de ce que tu ressens inscrit profondément en toi, dans le message originel de ton âme.

Un jour de ma vie, je me suis posé la question suivante : pourquoi est-ce que Dieu, dans sa si grande bonté qu'on m'avait apprise sans pouvoir me l'expliquer, pourquoi me laissait-il là, à vivre cette souffrance et à ne rien faire pour moi ?

Pourquoi ?

Je réalise le privilège d'avoir su me questionner à ce sujet il y a déjà longtemps même si un peu plus de deux décennies représentent si peu de temps par rapport à la vie d'un homme, par rapport à ce temps dont nous disposons sous cette forme.

Je l'ai questionné, puis j'ai questionné les livres, et j'ai cherché encore. Un jour, alors que je cherchais pour une carte, je suis tombé sur un texte inscrit sur du papier parchemin dont les couleurs et le fini d'époque avaient attiré mon attention.

C'était une question d'un homme semblable à la mienne. Mais lui, contrairement à moi, la posait à Dieu alors qu'il arrivait au *paradis*. « Pourquoi, dit-il, quand je regarde le déroulement de ma vie, chaque fois que je vivais des événements de ma vie heureux, je vois tes traces signifiant qu'en ces moments tu m'accompagnais et, chaque fois où j'ai eu mal, que j'ai souffert et que j'avais besoin de toi, je ne vois plus tes traces ? Pourquoi m'abandonnais-tu alors que j'avais tant besoin de toi ? » Dieu répond : « Je ne t'ai jamais abandonné mon fils, comme je n'abandonne jamais les miens. Si tu ne vois pas mes traces aux moments qui correspondent à tes souffrances, c'est qu'alors, je te portais. »

Ce texte m'avait profondément ému.

Comment savoir lorsqu'il me porte alors ?

Comment reconnaître sa présence ?

Cette réflexion s'est poursuivie encore quelques années et je suis certain aujourd'hui que j'étais *porté* quand j'ai pris la décision

d'étudier dans l'intention de travailler dans un hôpital auprès de patients.

Je suis certain aussi que cette personne que je ne connais pas qui m'a tenu la main quand j'ai voulu tout abandonner, a été portée, tant qu'elle me portait.

Des personnes que je ne connaissais pas m'ont appris à me connaître moi, à trouver mes réponses. Plus je les précisais, plus je ressentais la compassion à mon égard, à l'égard de qui j'étais qui *grandissait*, et à l'égard de ces personnes qui souffraient, qui mouraient.

Dans ce partage de compassion, je leur apportais moi-même une réponse à leur guérison, d'une manière particulière, unique, qui était mienne ; avant qu'ils quittent ce monde pour l'autre.

J'ai découvert à ce moment le pouvoir que nous détenons sur notre propre vie, sur celle des autres par nos mots, par nos gestes.

J'ai découvert, alors que je suppliais Dieu de me répondre au sujet de son abandon, que je portais Sa réponse en moi.

J'ai découvert qu'Il se servait de moi pour apaiser la souffrance de ces gens.

J'ai découvert qu'Il se servait de qui j'étais pour leur permettre de traverser une phase difficile dans la dignité, dans le respect.

Moi, si replié que j'étais, discret, manquant de confiance, timide, plus je m'investissais dans cette mission, plus je me sentais investi d'un sentiment intense de reconnaissance, de gratitude, de complétion, d'assurance et de confiance ; plus je me sentais investi de qui j'étais, plus mon moi se précisait.

Je leur apportais une réponse, ils m'apportaient la mienne.

Dieu agissait à travers moi, Il prendrait soin d'eux une fois dans Sa maison.

Depuis, j'ai laissé ce domaine pour d'autres rêves, d'autres missions, mais j'ai toujours cette compassion en moi, pour les autres, et cette croyance que Dieu se manifeste à travers nous, si nous le voulons, si nous en prenons conscience et, surtout, que nous l'acceptons ; cela reste un choix.

Mes rêves, tu sais, on a essayé de me les briser. Parfois on a réussi, par envie, par jalousie, parce que trop souvent, trop de gens sont si malheureux qu'ils s'acharnent sur le bonheur des autres pour oublier leur malheur.

Mais le véritable malheur, tu vois, c'est que cette société cahoteuse les encourage trop souvent.

Moi, je te dis, je te répète, fais le choix, nul autre que celui que tu ressens en ton âme. Peu le font. Peu en prennent la responsabilité, l'engagement.

Mais je te dis, regarde encore le chaos autour. Te vois-tu complice de tout cela ?

Jamais pour moi.

Ces rêves que j'ai poursuivis, certains me sont restés, d'autres m'ont été enlevés.

Un jour, on m'a laissé le choix ; celui de choisir entre laisser tomber un rêve de toute une vie ou mes enfants. Un choix que je n'avais pas à faire. Pas à faire parce que mes enfants, ma famille, représentent le but ultime de ma vie et ce rêve pour lequel j'avais travaillé toute ma vie et qu'on voulait maintenant m'enlever, ils en avaient rêvé eux aussi, et le désiraient et en profitaient autant que moi.

Mais, des personnages en robe noire, qui portaient leur masque, ne voulaient rien entendre. En même temps que je choisisais d'abandonner mon rêve, j'abandonnais celui de mes enfants.

Comment leur expliquer en si bas âge ?

Comment leur faire comprendre que ce n'était pas mon choix profond mais le moins pire des deux, un choix ultime ?

Et comment expliquer que j'aie eu la force de garder ma raison quand ces personnages en robe noire, qui portaient leur masque, n'ont pas respecté leur parole et ont tout fait encore pour m'enlever mes enfants, plus précieux que ma propre vie ?

Mais, vois-tu, quand on fait ce qu'on ressent au fond de son âme, qu'on fait ce que les mots écrits par Dieu lui-même en nous nous dictent, un jour ou l'autre, le soleil se lève et nous réchauffe de ses rayons, nous apporte la paix, une raison de continuer.

Peut-être me diras-tu : « Mais le soleil se lève aussi sur les autres, même sur les robes noires, quand il se lève pour toi, pour moi. »

C'est vrai, j'ai pensé de cette façon un jour de ma vie. Mais quand tu gères ta vie à partir du message de ton âme, les rayons du soleil t'imprègnent d'une chaleur que toi, tu peux reconnaître, parce qu'ils sont de la même étoffe que les Écritures en elles-même.

Ces personnages en robe noire qui portaient leur masque, eux, n'ont pas écouté le message en leur âme. Ils ne savent pas non plus le message transmis par les rayons du soleil, ni la paix qui s'ensuit.

J'ai gardé ma raison pour mes croyances, pour mes enfants, pour la confiance au message qui venait de l'intérieur. Il me fallait une force extraordinaire, divine, pour y croire, pour garder mes idées et mes forces à flot, pour garder ma raison, alors qu'eux, ces personnages en robe noire et qui portaient le masque qui servait à taire le message de leur âme, n'avaient déjà plus la leur.

Quand je regarde les miens aujourd'hui, je comprends l'immensité, la profondeur, la vérité pure du message sacré qui habite en mon âme, en la leur.

Parce que j'y ai cru de tout mon être et que je continue d'y croire, parce que je suis resté et que j'ai persévéré, après avoir pleuré et prié et espéré, et que j'ai agi, je t'écis aujourd'hui.

J'ai découvert en moi cette possibilité de me servir des mots pour toucher, pour motiver, pour faire naître l'espoir en d'autres, pour leur transmettre ma compréhension de la vie, pour susciter la réflexion.

Quand j'écis, j'ai souvent l'impression que je ne suis qu'un messenger, que les mots sont déjà tous en moi et que je n'ai qu'à les écrire, les transcrire.

Quand je prends du recul quelques semaines à la fin de l'écriture d'un livre, et que j'y reviens pour le retoucher avant de le faire réviser, je suis toujours impressionné par certaines choses que j'ai écrites. Toujours en accord avec, mais j'ai parfois le sentiment que les mots me sont venus *d'ailleurs*.

Ce soir, je te le redis encore, je ne sais pas tes croyances, je ne sais pas si tu crois en Dieu ou en quelque chose d'autre, mais je souhaite fort et sincèrement en moi que tu découvres ta propre façon d'apporter quelque chose, une contribution qui t'est unique en ce monde et, crois-moi, les opportunités ne manquent pas.

Regarde autour ce monde tels des fauves affamés et sans fond.

Regarde-les circuler dans les allées des magasins comme des poules à qui on aurait coupé la tête, même incapables de s'excuser en fonçant sur les autres.

Regarde-les traverser les rues dans ces villes en béton où il est presque impossible d'apercevoir le ciel, où il n'y a plus de verdure, que de la froideur sans fin. Regarde-les, dis-je, traverser, cellulaire collé sur l'oreille pour se faire important, pour tenter d'oublier ce qu'ils sont devenus, sans même regarder autour les autos affolées qui arrivent en klaxonnant comme si le bruit incessant n'était plus suffisant, pour oublier encore.

Dans cette froideur glaciale, qui paralyse l'esprit, les émotions, le danger guette.

Ces gens ont oublié le bruit calme du ruisseau, le chant de l'oiseau, l'odeur de l'herbe fraîche, la courbe parfaite et la délicatesse du daim, la sensation d'une marche à la montagne, le lever du soleil ; ils ont cherché à oublier même qui ils sont, mais le danger guette car leur âme, elle, n'a pas oublié, n'oubliera jamais.

En se perdant ainsi, ils entrent en conflit avec l'essence même de leur message.

En ne l'écoutant pas, en le reniant, en cherchant d'autres façons d'attirer l'attention, par les titres qu'ils se donnent et s'entredonnent, les objets qui les entourent, les relations qu'ils multiplient autour d'eux au prix de leur intégrité, le mensonge ; en voulant à tout prix se montrer importants aux yeux des autres à qui ils donnent une valeur matérielle, une valeur de pouvoir, plutôt qu'aux leurs, ils deviennent insignifiants, parce qu'un jour ou l'autre, pour avoir laissé les autres déterminer leur propre valeur, quand les autres ne seront plus, eux ne seront plus aussi.

Ils seront vides.

Comme l'idole qui a vécu sa vie pour l'attention qu'elle recevait de son public plutôt que par amour pour son métier, de son sport, de son talent.

Une fois les rideaux fermés, là débute la valeur réelle d'une personne.

Le choix.

Pour tout cela, tu te dois de prendre position, choisir avant d'être choisi par les impostures de cette vie, choisir avant de porter le masque.

Si tu ne choisis pas toi-même en toute connaissance de cause, même en ne faisant rien, les mauvaises herbes envahiront ton jardin au point que les plus belles fleurs, les plus beaux arbustes, un jour, n'y pourront plus rien.

Parce que ton âme, elle, aura préservé le message, et que parfois tu le ressentiras, si tu n'as pas choisi, ton mal de l'âme, ton mal de toi, se traduira physiquement : maux de dos, céphalées lancinantes, rhumatismes, embonpoint, essoufflement. Et regarde encore autour de toi pour avoir une idée de tous les autres maux qui attendent, qui t'attendent.

Le choix.

Faire partie des rares.

Ceux qui osent jour après jour.

Ceux qui laissent une trace aussi infime puisse-t-elle paraître.

Ceux qui, lorsqu'ils regardent autour, voient aussi la médiocrité de la plupart, l'incompétence, la négligence, les excuses, la paresse, le mensonge.

Ceux qui, lorsqu'ils regardent autour les parasites, la complicité de ceux qui l'encouragent, l'inaction, le blasphème, l'incapacité, l'insouciance, l'égoïsme.

Le choix.

J'ai fait le mien un jour.

Heureusement, comme je t'ai déjà dit, j'ai pris conscience de mon incompréhension en posant une question à Dieu, de mon vivant.

En posant une question, une réponse vient, parfois de façon inattendue, mais elle vient.

J'ai trouvé la mienne.

J'empoisonnais ma vie chaque fois que je regardais autour de moi, chaque fois aussi par les conversations avec les autres.

Je versais plus de la moitié de ma paie au gouvernement qui, lui, en gaspillait la plus grande partie.

Je versais en taxes de toutes sortes une autre partie importante de mes gains, alors qu'il n'y en avait jamais suffisamment pour tout ce que les gestionnaires voulaient dépenser.

Il y avait les assurances, pour un système de santé d'une telle médiocrité, les autres assurances de toutes sortes.

Je m'acharnais davantage à gagner mon pain pour tout payer, alors que je voyais des collègues ne rien faire pour gagner tout autant.

Je m'acharnais davantage encore pour ne pas couler alors que les personnages en robe noire m'arrachaient davantage aussi pour les parasites autour.

Sentant la frustration monter en moi, et ses effets dévastateurs, j'ai prié et j'ai encore questionné.

Quand j'ai vu mourir des gens dans cet hôpital, alors qu'ils me l'avaient annoncé, quand j'ai vu la compassion dans les yeux d'un homme pour lui avoir seulement donné un verre d'eau fraîche que son infirmière ne lui avait jamais apporté, quand j'ai rassuré l'enfant que ses parents avaient laissé au département sans revenir le chercher ni même aviser, afin de profiter d'une *fin de semaine de congé*, quand j'ai vu mes enfants naître et que je les ai portés dans mes bras, quand je les ai aidés à marcher, à monter leur première bicyclette, quand j'ai planté un arbre et que les premières fleurs sont apparues dans le plant que j'avais moi-même semé, j'ai su.

J'ai su que ce que j'avais toujours demandé avant, ce n'était pas que Dieu me donne une réponse ; j'attendais qu'il fasse les choses à ma place parce que moi, exténué, je croyais en avoir fait assez.

J'attendais qu'il empêche la souffrance des enfants, l'égoïsme

et le mensonge de nos gestionnaires, ceux des élus, la maladie, la guerre, le mépris.

Je voulais que lui fasse tomber les masques.

Lui.

Et moi ?

Que deviendrais-je si lui prenait la charge de tout faire ?

Quelle serait ma valeur ?

À quoi se résumerait ma mission sur cette terre ?

Lui, n'avait-il pas fait ce qu'il devait faire ?

Ne m'avait-il pas permis ce privilège d'être ?

Ne m'avait-il pas nanti de talents, de dons ?

Ne m'avait-il pas nanti du pouvoir de penser, de faire des choix ?

Ne m'avait-il pas fait comprendre que je pouvais influencer le sort de ma propre vie, de celle des autres ?

En m'alimentant bien de corps et d'esprit, en faisant un peu d'exercices, en me reposant un peu ?

La réponse.

Le choix.

La mission.

Se servir de cette vie précieuse pour rendre précieuse celle des autres.

Se servir du bien déposé en moi pour le faire découvrir aux autres.

J'ai, tu as, le privilège de pouvoir apporter quelque chose au monde.

Du mal et du bien en moi, j'ai le choix de me servir du bien et d'en extraire le mal, telles des mauvaises herbes, d'entretenir mon jardin, mon âme.

D'avoir ce choix, de m'y engager, me permet de m'accomplir, de me responsabiliser, d'être fier de qui je suis, de me retrouver auprès des miens, épanoui, heureux, entier, parce que non seulement j'ai choisi, mais j'ai fait ce qu'il y avait à faire.

Parce que j'ai fait ce choix, je m'en remercie, pour ne pas avoir laissé la Vie en moi se perdre dans une brousse de mauvaises herbes, pour avoir laissé la Vie faire son œuvre à travers moi.

Parce que j'ai fait ce choix, je remercie Dieu, seul Créateur en ce qui me concerne, pour la vie qu'il m'a prêtée. Pour l'amour et la confiance en moi.

Regarde autour.

Tu peux voir le mensonge, l'amertume, la mesquinerie, le pouvoir égoïste, l'argent matériel, la sexualité dépersonnalisée, l'individualité excessive, l'irresponsabilité, le désengagement, l'agnosticisme ; les masques que la majorité porte d'une manière ou d'une autre afin d'éviter le message qui nous a été légué, celui en notre âme.

Tu peux voir tout cela en abondance, mais tu vois, je ne suis pas du genre à me mettre un bandeau sur les yeux, ni à protéger d'un voile mon cœur contre l'insensibilité. Dans cette réalité du monde, en la gardant à l'esprit, je te demande – mais cela reste ton choix – de voir ceux qui restent, ceux qui ont fait le choix, une minorité en nombre mais majoritaire en spiritualité, en présence d'âme, en qualité, en vérité, d'en prendre conscience.

Dans cette réflexion que tu avais entreprise avant même la lecture de ce livre, celle-là même sans doute qui t'a attiré vers lui, je te demande de réfléchir à cela.

De réfléchir à ceux qui osent vivre leur vie, qui osent non seulement écouter le message mais le véhiculer à travers ce qu'ils sont, qui osent un geste pour l'autre, qui s'engagent, qui se font exemple. Ceux de la plénitude.

Ceux-là même transforment le mensonge en vérité, l'amertume en joie, la mesquinerie en grandeur et en excellence, le pouvoir égoïste en pouvoir humanisé, humilité et partage, l'argent matériel en une façon d'atteindre les autres dans le besoin, la sexualité dépersonnalisée en exclusivité intime et précieuse avec l'être précieux, l'individualité excessive en conscience des autres, l'irresponsabilité en action responsable, le désengagement en engagement, l'agnosticisme en croyance spirituelle, comme dépassement de l'être, l'atteinte et la croyance au message intérieur.

Ne te décourage pas si ta réflexion te tiraille à l'intérieur, si elle te fait ambivalent par moments, si elle entraîne de nouvelles

questions, de nouveaux doutes, de nouvelles attentes, des conditions, des suppositions.

Laisse-la mûrir encore, laisse-la s'imprégner, s'immerger de et dans la bonté de ton âme.

Bientôt, avec les jours, les mois, les années même, puisque la réflexion ne se veut pas absolue, le tiraillement fera place au calme, l'ambivalence à la stabilité ; les questions entraîneront des réponses, les doutes amèneront la confiance ; des attentes naîtront des actions, des gestes ; certaines conditions s'annihileront d'elles-mêmes, d'autres se transformeront en choix de vie ; les suppositions se confirmeront dans un sens ou dans l'autre, au gré du temps.

Dans ma réflexion, un jour, j'ai perdu confiance en cette race, en l'humain.

Je lui en ai voulu de ne pas se montrer à la hauteur du privilège de la vie.

Je lui en ai voulu pour son indifférence à l'égard de ce miracle qu'il est, pour son refus de croire, pour son inaction.

Un jour, je lui en ai voulu pour l'hypocrisie dont il faisait preuve, en emplissant les églises, pour en ressortir aussitôt déjà impur.

Je lui en ai voulu d'avoir exigé de moi des péchés et d'avoir voulu me faire croire que je ne pouvais pas ne pas en avoir.

Je lui en ai voulu pour avoir posé des gestes odieux précédant le jour heureux, sacré, du mariage, et pour poursuivre l'obscénité une fois uni à l'autre.

Je lui en ai voulu de mettre un enfant au monde pour le laisser seul à lui-même, et pour s'en servir, même, pour assouvir ses humeurs.

Je lui en ai voulu de ne pas s'engager, de ne pas être un exemple, de ne pas être entier.

Je lui en ai voulu de garder le masque.

Puis, j'ai grandi, j'ai mûri.

J'ai rencontré des gens, en personne ou par leurs écrits, par leurs gestes, par leurs paroles, par leur exemple, par leurs mots.

Des personnes inestimables, qui avaient écouté le message, qui s'étaient engagées envers lui.

Je me suis imprégné de ce qu'ils étaient pour un jour entendre le mien jusqu'à décider de faire le choix presque unique de m'engager à mon tour.

Je ne m'en cache pas, j'ai perdu toute confiance en certains individus sur cette terre, de tous rangs, de tous niveaux, mais je ne laisserai jamais tomber ceux qui osent écouter, s'engager dans le message de leur âme.

Celui-là seul est vérité.

J'ai perdu confiance en certains individus mais j'ai compris que je n'avais plus de temps pour m'en désoler et que cela valait mieux pour moi, pour les miens, pour ceux du même choix que moi et, pour ceux que mon exemple pourrait influencer, inciter à la réflexion.

J'ai compris la tolérance, la compassion.

J'ai compris le pardon, la paix.

J'ai compris l'amour, la foi.

Mais ne crois pas que je ne suis pas exigeant pour cela. Exigeant envers moi, envers les autres. Exigeant, pour découvrir la fierté, la dignité en moi, exigeant pour la faire découvrir aux autres. Exigeant pour ma fierté, ma dignité, mais aussi pour l'exemple, pour la confiance que je leur porte. La fierté, la vraie fierté, celle de l'âme, ne se trouve pas dans le matériel qu'on possède, mais dans l'accomplissement, dans ce qu'on y a investi de nous. La dignité ne se trouve pas dans le matériel qu'on donne à une personne dans le besoin, mais dans le geste.

J'ai assisté à une messe de Noël avant-hier. Arrivé un peu plus tôt, j'ai visité l'église dans laquelle je n'étais jamais allé. Plus je trouve de réponses, plus ma réflexion se peaufine, plus d'autres questions se précisent et émergent de qui je suis devenu, de mon âme à qui je ressemble de plus en plus, tels les mots quand j'écris.

Une m'est venue quand je regardais toutes ces richesses qui décoraient les murs et les plafonds : était-il possible que tout cela n'ait été qu'un gigantesque canular ?

Cet enfant qui était né 2000 ans plus tôt, était-ce le message qu'il avait voulu nous transmettre ?

Cette richesse en art, en or, cette grandeur, ces merveilles, représentaient-elles l'interprétation que nous en avons faite ?

Pourquoi ne venions-nous pas prier en l'honneur de l'Enfant, de Sa naissance, de Son sacrifice, dans une simple étable ?

Il y avait cette magnifique église, que les luminaires étincelants qui descendaient du plafond et les cierges allumés au pied de l'autel éclairaient, le parcours de la crucifixion que les peintures détaillaient, les anges, les saints, l'autel sacré, les gens rassemblés et les prêtres qui priaient, lesquels laissaient le temps à la chorale d'interpréter quelques chansons et quelques airs, pourtant, quelque chose manquait encore.

Quelque chose ; quelqu'un.

Dans cette église inconnue pour moi, où je m'étais par contre presque senti chez moi, et dans laquelle je ressentais la grâce en moi, il m'avait semblé que nous n'étions pas tous là, jusqu'à ce qu'un des prêtres dépose l'Enfant dans le berceau.

L'Enfant symbole.

Une poupée toute simple qui venait me réconcilier avec la vie, avec ma vie.

Qui avait l'effet de me rassurer. Je fis le parallèle avec moi. Je ressentais mon âme, pourtant, l'expression de mon corps quand je le regardais me révélait l'harmonie qui régnait.

Quand je me regardais, m'écoutais, quand je vibraais dans mon silence, je pouvais me réajuster avec le message.

De l'angle que me permettait le banc où j'étais tantôt assis, tantôt debout ou encore à genoux, il m'avait semblé y avoir été guidé. Il me semblait que je devais être un des seuls à pouvoir garder à vue la crèche – l'Enfant – à tout moment.

Comme un mort qu'on *voit* encore respirer, je fis apparaître la vie, le souffle de vie, dans l'Enfant, confiant, encore.

Encore.

J'avais été déçu de l'homme, de la femme, de la race, de la mienne, pourtant, c'était leur choix ; l'autre existait aussi.

Il y avait dans cette vie le bien et le mal, le soleil et la pluie, l'été et l'hiver, le chaud et le froid, la jeunesse et la vieillesse, l'eau

et le feu, le blanc et le noir, la vie et la mort, le oui et le non, l'avec et le sans, le plus et le moins, l'avenir et le passé, ceci et cela, tout et rien.

Le choix.

Savoir doser sa vie.

Savoir écouter la recette que nous renvoie notre âme.

L'âme nous offre le message, nous transmet le message que Dieu a déposé en elle, en chacun de nous.

Mon corps, par mes sensations, mes vibrations, est le moyen que j'ai de savoir, de comprendre si mes actes sont en accord avec le bon, le bien, le message.

Je dispose de tout pour l'accomplir ; des bras et un cœur pour donner, des jambes et une pensée pour avancer, évoluer, une main pour écrire, pour peindre, pour tenir et me servir de l'outil pour bâtir, des yeux pour en admirer le résultat ; je connais le sentiment de l'amour, de la compassion, de la bonté, de l'attention, du partage.

Je sais la différence entre les vibrations du bien et du mal ; j'ai tout en moi pour accomplir cette mission ici-bas, mais ce choix que je dois faire, c'est celui de m'engager à faire le bien. Je dois me servir de la volonté, la mienne, pour y arriver, sans compter sur la facilité, en me rappelant le sentiment d'exaltation ressenti, en la pratiquant jusqu'à ce qu'elle devienne habitude.

L'homme et la femme ne peuvent jamais revenir là où ils étaient une fois qu'ils ont ressenti cette exaltation.

Ils peuvent faire semblant en portant le masque, mais jamais oublier.

Quand on a porté l'enfant naissant au creux de sa main, qu'on a tendu une perche à celui qui allait se noyer, qu'on a servi un repas à celui qui n'avait pas mangé, ou qu'on l'a vêtu, qu'on a laissé la bicyclette qu'on retenait pour laisser l'enfant pédaler seul, ou qu'on a tendu les bras vers lesquels il est venu à ses premiers pas, on ne peut jamais oublier, plus jamais, même en portant le masque.

Savoir écouter le message.

Savoir doser.

L'eau et le feu sont nécessaires ; trop d'eau ou trop de feu entraîne la fin, la destruction de la vie. Pas assez, la même chose. Trop ou pas assez.

Il faut écouter, avoir l'humilité de reconnaître les sensations, les vibrations qui indiquent aussi le dosage.

LE MESSAGE

Je relisais ce que j'avais écrit au cours de ces thèmes, puis une réflexion m'est venue : le message !

Bien que j'en aie parlé à quelques reprises, il me semblait manquer quelque chose, un élément déjà discuté mais incomplet peut-être.

J'y ai médité cette dernière fin de semaine. J'y ai médité, recroquevillé parfois, jusqu'à l'intérieur, au plus profond, concentré sur mon message.

J'ai suscité une réflexion et je l'ai écoutée, très attentivement, en notant ce que je devrais t'exprimer qui pourrait, qui saurait, peut-être, t'aider encore dans la tienne.

J'aimerais que tu prennes les prochains mots, que tu t'en investisses, que tu les lises, en étant assuré qu'à cet instant où je leur fais prendre forme, je suis positif et confiant, et que je gratifie la vie.

Je pourrai te paraître un peu dur, un peu sévère. Peut-être. Ne t'en conforme pas trop.

J'ai l'expérience de choses immondes en ce lieu qu'est le monde.

J'ai l'expérience de merveilleux aussi ; de bonté, de grandeur, d'amour, de sincérité, de joie.

J'ai tenté ces derniers jours de faire le point sur ces thèmes comme je faisais le point sur ma vie. J'ai revu des événements bons

et moins bons qui m'ont souvent fait prendre conscience, dans ma vie, que je devais changer de cap si je voulais respecter mon engagement, sans y faillir.

Autant nous avons tous nos joies, autant nous avons pour la majorité d'entre nous, je crois, nos blessures, même enfouies et cachées.

J'ai mes joies, je t'en ai déjà parlé : ma famille, l'écriture, la marche, l'exercice, la lecture, la nature, et tant d'autres encore.

J'ai la « chance » d'avoir beaucoup de joie dans ma vie, le privilège d'en prendre conscience.

J'ai mes blessures, comme toi peut-être. Certaines que j'ai enfouies très loin en moi et pour lesquelles je me suis promis, pour ma santé, de ne plus y revenir.

Il y a certaines blessures, semblables à certains mets, certaines substances aussi, qui, après les y avoir réfléchi un temps ou même pas du tout, n'offrent aucune autre solution favorable. C'est correct.

D'autres, je les ai digérées et, de façon volontaire, je les ai pardonnées, avant de les mettre de côté.

Ma plus vieille blessure, la plus vilaine, la plus dévastatrice pour moi, je t'en ai parlé au thème du pardon ; je l'ai acceptée pendant des années.

J'ai déjà écrit dans *La croiséc*, mon troisième roman, que l'amour peut donner des ailes à un homme mais qu'il peut aussi le mettre à genoux. Tu vois, moi, qui avais été si fier, si droit, si fort, j'ai tombé, si longtemps, que j'avais appris à marcher sur mes genoux.

Le message.

Je te l'ai déjà tant exprimé : ce n'est tellement pas une question de facilité.

Le message.

C'est une question qui se résume à l'amour, à l'honneur, au courage, à la fierté, à l'estime que tu as pour toi.

Le message, ton message, c'est ta mission ici-bas, une mission, une œuvre, unique, imprégnée à même ton âme.

Un message, lequel te permet de pouvoir être le meilleur de toi-même, ton meilleur toi, dans ton état le plus complet, le plus total. Il te le permet chaque seconde de ta vie, chaque geste que tu poses, dans la façon de le ressentir, mais, je te le rappelle, et je sais que tu sais parce que tu le ressens, et que tu ressens vibrer mes mots en toi, il est volontaire.

Il est volontaire.

Il t'appartient, unique, depuis qu'il t'a été remis dès tes premiers instants de vie, alors que tu baignais encore dans le ventre de ta mère.

Le message, il est ton choix de lui donner vie à ton tour, de toute ta force, de toute ta grandeur, de toute ton âme.

Le message, ton message, je souhaite que tu le vives toi-même et que tu le rendes aussi intense qu'il puisse l'être, qu'importe si les autres autour y adhèrent ou non.

Je te le souhaite, sachant qu'il est d'une intensité incroyable, bouleversant. Il est intense et bouleversant davantage encore, parce que, quand tu prends conscience de sa grandeur, tu réalises qu'il prend naissance en toi, et qu'il ne peut s'accomplir qu'à travers toi, à ta façon unique.

Le message, quand tu te fais messenger, quand tu te fais non seulement porteur mais que tu l'accomplis, toi, le miracle que tu es, tu lui rends toute pérennité, pour les siècles et les siècles.

Le message.

J'aimerais inventer des mots pour toi, des mots uniques juste pour toi afin que tu puisses comprendre, ressentir ce que moi-même j'ai ressenti auprès des miens cette fin de semaine où je me suis concentré sur le message, dans lequel les miens font partie, assurément.

Hier soir, je me suis rappelé des souvenirs précieux, quand j'entendais mes fils rire en tentant de deviner les formes qu'ils dessinaient avec leurs doigts dans leur dos.

Je me suis rappelé moi, à leur âge, à une période difficile de ma vie, faisant la même chose avec un enfant, que j'ai toujours appelé mon cousin, que mes grands-parents avaient pris en charge et qui, lui-même, vivait ses moments difficiles.

Je me suis rappelé tous ces rêves qui avaient pris forme sur la peau de nos dos, et de ceux qui se sont matérialisés en leur mémoire, j'en suis certain.

Hier soir, quand l'heure de dormir était déjà passée depuis presque une demi-heure, je n'ai rien dit.

Il y a un temps sacré où l'on ne doit pas briser les rêves d'un enfant. Il y a ce temps précieux à les écouter rire. Il y a ce temps, enregistré, encapsulé dans mon cœur, dans mon âme, ancré dans mon être, ce temps qui me fait fier, qui me renvoie sans cesse au message, qui me suivra jusqu'à la fin.

J'aimerais te faire comprendre, te faire ressentir à quel point j'ai de la gratitude envers la vie, envers moi pour avoir l'audace de vibrer au même rythme que le message, et à quel point j'ai de la gratitude pour Le messager, Celui en qui je crois, qui L'a gravé en moi, en mon âme.

J'aimerais que tu le ressenties fort parce que j'aimerais que tu puisses le vivre à ta façon toi aussi.

Je t'ai déjà dit que tu n'as pas à avoir les mêmes croyances, à croire au même dieu, mais écoute le message.

Sens-toi vibrer.

Respecte-le.

Respecte-toi.

Fais confiance.

Sois fort parmi les faibles, sois libre parmi les masques, sois fier dans ce monde qui te semble en perdition, sois toi quand les autres se font autres, soit le chevalier du message, le protecteur de valeurs nobles, le contact pour la continuité de la vie.

Sois un exemple pour les tiens.

Ouvre grand les yeux sur le spectacle de la vie auquel tu participes, te faisant discret, mais accomplissant ton œuvre, ta mission, dans l'humilité.

Ouvre grand les yeux sur la vie, sur le merveilleux, sur la bonté.

Referme-les sur les répugnances de ceux qui peuplent ce monde de vulgarités, mais ne soit pas aveugle au sort des justes et des innocents qui sont touchés par ces gestes.

Ose demander respect.

Ose.

Ton geste pourrait faire en sorte que parce que tu auras osé, d'autres oseront, parce que tu leur en auras donné le goût, parce que tu leur auras transmis l'espoir.

Ne confonds pas le monde avec ces individus porteurs d'ignominie.

Ne les confonds pas et ne t'y arrête pas trop parce que tu pourrais leur laisser croire qu'ils attirent ton attention, de laquelle ils s'abreuvent toujours, de façon inlassable, inassouvis.

Porte ton attention à la vie, aux tiens, à ton enfant, à ceux à qui tu peux donner ton temps et qui sauront l'apprécier.

Rends vie au message, rends à la vie tout ce qu'il a le pouvoir, à travers toi, de te permettre, et de permettre aux autres.

Rends selon l'appel de ton message et tu ne penseras même pas à demander en retour tant la gratitude t'habitera.

Et ces jours où tu te réveilleras sans même avoir pu dormir, en te demandant où tu en es, prends une pause pour te recueillir dans la nature, pour réentendre, ressentir ton en dedans.

Je suis seul à ma table ce soir, écrivant ces mots avec enthousiasme, un peu mélancolique par contre, mes enfants étant chez leur mère. Je suis seul, sans une femme que je veux aimer.

J'ai mes raisons.

Tu as les tiennes.

Puis je les entends rire de nouveau, les miens, même ailleurs, toujours en moi.

J'aime bien cette analogie que j'ai déjà lue qui représente un enfant par l'image d'un cerf-volant. Tu lui permets un peu de liberté. Tu t'ajustes à lui. Tu apprends ses capacités, ses limites. Tu le ramènes à toi pour peaufiner. Tu le relâches un peu plus loin. Tu tires un peu parfois quand tu le sens dériver. Lui, il prend confiance, de plus en plus, parce qu'il sait. Il sait que tu es là, pour lui rappeler, le conseiller, tenir la corde pour ne pas qu'il s'égaré. Il grimace un peu parfois quand il sent que le cordage le ramène, mais il se détend parce qu'au fond de lui, il comprend que c'est

parce que tu lui portes une noble attention, que tu l'aimes plus que tout.

Parce qu'il sait.

Parce qu'il sait qu'au bout de la corde, ce n'est pas ton cellulaire, mais toi, qui l'aime.

Moi, j'ai été présent pour les miens. Je le suis toujours. Je donnerais ma propre vie pour eux, sans hésiter, ils le savent.

Mon message, c'est ce qu'il me dicte, pour les miens.

Mon message, il me fait avoir confiance en ceux de ma race, les humains de ce monde.

Mon message, il me fait croire à la bonté, à l'amour, à l'abondance, à la joie, au merveilleux.

Mon message, il ne me rend pas aveugle, et je sais ce que la douleur et l'apitoiement des autres peuvent leur faire poser comme gestes.

Mais j'ai confiance parce que le message me fait savoir qu'il y a plus grand que nous qui fait que, malgré ces gestes désespérés, le monde existe encore.

Alors, chaque instant, chaque lever, je me dis que de simples gestes de bonté que je peux poser, les uns après les autres, peuvent accomplir tant dans une vie, si ce n'est, tu imagines, que de redonner espoir à un autre autour de moi, l'espoir en les hommes, l'espoir en leur bonté, l'espoir que, peut-être, il transmettra à son tour.

Moi, je t'ai écrit des mots sur du papier, des mots auxquels j'ai confiance, sincèrement.

J'ai tenté de les placer de façon à te faire part d'une manière honnête et concise de ma vision, de ma propre réflexion.

Des mots qui sauront susciter une réflexion inspirante, je le souhaite.

Ces mots, c'est un message personnel, de moi à toi, qui se veut un rappel du fait que tu n'es pas seul, jamais, jamais plus, que tu le veuilles ou non.

Un rappel du fait que tu es, que tu le veuilles ou non, un miracle porteur d'un message infiniment grand, divin et personnel, unique à toi.

Je t'ai dit que je t'écrirais mes mots comme si j'écrivais à mon meilleur ami.

Pour mes amis, je suis miroir, authentique, sans masque, porteur de mots de vérité.

Pour toi, je serai miroir, authentique, sans masque, porteur de mots de vérité.

Je souhaite au plus profond de moi que mes mots, dont je suis le messenger, t'ont motivé, excité à la vie.

Mais la motivation des autres ne fait qu'un temps si on ne s'en imprègne pas totalement.

Il y aura toujours des moments où tu seras excité, mais il y aura des jours où tu voudras pleurer encore, comme moi.

Il te faudra te rappeler que tu n'es pas seul, que tu n'es jamais seul.

Il te faudra te rappeler des mots, peut-être les miens j'en serais honoré, des personnes, des gestes.

Il te faudra te rappeler ton œuvre, ta mission, ta valeur.

Il te faudra te rappeler ton message.

Il te faudra te rappeler qu'il est volontaire, mais que tu ne devrais pas te donner le choix d'avoir le choix d'être ce que tu peux être de mieux.

Une partie du message, de ma mission, était de te le rappeler.

Alors qu'ici, déjà, à la fin de ce trente-et-unième thème, mes doigts s'arrêtent sur le clavier. Mes doigts seulement, puisqu'en dedans, mon ventre tiraille, entre l'excitation et l'espoir d'avoir pu t'apporter quelque chose. Ma réflexion est sur un air d'allée, puis, laissant les mots sur l'écran, je lève la tête, envahi par un sentiment heureux, un sentiment de paix.

Puis, le messenger du message, le porteur des mots qui font son contenu, sourit.

Si, en lisant ces derniers mots, un sourire naît sur tes lèvres, ou dans ton cœur, ce sera comme une main, la main d'un ami sur mon épaule.

Depuis l'écriture de mes premiers romans, des lecteurs m'ont écrit. Si, comme eux, tu en ressentais le besoin, je suis et serai toujours heureux de prendre le temps de te lire.

sg.ecrivain@gmail.com

À bientôt !

HUMOUR

- Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

- Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

POÉSIE

- Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

- Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

- Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*

- Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

- Monique Michaud *Le dernier regard*

- Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lili
Charles
La maison sur la grève
L'Irlandais

- Rokia Tamache *La goutte qui déborda...*

TÉMOIGNAGE

- Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2^e éd.*

- Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*

- Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

THRILLER

- Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite

- Alain Trudeau *Protocole*



Achévé d'imprimer
en septembre 2011 sur les presses de
Transcontinental Métrolitho
Imprimé au Canada



Photo : Gabrielle Robert

Les circonstances auraient pu limiter Sylvain Goulet à une vie sans éclat, médiocre même. Mais à l'écoute de son message intérieur, Sylvain a ressenti très tôt le besoin d'effectuer des prises de conscience pour s'ouvrir à la grandeur de l'esprit afin d'évoluer spirituellement. Ses expériences comme enfant, conjoint, père de famille, professionnel de la santé, cadre d'entreprise, entrepreneur, courtier immobilier et écrivain-conférencier, pour ne nommer que celles-ci, ont enrichi sa compréhension spirituelle de l'expérience humaine.

Pour insuffler de la vie à la vie

Susciter une réflexion qui t'appartienne est un livre de réflexion personnelle qui questionne, comme le ferait un confident en qui vous avez confiance. À partir d'expériences vécues qu'il relate, Sylvain Goulet aborde, d'une manière inspirante, 31 thèmes tels le succès, le pardon, l'amour, la foi, et le message, entre autres, afin d'insuffler de la vie à la vie, d'insuffler la vie à votre vie.

« Est-ce là la vie que tu désirais ? Celle que tu désires encore ? Où vas-tu ? As-tu seulement prévu un itinéraire ? Es-tu inspiré par un but qui te ferait transcender tes limites ?

Si tu es à la rencontre de ce livre, il y a bien une raison n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui t'a attiré vers lui ? Le désir de trouver certaines réponses ? Je te propose de prendre le temps de le lire, pour une raison plus grande que nous encore, qui m'a tiré du sommeil des nuits durant, jusqu'à ce que j'entreprenne son écriture. »

